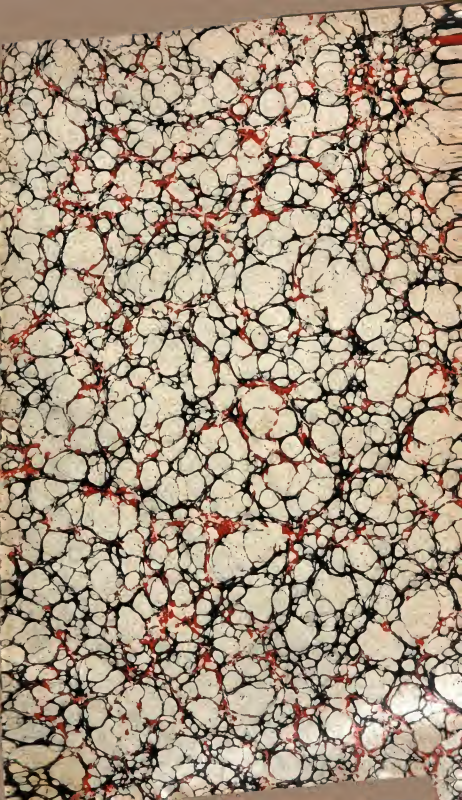


PALLI

• BIBLIOTECA •
• LVCCHESI • PALLI •

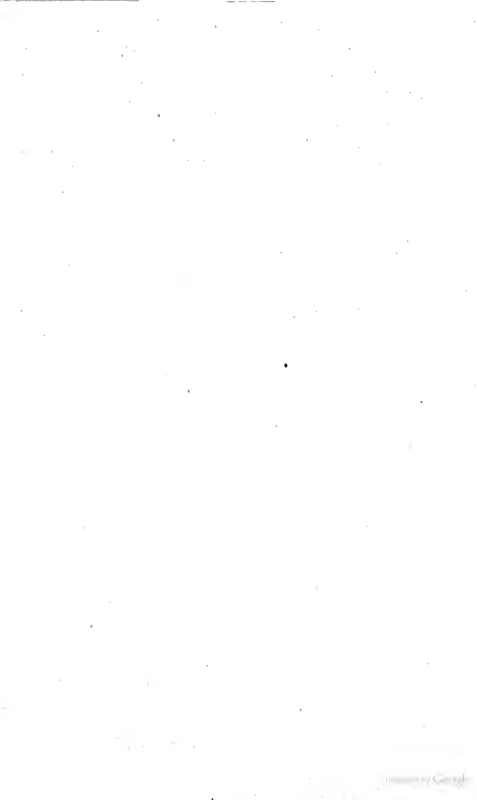


Grande Sala o.s.
6-V-21





III 6 V 21



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
FRÉDÉRIC SOULIÉ

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LES MÉMOIRES DU DIABLE.	2 vol.
CONFESSION GÉNÉRALE.	2 —
LES DEUX CADAVRES.	1 —
LES QUATRE SŒURS.	1 —
AU JOUR LE JOUR.	1 —
MARGUERITE — LE MAÎTRE D'ÉCOLE.	1 —
HUIT JOURS AU CHATEAU.	1 —
LE BANANIER. — EULALIE PONTOIS.	1 —
SI JEUNESSE SAVAIT!... SI VIEILLESSE POUVAIT	2 —
LE PORT DE CRÉTEIL.	1 —
LE CONSEILLER D'ÉTAT.	1 —
UN MALHEUR COMPLET.	1 —
LE MAGNÉTISEUR.	1 —
LA LIONNE.	1 —
LA COMTESSE DE MONRION.	1 —
LES DRAMES INCONNUS.	4 —
LA MAISON N° 3 DE LA RUE DE PROVENCE.	1 —
AVENTURES D'UN JEUNE CADET DE FAMILLE.	1 —
AMOURS DE VICTOR BONSENNE.	1 —
OLIVIER DUHAMEL	1 —
LES FORGERONS.	1 —
UN ÉTÉ A MEUDON.	1 —
LE CHATEAU DES PYRÉNÉES.	2 —
UN RÊVE D'AMOUR.	1 —
DIANE ET LOUISE.	1 —
LES PRÉTENDUS.	1 —
CONTES POUR LES ENFANTS.	1 —
LES QUATRE ÉPOQUES.	1 —
SATHANIEL.	1 —
LE COMTE DE TOULOUSE.	1 —
LE VICOMTE DE BÉZIERS.	1 —
LES AVENTURES DE SATURNIN FICHET.	2 —
LES QUATRE NAPOLITAINES.	2 —

IMPRIMERIE DE BRAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

13168

LES QUATRE
NAPOLITAINES

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ

— PREMIÈRE SÉRIE —



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—
1860



LES QUATRE NAPOLITAINES

I

La petite ville de Sessa, l'une des plus importantes de la terre de Labour, est située au fond du golfe de Gaète, à peu de distance de la mer.

C'est une antique cité merveilleusement parée de pampres verts qui courent au front de ses maisons blanches, toutes parsemées de myrtes et de citronniers qui jaillissent de toutes parts en bouquets odorants, tout ornée de petites chapelles qui sollicitent la dévotion des habitants.

Dans une des plus charmantes maisons de cette charmante ville se trouvaient, vers les derniers jours d'octo-

bre 1648, deux personnes qui paraissaient plongées dans une rêverie profonde.

L'une des deux était un homme de quarante ans, d'une corpulence énorme. Une forêt de cheveux noirs et soyeux couronnait un visage carré, dont les traits vigoureusement accentués saillaient encore en lignes brutales sous son ample embonpoint.

Ses yeux noirs et étincelants, ses dents luisantes et aiguës se détachant sur la couleur jaune-brun de son teint, lui donnaient une expression de cruauté et de violence capable d'intimider les plus résolus; ses bras monstrueux, dessinés par les manches étroites de son pourpoint de buffle, annonçaient une force extraordinaire; et l'on comprenait que, malgré sa pesanteur apparente, cet homme devait avoir encore une certaine prestesse dans les mouvements.

L'autre personne était une jeune fille de quinze ans à peine, ressemblant beaucoup à celui dont nous venons d'esquisser les traits, autant toutefois qu'une gracieuse peinture, soigneusement polie et achevée par un pinceau amoureux, peut ressembler à l'ébauche grossière échappée aux rudes élans de la brosse.

Malgré son extrême jeunesse, cette belle fille menaçait déjà d'hériter de l'embonpoint redoutable de son père.

Toutes les formes féminines étaient somptueusement accusées, et ses lèvres épaisses et vermeilles disaient, aussi bien que ses yeux ardents, que cette nature était prête à toutes les vives passions.

Deux choses étaient particulièrement remarquables dans la beauté d'Anita (elle s'appelait ainsi) : c'était l'exiguïté délicate de ses mains et de ses pieds, et l'abondance incroyable de sa chevelure, tordue en couronne autour de sa tête.

Elle était, ainsi que son père, assise à côté d'une table chargée d'oranges et de fruits ; et, les yeux fixés en l'air, elle semblait sourire à un de ces rêves charmants qui bercent et éveillent les âmes de quinze ans.

Son père, au contraire, était à la fois impatient et soucieux.

Rien ne paraissait devoir interrompre le silence entre le père et la fille, lorsque tout à coup un grand bruit s'éleva à la porte extérieure de la maison, et presque aussitôt un homme de haute taille entra dans la petite salle basse où se tenaient nos deux rêveurs.

A sa vue, tous deux se levèrent d'un même mouvement.

— Mon oncle ! s'écria la jeune fille...

— Mon frère ! dit le père de celle-ci...

Quoique ces exclamations attestassent parfaitement

que le nouveau venu était de la famille, cela pouvait paraître difficile à croire au premier aspect.

En effet, ce frère était un gaillard de cinq pieds huit pouces, coiffé de cheveux longs taillés en brosse.

Son visage, maigre et creux, était dominé par des pommettes luisantes au-dessus desquelles flambaient de petits yeux gris : son nez crochu surplombait une épaisse moustache rousse insolemment retroussée de chaque côté, et son menton pointu était encore allongé par un bouquet de barbe roide et droite comme les soies d'un sanglier.

Tout l'individu semblait être un assemblage d'angles osseux noués les uns aux autres par des muscles de fer.

Il était vêtu d'une jaquette de buffle et d'un colletin.

Au lieu du haut-de-chausses à canons, qu'on portait alors d'habitude, il avait gardé la trousse qui laissait à découvert sa cuisse musculeuse. Ses longues jambes se perdaient dans d'immenses bottes à entonnoir armées de formidables éperons.

Une ceinture de cuir soutenait deux paires de pistolet et une dague qui eût pu servir de sabre à un homme de petite taille. Quant à son épée, elle était d'une longueur et d'un poids qui devaient faire beaucoup présumer de la vigueur de celui qui pouvait la manier.

Il avait pour coiffure un chapeau pointu, à l'espagnole, avec une courte plume rouge attachée à sa base par une émeraude d'une grande valeur et qui était encore montée en bague.

— Eh bien ! s'écria cet homme en se campant insolemment sur la hanche ; eh bien ! frère Dominico Colesi, mieux connu sous le nom de Pappone, sommes-nous déjà proclamé par l'Espagne duc d'Ischia, que pour entrer chez toi il faille passer sur le ventre à une demi-douzaine d'estaffiers qui veillent à ta porte, l'escopette à la main ?

Cette manière de s'annoncer ne parut point plaire au maître de la maison, car il répondit d'un ton sombre et bourru :

— Je ne suis point duc d'Ischia, quoique cela puisse arriver un jour ; mais je suis le maître de cette ville, et, par saint Hercule, son fondateur, je suis en mesure de m'y faire respecter par quiconque viendrait m'y parler d'un ton qui ne me conviendrait pas... entends-tu... maître Antonio Colesi, surnommé Scoppa, quand tu étais voleur ; surnommé Carniole, lorsque tu t'es fait assassin.

— Oh ! oh ! reprit celui-ci, seigneur Dominico Colesi, dit Pappone, est-ce que déjà il signor Geronimo Amalfi t'a fabriqué une généalogie qui prouve clair comme le

jour que tu es le descendant du grand Hercule, le dompteur de monstres ?

— Geronimo est un homme plein de science, repartit avec aigreur le Pappone, et il raisonne à merveille.

• En effet, il est certain que la ville de Sessa a été fondée par le grand Hercule, personne n'en doute ; or, puisque ce terrible saint a fondé la ville, il a dû y laisser des descendants... Et s'il en a laissé, ajouta le Pappone, en montrant son bras vigoureux, je pense que nul plus que moi n'a le droit de croire et de dire qu'il descend de lui.

— C'est juste, dit Scoppa, et une fois cela prouvé, il n'y aura plus d'obstacle qui puisse empêcher le mariage de ma jolie nièce avec le beau Melchior Borgia.

• En effet, comme dirait Geronimo Amalfi, la descendante d'un saint comme le grand Hercule doit aller de pair avec le descendant d'un pape tel qu'Alexandre VI.

— Tu n'es qu'un hérétique ! s'écria violemment le Pappone ; hérétique et libertin, car tu dis tes impiétés devant une jeune fille innocente ; hérétique, libertin et calomniateur, car tu prétends que je négocie un mariage entre elle et Melchior Borgia, c'est-à-dire que je veux m'allier à ceux de la noblesse.

— Quand on est le descendant d'Hercule, on y doit songer, repartit flegmatiquement Scoppa...

— C'est-à-dire encore, continua Pappone avec colère, que je veux me vendre aux Espagnols.

— Le duché d'Ischia est un beau prix...

— Est-ce pour me dire cela, reprit Dominico, que tu es venu à Sessa au péril de tes jours ?

— Ce péril a cessé, puisque je suis arrivé chez mon bon frère Dominico Colesi, descendant d'Hercule.

— Encore ! fit Pappone en mettant la main sur une dague placée près de lui.

— Mon oncle... mon bon oncle, dit Anita, qui jusque là était restée témoin impassible de cette scène, ne tourmentez pas mon père... vous faites mépris de la naissance, mais il ne pense pas comme vous...

— Que dites-vous donc là, ma jolie nièce, reprit Carniole ou Scoppa, en embrassant Anita, moi faire mépris de la naissance ! non de par tous les saints !

• Je suis fier de la mienne, au contraire, et je me souviens avec orgueil, que notre père Justiano Colesi était boucher en face Saint-Jacques, et notre mère revendeuse de poissons au marché Neuf...

— Et tu te souviens aussi sans doute avec orgueil, dit le Pappone exaspéré, qu'il y a vingt ans tu as déserté la maison en emportant vingt mille écus péniblement amassés par mon père ?

— Hé! hé! fit Carniole, ce fut une prouesse remarquable.

» Imaginez-vous, ma jolie nièce, qu'avec la lame d'un vieux couteau, je démolis le mur qui séparait la cave où mon père m'avait emprisonné, de celle où il enfouissait son argent... si bien...

— Te tairas-tu! scélérat, s'écria Pappone en l'interrompant. Prétends-tu exposer les chastes oreilles de cette enfant à entendre le récit de tes infâmes aventures?...

— Tu exposes bien ses yeux à voir tous les jours tes rapines et tes trahisons...

— Va-t'en, va-t'en! dit Pappone; va-t'en! ou sinon tu te repentiras de ton impudence.

Et comme Scoppa ne bougeait pas, son frère continua en disant :

— Qu'es-tu venu faire ici?

— J'y suis comme ambassadeur de la royale république de Naples, et j'ai à te dire des choses qui doivent passer de ma bouche à ton oreille, sans même toucher les murs de cette maison.

Cette déclaration de Scoppa calma soudainement le Pappone; un sourire de vanité dédaigneuse glissa sur ses lèvres; son visage s'épanouit en un air d'importance suprême.

Il reprit sa place, remit sa dague sur la table, et, s'étendant fastueusement sur son siège, il repartit :

— Et que me veut la royale république de Naples ?

• Elle comprend donc enfin qu'elle ne peut rien sans l'aide de celui qu'elle a insolemment appelé un chef de bandits ?

— C'est un beau titre qu'elle t'a donné là, dit Scoppa, et qui t'irait mieux que celui de duc d'Ischia, si tu savais le porter dignement. Mais nous avons autre chose à dire que d'ergoter sur pareille matière.

• Laissez-nous, ma jolie nièce, ajouta Scoppa ; et comme il est probable que lorsque j'aurai causé avec votre père je repartirai en toute hâte, permettez-moi de vous embrasser en signe d'adieu, et de vous dire les compliments de deux personnes qui vous aiment, et que j'ai peur que vous n'ayez oubliées au milieu de vos nouvelles grandeurs.

— Si tu viens lui apporter les lamentations amoureuses d'El Pionne, ou les reproches de Palonibò, je te dispense de ta commission.

— Le Pionne, repartit Scoppa avec emphase, était capitaine des lazzares le jour où Mazaniello brûla le bureau des gabelles et renversa la tyrannie espagnole, grâce au courage des jeunes garçons qu'il commandait.

• Le Pionne a arraché plus de cinquante poils à la

moustache du duc d'Arcos, votre vice-roi, et ce sont là des exploits qui recommandent un jeune homme à l'amour d'une jeune fille, si elle n'avait pas la tête tournée par des vapeurs de duché et de comté.

» Mais le Pionne ne pense plus à Anita.

» Quant à Palombo, il est le maître de son quartier, et le serait de tout Naples s'il le voulait... Et ce n'est pas encore là un galant à dédaigner. Mais Scoppa Carniole ne se charge point de messages amoureux.

» J'ai été reçu à la cour des plus illustres princes de notre époque, ajouta-t-il en retroussant ses moustaches, mais jamais aucun d'eux ne s'est avisé de me donner de pareilles commissions ; car on savait que je n'accepterais que celles qui conviennent à un homme qui porte l'épée et la dague.

— Très-bien, très-bien, fit Pappone, finissons, et hâte-toi de dire à Anita ce que tu es chargé de lui répéter,

— Eh bien ! reprit Scoppa, celle avec qui tu as été élevée et que ta mère a nourrie de son lait, qu'elle partageait entre elle et toi, Casta, la petite fille du vieux Genuino, le consultant du peuple, t'envoie le bonjour et te fait dire qu'elle est triste et malade.

— Ah ! reprit Anita avec surprise... triste et malade... est-ce ainsi qu'elle t'a parlé ?

— Triste et malade dans son cœur, a-t-elle dit.

— Pauvre Casta ! murmura Anita, comme si ce mot lui disait un secret qu'elle seule devait comprendre.

— Et en vérité, ajouta Carniole, elle aurait dû dire triste et malade dans son corps, car autant tu es rose et fleurie, autant elle est pâle et effeuillée ; autant tu es alerte et prête au rire, autant elle est languissante et prête à verser des larmes.

— Eh bien ! dites-lui de venir à Sessa, l'air y est meilleur qu'à Naples....

— Et les remparts n'en sont pas si bien gardés, ajouta Scoppa à voix basse, que don Félix de Médina ne pût quelquefois accompagner le beau Melehior Borgia, de façon que ton brave père pourrait se ménager par toi, près de la noblesse italienne, et par Casta près de la noblesse espagnole....

• Mais non, ma jolie nièce ne quittera pas son grand-père, mais tu viendras peut-être la trouver.

— Et quelle autre personne vous a chargé de paroles pour moi ? dit Anita, qui était rouge comme une grenade mûre.

— C'est ta marraine, la signora Ronda.

— Vraiment....

— Comment diable, fit Pappone, l'épouse de Gennaro Annèse, l'arquebusier, et le capitaine d'Ottine daigne penser à nous!...

— Et comment se porte-t-elle? dit Anita.

— Elle est toujours belle et coquette, et j'ai été tenté dix fois de l'enlever, attendu que, depuis qu'elle est la première dame de Naples, elle est toujours chargée de plus de cent livres au moins d'oripeaux, de robes en brocard, de colliers, de bracelets et de bijoux, dont elle s'accoutre dès le matin.

— La première dame de Naples! reprit Anita..... elle, la Ronda? la sœur du batelier Angelo, qui n'a eu que sa beauté pour dot!... Comment cela se fait-il?...

— Ton père te le dira quand je le lui aurai raconté.

Puis il ajouta tout bas :

— Va, et reste dans la cour, j'aurai peut-être besoin de te parler.

Pappone, qui n'avait écouté que d'une manière distraite la fin de la conversation de Carniole et d'Anita, fit signe à celle-ci de s'éloigner, et les deux frères restèrent en présence.

— Eh bien, dit Dominico, le prince de Massa est donc bien persuadé qu'il n'arrivera à rien sans mon secours, et il t'envoie sans doute à moi pour me faire ses propositions?

Scoppa secoua la tête, et repartit d'un ton flegmatique :

— Il n'y a plus de prince de Massa.

— A-t-il été tué? s'écria vivement Dominico.

— Il a été tué, répondit son frère.

— Et tué dans un combat contre les Espagnols, n'est-ce pas ? fit Pappone, en examinant attentivement le visage de Scoppa.

— Je ne puis nier, dit celui-ci, que les Espagnols ne soient pour quelque chose dans la mort du prince de Massa ; mais ce n'est pas avec leurs épées ou leurs pistolets qu'ils l'ont tué, c'est avec leurs rodomontades et leurs indiscretions.

— Des rodomontades et des indiscretions peuvent-elles tuer un homme ? fit Pappone... d'un air stupéfait.

— Ne fais pas semblant de me comprendre, continua Scoppa ; tu sais trop bien que le prince de Massa n'avait accepté qu'à contre-cœur le titre de capitaine-général des armées du peuple de Naples ; tu sais très-bien que, comme beaucoup d'autres, il entretenait des relations secrètes avec les Espagnols, et qu'il n'a pas tenu à lui que la ville n'ait été livrée au duc d'Arcos.

• Mais enfin il a trouvé le prix de sa trahison, comme il arrivera probablement à tous ceux qui suivent son exemple, et qui profitent du pouvoir que le peuple leur a confié pour faire leur paix avec l'ennemi, et laisser leurs camarades dans l'embarras.

— Allons, allons, dit Pappone, ne t'enroue pas à me donner des conseils dont je n'ai que faire, et dis-

moi seulement comment le vieux Massa est mort ?

— Le peuple en a fait justice, repartit froidement Carniole.

— C'est-à-dire, reprit Pappone, qu'il a été assassiné ?

— Il a été tué, répliqua sèchement Scoppa, justement tué parce qu'il trahissait la cause du peuple.

— Et quelle main l'a frappé ? dit Pappone.

— Mille mains.

— Mais, reprit Dominico d'un ton plein de sarcasme, de même qu'il y en eut une, et ce fut la tienne, qui osa la première presser la détente de son mousquet pour frapper au cœur le brave Mazaniello, de même il y a dû se trouver quelqu'un qui, maintenant comme alors, a donné l'exemple.

» Est-ce encore toi qui, cette fois, as frappé le premier ?

— C'est moi, repartit Carniole.

— En ce cas, dis-moi pour qui tu as fait ce nouveau crime ?

— Ecoute, frère, répondit Scoppa en se posant d'une façon menaçante devant Dominico.

» Il y a sur la lame de mon épée bien du sang de versé ; il y a du sang royal, du sang des plus nobles, du sang des plus braves, du sang des plus illustres ; mais jamais ce sang n'a été répandu que pour une cause juste, et pour punir ceux qui s'étaient faits tyrans ou rebelles. J'étais

au service de l'empereur Ferdinand II, lorsque Wallenstein, ivre de ses victoires et de l'amour de ses soldats, voulait lui enlever ses plus belles provinces.

» C'était en 1634; l'empereur me donna un ordre.... Deux jours après, j'étais près de Wallenstein, je le poursuivais dans sa chambre et l'étendais mort d'un coup de mon épée, pendant que mes camarades tuaient ses généraux dans la salle du festin.

Le Pappone frappa du pied avec impatience; Carniole continua :

— J'étais au service du cardinal de Richelieu, lorsqu'en 1640, je fus envoyé à Lisbonne pour y hâter le succès de la conspiration du duc de Bragance.

» Les conjurés étaient entrés dans le palais, mais pas un d'eux n'avait osé frapper Vasconcellos, le secrétaire d'état de la vice-reine, Marguerite de Savoie, le plus infâme et le plus insolent tyran imposé à une nation par la colère de Dieu, si le duc d'Arcos n'existait pas.

» Les conjurés hésitaient; je l'arrachai de l'armoire où il s'était enfermé, et mon épée, en le frappant, traversa le crucifix qu'il serrait sur sa poitrine.

— Assez ! murmura le Pappone.

— J'étais encore au service de Richelieu, continua froidement Scoppa, le jour de la bataille de la Marfrée, et c'est moi qui ai arrêté les funestes résultats de cette vic-

toire, et de la sottise de Châtillon, en faisant sauter le crâne au comte de Soissons, pendant qu'il s'amusait à regarder le duc de Guise qui poursuivait les fuyards.

• C'était pourtant là des hommes capables d'arrêter un cœur moins résolu. Un général qui avait écrasé l'Allemagne de victoires, un ministre représentant de la volonté souveraine du roi catholique, et pour dernière victime un prince de sang royal, un Condé, un Bourbon ; et pourtant je les ai tués sans crainte et sans remords.

• En effet, j'ai obéi à un empereur, à un roi et à un cardinal, et si avec de tels garants ma conscience ne doit pas être en repos, c'est qu'il n'y a plus de religion, ni de discipline en ce monde.

— Mais quels garants as-tu, reprit vivement Pappone, pour avoir assassiné Mazaniello, notre frère ?

— Pour celui-là, dit Scoppa, j'ai le peuple entier et toi-même.

• Fallait-il laisser ce fou courir à cheval, à travers les rues de Naples, l'épée d'une main et le pistolet de l'autre, massacrant tout ce qui se rencontrait sur son passage, incendiant les palais et abandonnant la défense de la ville ?

— Ce ne fut pourtant pas lui, reprit Pappone, qui chassa les Espagnols de Naples.

— Oui, dit Scoppa froidement, il a eu trois jours de génie et de courage.

• Le reste de la semaine, que Dieu lui avait donnée, a été un transport de crime et de folie; il avait fini sa tâche, je l'ai frappé, ç'a été justice et prudence.

— Tu mens, reprit Pappone, c'est le duc d'Arcos qui t'a payé pour ce forfait, comme il en avait payé d'autres pour verser à Mazaniello le breuvage empoisonné qui troubla sa raison dans le banquet où on parvint à l'attirer.

— Le duc d'Arcos, répliqua Carniole, qui avait pâli en entendant parler de poison, le duc d'Arcos commandait une chose juste; je l'ai faite parce qu'elle était juste.

— Et sans doute, tu as accompli encore, selon toi, un acte de justice, en assassinant le prince de Massa ?

— Tu vas en juger, répartit Scoppa.

II

Avant de continuer, Scoppa alla examiner soigneusement les diverses issues de la salle où il se trouvait; il

ferma exactement les portes et revint aussitôt près de son frère; il s'assit en face de lui et reprit :

— Quoique la ville de Sessa soit à peine à quelques milles de Naples, les Espagnols que tu as laissés si maladroitement s'enfermer dans le fort de Gaète, font assez bonne garde à tes portes pour que les nouvelles arrivent ici difficilement; ainsi il est probable que tu ne sais pas l'aventure du Brancaccio et de la mine du fort Saint-Eline ?

— J'ai entendu parler, dit Pappone, de l'élection de ce cavalier, et je me suis demandé comment, après s'être donné pour général un homme de quatre-vingts ans comme le prince de Massa, le peuple de Naples a été choisir un mestre de camp de soixante-quinze ans, comme le seigneur Marc-Antoine Brancaccio.

— N'y a-t-il pas des hommes jeunes à Naples ? Et surtout n'y a-t-il pas d'autres hommes que ceux de la noblesse, que ceux qui ont passé toute leur vie au service de l'Espagne ?

— Ne chieanons pas sur la naissance, reprit Scoppa. Si haut ou si bas qu'on prenne les chefs, on fera toujours un mauvais choix, si l'amour de la patrie ne domine pas dans leur cœur l'amour de leur propre fortune.

— A quels sermons assistes-tu donc depuis quelque temps, repartit Pappone en haussant les épaules, que tu

ne parles plus, que par sentences morales et par malédictions contre les traîtres et les rebelles ?

— Je parle comme juge, dit Scoppa, en regardant fixement son frère, sans m'occuper si mes paroles arrivent à qui je ne les adresse pas, et je juge comme je vois, sans haine et sans amour pour personne ; car tu sais bien, Dominico, que dans ce pays qui est le mien, je suis aussi étranger que je l'étais en Allemagne, en France ou en Portugal : je suis donc juste pour tous, parce que je n'appartiens à personne.

— Excepté à celui qui peut te payer assez cher pour te faire commettre un crime, dit Pappone.

— Tu te trompes, reprit Scoppa. A l'heure qu'il est, je suis libre, et, comme il faut que d'ici à peu de jours je choisisse un parti, il se trouve que je suis parfaitement impartial.

— C'est bien, c'est bien, fit Pappone, et probablement je suis dans le même cas que toi.

Dis-moi donc ce qui s'est passé à Naples, et nous le jugerons chacun selon notre manière de voir.

— C'est-à-dire selon notre intérêt, reprit Scoppa.

Puis il continua ainsi :

— Tu étais à Naples le jour de la mort de Mazaniello, et tu assistas, je crois, à l'élection du prince de Massa ?

— Oui, j'y étais, et je sais quelle difficulté il fit pour accepter la charge que le peuple voulait lui confier.

— Mais ce que tu ne sais pas, c'est qu'un homme lui dit, dans le confessionnal de la chapelle où il s'était retiré, qu'il fallait être général du peuple ou mourir.

• Tu dois comprendre qu'un commandement accepté pour de pareilles raisons doit singulièrement peser à celui qui en est chargé; aussi, depuis deux mois que le prince de Massa commande à Naples, n'a-t-il eu d'autre désir et d'autre soin que de remettre la ville sous la domination espagnole, en poussant le peuple à traiter avec don Juan d'Autriche, qui vient d'arriver au secours du duc d'Arcos, notre ex-vice-roi.

— Quoi ! s'écria vivement Pappone, le peuple de Naples pense à traiter avec les Espagnols, et ne s'occupe pas de ceux qu'il a appelés à la révolte, et qui, perdus et isolés dans leur petite-cité, seront écrasés sans pitié ni merci, quand l'Espagne aura reconquis la capitale de ce royaume ?...

— Le peuple de Naples, répartit froidement Scoppa, traite ses amis comme on le traite lui-même; plus d'une fois il a fait dire, à certains des chefs qui tiennent la campagne autour de la ville, qu'à tel jour ou à telle heure il attaquerait les Espagnols d'un côté, et qu'il les invitait à les attaquer d'un autre; eh bien ! Dominico, aucun de

ces chefs, pas même celui qui, possédant une armée de plus de six mille bandits, bien armés, bien disciplinés, pouvait en détacher deux mille sans se compromettre, pour aider les efforts du peuple de Naples, pas un n'a répondu à cet appel; il ne faut donc pas qu'ils s'étonnent qu'on les oublie comme ils ont oublié.

— Eh bien soit! dit Pappone avec humeur, chacun pour soi.

— Tu as raison, repartit Scoppa, et il y a longtemps que tu t'es dit cela, je le suppose, car lorsque Melchior Borgia est arrivé à la conférence qui a eu lieu sur le Pausilippe, il sortait de cette même maison où nous sommes, et où il avait eu une entrevue avec toi.

Pappone pâlit à cette parole, et reprit d'une voix inquiète :

— L'a-t-il avoué à ceux de Naples ?

— Je le sais, voilà tout, repart Scoppa ; je sais plus : je sais que Borgia t'a promis à toi tout ce que tu as demandé : la possession de la ville de Sessa, les revenus de l'abbaye de Fondi, le privilège du sel, le titre de duc d'Ischia et le droit de frapper monnaie, et son nom pour la belle Anita.

» Tu lui aurais demandé de te faire empereur de la Chine, qu'il t'aurait tout promis ; mais au Pausilippe il n'était pas le maître de mentir à sa guise.

» Le prince don Juan n'a pas été si bien endoctriné par son frère Philippe IV, qu'il ne croie encore en la sainteté de la parole du gentilhomme donnée le poing sur son épée, à la sainteté du serment du chrétien donné la main sur l'évangile; il n'a donc pas voulu mentir comme Borgia l'a menti; c'est pourquoi il a exigé des bourgeois, pour première condition de tout traité, que le peuple mit d'abord bas les armes, que la tour des Carmes lui fût livrée, c'est-à-dire que Naples se rendit à discrétion.

— Il n'est pas possible que des envoyés du peuple aient écouté de pareilles propositions.

— Les envoyés du peuple, reprit Scoppa, ont compris le duc don Juan d'Autriche; ils ont vu que ce jeune homme ne voulait point être de moitié dans les promesses mensongères dont les Espagnols bercent depuis si longtemps les Napolitains. La conférence a été rompue, et c'est alors qu'est arrivée l'histoire de la mine.

— Achève donc, car tout ceci devient grave.

— Tu sais qu'il y a à peu près un mois le vieux Genuino, Peppe Palombo, le Pione, Sanctis, les chefs du peuple, certains que le prince de Massa ne cherchait qu'une occasion pour livrer la ville, avaient décidé qu'il fallait en finir avec l'armée espagnole et la chasser enfin du fort Saint-Elme.

» Pour y arriver, il fut arrêté qu'une mine serait creu-

sée sous le fort, mine qui devait passer par les caveaux de l'église des jésuites; mais le prince de Massa, qui leur appartient depuis son enfance, représenta si ardemment que ce serait un crime abominable de détruire le plus riche temple du Seigneur, qu'il fut convenu que la mine ne serait point creusée en cet endroit. On en choisit donc un autre, et l'on se mit immédiatement à l'œuvre sous le commandement de Cannato, le célèbre mineur.

» Les conférences ayant été rompues il y a quelques jours, on se résolut à tenter ce coup décisif, et tu as dû recevoir samedi dernier un message t'avertissant que le fort Saint-Elme devait être emporté le lendemain.

» Dans ce message, on t'engageait à profiter du moment pour t'emparer du fort de Gaète. Comme à l'ordinaire, tu n'as pas bougé.

— Je n'ai pas reçu le message, répondit avec humeur Pappone.

— Très-bien ! très-bien ! dit Scoppa, la trahison d'un autre a justifié la tienne, et tu as bien fait de ne pas attaquer.

» Voici ce qui est arrivé.

» Tandis que Cannato préparait toute chose pour le succès de la mine, tandis qu'il faisait assembler tous les citoyens armés pour tenter un assaut général, dès que la poudre aurait ouvert une brèche à leur courage, le prince

de Massa rassurait les Espagnols sur l'issue de cette tentative, en faisant en sorte que ce qui devait faire la perte des Espagnols devint celle des Napolitains.

• En effet, hier matin, tout le monde étant bien armé et bien résolu, Cannato mit de sa propre main le feu aux poudres; mais, à son grand étonnement, ce fut à peine si deux ou trois petits barils éclatèrent, et tandis que le peuple de Naples restait tout surpris de ce misérable résultat, les Espagnols, sans doute bien avertis qu'ils n'avaient rien à craindre de cette entreprise en apparence si terrible, les Espagnols, dis-je, se précipitèrent sur nous, et profitant de l'étonnement et du désordre que jetaient parmi le peuple la nouvelle de cette trahison, ils le poussèrent jusqu'à la tour des Carmes.

• Heureusement que Le Pione et les Lazzares, que Pepe Palombo et ceux de son Ottine s'étaient placés sur les flancs. Ils profitèrent de la confiance imprudente des Espagnols, et les attaquèrent avec tant de furie, que ceux-ci furent bientôt obligés de rentrer en désordre derrière les murailles et les fossés du fort Saint-Elme.

Pendant ce temps, un homme, suivi de quelques intrépides camarades, avait osé pénétrer dans la mine.

Il y trouva plus de cent barils entassés les uns sur les autres, et qui, s'ils eussent éclaté, eussent renversé le Vésuve jusqu'en ses fondements; il en défit un, il en défit

deux, dix, vingt, et ne trouva partout que des barils remplis de sable, sur lesquels on n'avait laissé qu'une légère couche de poudre. Lui et les siens en prirent un certain nombre sur leurs épaules, et arrivèrent sur la place du Marché, au moment où Cannato allait être égorgé par le peuple pour l'avoir trompé et livré aux Espagnols.

• Le malheureux se débattait sous le couteau des Lazzares, criant que la mine était bien faite et demandant qu'on la visitât ; mais on refusait de l'entendre, et c'en était fait de lui, lorsque je fis déposer devant les plus exaspérés les barils que je venais d'apporter.

• Alors il fallut s'expliquer, alors il fallut savoir qui avait fourni cette prétendue poudre.

• Eh bien ! Dominico, tous ces barils sortaient du magasin dont la garde a été confiée au prince de Massa.

• Ils avaient sa marque ; ils avaient été portés, par des hommes qui lui appartenaient personnellement, jusqu'à la mine du fort Saint-Elme, et sans qu'il voulût permettre qu'aucun d'eux fût exactement vérifié !

• Le traître n'était pas Cannato, c'était le prince de Massa.

• La mort qu'on voulait infliger au pauvre mineur ne cessait pas d'être juste, parce qu'il fallait frapper un gentilhomme et un prince.

• Cependant, déjà poursuivi par les Lazzares, qui, de-

puis longtemps, soupçonnaient sa trahison, il avait trouvé un refuge dans la maison de l'orfèvre Ciommo, à la *Pietra del Pesce*.

» Ce misérable peuple napolitain est si fatigué de ces combats inutiles, si las surtout de sentir qu'il est dans la main de chefs qui ne se servent de l'autorité que pour sa perte et leur salut, qu'il entraît déjà en composition avec le traître Massa, et qu'il lui eût rendu la liberté sur la vaine promesse que lui faisait ce vieillard astucieux de lui livrer le fort Sainte-Claire, où il avait des correspondances, lorsque celui-là même qui avait découvert la trahison se présenta pour accomplir la justice.

— Oûi, c'est vrai, s'écria Scoppa avec une expression terrible et farouche, comme j'ai tué Wallenstein, l'insolent conspirateur; comme j'ai tué Vasconcellos, le lâche tyran; comme j'ai tué Beaufort, le rebelle royal; comme j'ai tué Mazaniello, le fou furieux, j'ai tué Massa le traître.

» Et pour que ce ne fût pas, comme tu le dis, un assassinat dans l'ombre, je l'ai arraché de la maison de Ciommo, où il s'était agenouillé devant un crucifix, en criant : Grâce ! grâce ! comme un coupable qu'il était.

» Je l'ai traîné sur la voie publique jusqu'à la fontaine aux Serpents, je lui ai tout haut reproché ses crimes, et

quand tout le peuple assemblé autour de moi a répondu par un cri unanime de mort; je l'ai frappé au cœur.

» Oui, je l'ai tué, mais je n'ai pas insulté à son cadavre; c'est le boucher Sanctis, ce lâche qui fait trembler Naples, qui lui a tranché la tête, et qui l'a fait promener par toute la ville au bout d'une pique.

» Son corps a été pendu par un pied à une potence, et son cœur arraché de sa poitrine a été porté à sa femme qui n'avait cessé de l'encourager dans sa trahison.

Scoppa s'arrêta, tandis que Pappone gardait un sombre silence.

— Eh bien ! continua Scoppa, cela te paraît-il un crime, Dominico ? et ne penses-tu pas comme moi, que tous ceux qui trament des trahisons contre leur pays méritent d'être traités comme l'a été le prince de Massa ?

Pappone ne répondit point, mais il jeta autour de lui un regard rapide et inquiet, puis se reculant tout à coup, il prit à sa ceinture deux des pistolets qu'il portait habituellement, et les dirigeant sur Scoppa, il lui dit d'un ton menaçant :

— Et probablement tu es venu ici pour accomplir un de ces actes de justice qui ont fait de toi un des plus infatigables meurtriers de la chrétienté.

» Mais prends garde, Scoppa, l'heure est peut-être

venue où il sera fait justice à celui qui prétend l'avoir faite à tant d'illustres princes.

— Imprudent et fou ! dit Scoppa en regardant tranquillement son frère ; imprudent de me menacer, fou de ne pas écouter jusqu'au bout ce que j'ai à te dire.

— Vraiment, répliqua Dominico en ricanant, c'est manquer de prudence que de se mettre en garde contre les projets d'un homme tel que toi ?

— Oui, oui, reprit Scoppa dédaigneusement, c'est manquer de prudence que de faire comme l'ours qui, surpris dans son antre par le lion, veut lever sa lourde griffe contre le roi des animaux.

— Ne comprends-tu pas, Dominico, que je n'ai guère peur de ces pistolets qui tremblent dans ta main, et qu'il ne tient qu'à moi de te les arracher avant que ton doigt n'en ait pressé la détente ?

Et aussitôt Scoppa, par un mouvement rapide, saisit les pistolets par les canons et les arracha des mains de son frère.

Cependant celui-ci, surpris par cette brusque attaque, n'était pas homme à se laisser intimider, et probablement une lutte terrible allait s'engager entre les deux frères, lorsque l'on entendit des coups précipités frappés à la porte intérieure, puis de grands coups mêlés d'éclat de rire.

Seoppa ouvrit la porte, et un homme vêtu d'habits somptueux, mais de couleurs bizarres et les plus choquantes, se précipita dans la chambre; il était coiffé d'une vaste perruque en crins noirs, toute tortillée en longues mèches imitant des serpents. Il avait un chapeau orné de rubans; ses mains étaient chargées d'anneaux précieux mêlés à des bagues d'argent, de fer, ou de cuivre.

Sa longue épée était emmanchée dans un os encore puant de la graisse du gigot auquel il avait appartenu, et qu'il disait être le tibia de saint Paul; sa barbe noire et fournie était tressée de petits rubans roses et blancs, et il portait au cou un portrait du roi Henri IV de France, suspendu à un double chapelet de la plus grande richesse.

A peine cet homme fut-il entré dans la salle où se trouvaient les deux frères, qu'il se mit à crier :

— Tu appelleras avec nous l'élu du Seigneur, ô intrépide descendant d'Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène; tu joindras ton épée à son épée; vous triompherez ensemble des farouches Espagnols, et vous rendrez à l'antique Parthénopée sa couronne de roses et de lauriers à l'abri de laquelle fleurira bientôt la couronne royale de l'un et la couronne ducal de l'autre.

— Quel est ce fou ? dit Pappone avec colère.

— C'est l'ambassadeur de Sa Majesté très-chrétienne le roi Louis XIV près la république de Naples, dit Scoppa, c'est le signor Luigi del Ferro :

— Ah ça ! reprit Dominico, en se coiffant de son feutre gris, comme s'il eût repris le signe de son autorité ; prétend-on se moquer de moi ?... Aucun de vous n'y serait le bien venu, je vous en prévient.

— Je suis non-seulement le très-honoré ambassadeur de Sa Majesté très-chrétienne, reprit Luigi, je suis aussi le premier conseiller du peuple de Naples... entends-tu, Dominico?...

» Et en cette qualité, je viens te proposer de signer la lettre suivante.

— Le premier conseiller du peuple, lui, ce misérable fou !

— Oui, reprit Scoppa, et lis la lettre qu'il te propose de signer, tu apprendras ce que ta folie, à toi, ne m'a pas laissé le temps de te dire.

Pappone prit des mains de Luigi un papier portant les armés de Naples sur un sceau de cire suspendu à un ruban, et il lut ce qui suit pendant que l'ambassadeur, se jetant à genoux au milieu de la salle, se mit à réciter son chapelet en disant entre chaque Ave et chaque Pater :

» Pour le peuple,

» Pour le roi.

» Pour monseigneur de Guisé...

» Sérénissime Altesse,

» Le très-fidèle peuple de Naples et son royaume,
» ayant aux yeux des larmes de sang, supplie Votre
» Altesse de vouloir être son défenseur comme l'est au-
» jourd'hui, en Hollande, M. le prince d'Orange, et de
» lui procurer les assistances que Votre Altesse lui a
» offertes de si bonne grâce par l'obligeante lettre que
» ledit très-fidèle peuple a reçue aujourd'hui à bras ou-
» verts, avec la sincérité, fidélité et teneur d'icelle, et
» qui nous oblige à ne pas manquer continuellement de
» faire ici des prières à la bienheureuse Vierge-des-Car-
» mes, pour que bientôt nous puissions voir la personne
» et sentir les effets de la valeur de Votre Altesse, à la-
» quelle nous baisons les mains avec toute sorte de res-
» pect et de soumission.

» De Votre Altesse sérénissime, la très-humble, très-
» dévote et très-obligée servante,

» la République de Naples.

» GENNARO ANNESE, capitaine-gén.

» LUIGI DEL FERRO, I^{er} conseiller.

A la lecture de cette lettre, Dominico Colesi resta stu-
péfait.

— Quoi ! reprit-il en regardant Scoppa, un fou pour conseiller, et un lâche pour capitaine général... est-ce vrai ?

— Oui, répondit Scoppa, et si nous laissons faire, bientôt un Français pour roi et pour maître.

— Oh ! ce ne sera pas... ce ne sera pas... dit Pappone avec un grondement sourd et terrible : des Français !... jamais... jamais...

— Ne t'alarme point, descendant du dieu Hercule, dit Luigi en se relevant ; dans les traités passés par mon beau-frère Lorenzo Tonti, il a été très-expressément convenu que les Français n'embrasseraient point nos femmes et nos filles, et qu'il leur était interdit de leur plaire.

— Est-ce une comédie ? s'écria Pappone ; une farce de Pasquin que ce misérable nous a rapportée de Rome ?...

• Quoi ! le peuple a choisi cet idiot pour premier conseiller, et Gennaro Annese, qui a toujours tremblé devant les fusils qu'il fabriquait, pour capitaine-général !... Cela ne se peut pas.

— Cela est pourtant ainsi, dit Scoppa.

— Et le Pione n'a rien dit ?

— Rien... car le Pione se bat et ne parle pas, tu le sais bien.

— Et Pepe Palombo ne lui a pas brisé la tête ?

— Giuseppe a assez de la sienne pour ne pas s'occuper de celle des autres.

— Et le vieux Genuino a laissé faire ?

Scoppa ne répondit pas, mais il adressa à son frère un coup d'œil significatif.

— Emmenez ce fou dans une prison, dit le Pappone, en élevant la voix.

— Non, reprit Scoppa en s'adressant aux estafiers qui étaient accourus à la voix de leur chef; servez à boire et à manger à l'illustre ambassadeur... on ne saurait avoir trop de respect et de vin pour un si magnifique personnage.

— Mon frère a raison, dit Pappone, que rien ne soit négligé pour satisfaire la soif que ce noble conseiller a dû gagner en route.

— Mais ma lettre... ma lettre...

• Dit Luigi en cherchant à la prendre sur la table où l'avait posée Dominico.

— Il faut bien que mon frère ait le temps de la signer, dit Scoppa en s'en emparant...

— Allez vous régaler, Monseigneur,..... allez, nous allons tout préparer pour le succès de votre ambassade.

On emmena Luigi, et la porte n'était pas encore fermée derrière lui que Pappone reprit vivement :

— Que t'a dit Julio Genuino ?

— Qu'il fallait entrer cette nuit même à Naples à la

tête de tous les tiens, et demander au peuple le poste de mestre de camp de Gennaro.

— Quitter Sessa! dit le Pappone avec humeur.

— Le poste te sera non-seulement confié par le peuple, mais encore Annese te le fait proposer, attendu qu'il sera charmé d'avoir un second qui se batte contre les Espagnols, tandis qu'il entassera en toute liberté les bijoux et les meubles de prix provenant du pillage des maisons nobles.

— Ainsi les dangers seront pour moi et les trésors pour lui.

— Mais ne comprends-tu pas, Dominico, que lorsque le peuple te verra sans cesse le fer au poing, te battant pour lui, chassant et renversant les Espagnols, il finira par comprendre que le titre de capitaine-général appartient à celui qui en remplit les devoirs?

— C'est le vieux Genuino qui t'a dit cela, n'est-ce pas?

— Il a pu me le dire, car c'est la pensée de tous.

— Et t'a-t-il dit ce qu'il voulait être, lui, quand je serai capitaine-général?

— Président des consultes et des sièges.

— C'est-à-dire le maître de faire voter à sa guise les gabelles et les impôts,

— Oui, dit Scoppa en baissant la voix, jusqu'au moment où il sera prouvé que Genuino n'a pas cessé d'en-

trétenir des relations avec le duc d'Arcos et les Espagnols; auquel cas la justice, qui est montée jusqu'au prince de Massa, descendra jusqu'au consultant.

— Et tu en seras sans doute encore l'exécuteur ?...

— Je frapperai le traître comme j'ai frappé déjà ceux qui ont mérité la mort...

— Et lorsque je serai capitaine-général, et que Genuino aura été rejoindre Mazaniello et Massa, que me demanderas-tu pour prix de tous ces actes de justice ?

— Une tête et une main.

— La tête du cardinal Filomarini, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et la main d'Ottavia de Buonalbergo.

— Oui.

— Tu n'auras ni l'une ni l'autre, Scoppa, tant que ma tête sera sur mes épaules, tant que ma main pourra porter le poids d'une épée.

» Le cardinal m'a baptisé, et ce saint prêtre a été mon bienfaiteur...

— Ce saint prêtre m'a volé Olympia Genuino, qui allait devenir ma femme, et il l'a mise au rang des concubines qui peuplaient son palais...

— Je ne sais pas cette histoire, reprit sèchement le Pappone; et quant à Ottavia, la petite-fille du duc de

Salsa, tu ne la puniras pas de ce que son père, le comte de Buonalbergo, t'a fait fouetter publiquement pour avoir volé l'argenterie de sa villa de Pausilippe, car le comte m'a de ux fois sauvé la vie.

— C'est ton dernier mot, Dominico ?

— Oui...

— Eh bien ! s'écria Scoppa, le duc de Guise aura dans deux jours cette lettre qui l'appelle à Naples, et malheur alors, malheur à ceux qui ont eu des intelligences secrètes avec les Espagnols !

— Et qui lui portera cette lettre ?... dit le Pappone.

— Moi.

— Tu ne sortiras pas d'ici.

Scoppa jeta sur son frère un regard sinistre.

— As-tu oublié la leçon de tout à l'heure ? lui dit-il.

— C'a été une surprise, fit Pappone, en s'approchant d'une fenêtre qui ouvrait sur une petite cour au milieu de laquelle Anita et une douzaine de bandits faisaient boire Luigi del Ferro...

• Regarde, dit Dominico ; un signe, et tous ces hommes se précipiteront sur toi.

Il parlait encore, que Carniole Scoppa le repoussa rudement, et sautant d'un bond par la fenêtre tomba au milieu de la cour.

Le Pappone se mit à crier :

— Tuez-le ! tuez-le !

Mais avant que personne fût revenu de la surprise qu'avait occasionnée cette chute inattendue, Scoppa s'était emparé d'Anita, et, s'élançant avec elle sur son cheval, il le fit sortir à reculons de la cour, présentant ainsi la jeune fille aux coups des bandits qui n'osaient frapper.

Le Pappone, furieux, déchargea ses pistolets sur lui, au risque de tuer sa fille.

Les bandits eux-mêmes poussèrent un cri d'horreur et s'arrêtèrent.

Scoppa profita de leur stupéfaction, et tournant bride dès qu'il fut dans la rue, il lança son cheval au galop.

— Tirez... tirez sur lui !... s'écriait le Pappone.

Les bandits coururent alors sur leurs arquebuses, mais lorsqu'ils arrivèrent dans la rue, Scoppa était déjà loin, et Anita, rejetée sur la croupe de son vigoureux coursier, lui servait encore de bouclier contre les balles de ses ennemis.

Le Pappone furieux jurait, menaçait et demandait vainement un cheval...

A ce moment il aperçut, à l'autre extrémité de la rue, un cavalier arrivant à toute bride.

A son aspect, le Pappone sembla vouloir tourner sa

fureur contre lui, il se plaça au milieu de la rue, l'épée haute :

— Arrête, lui cria-t-il, Melchior Borgia, tu n'iras pas plus loin.

— Pardieu, dit le cavalier en sautant à terre, je n'en ai nulle envie, car voici l'homme que je cherche, ajouta-t-il en montrant Luigi del Ferro...

• Allons, manant, fit-il en s'adressant à l'ambassadeur déjà à moitié ivré, livre-moi la lettre que tu devais porter au duc de Guise...

— Le cavalier qui vient de tomber du ciel s'en est emparé, répondit Luigi en bégayant, il s'en est emparé, et elle galope sans doute avec lui en compagnie de la belle Anita...

— N'est-ce pas le Carniole ? dit Borgia avec colère.

— Oui, dit le Pappone, c'est mon frère...

— Et il a emporté la lettre ?

— Et il l'a enlevé la fille... s'écria Luigi en riant.

— Par mon aïeul Alexandre, s'écria Borgia en remontrant à cheval, je rattraperai la lettre.

— Et ma fille, dit le Pappone, vous me la rendrez, seigneur Borgia ?

Le gentilhomme regarda Dominico et répondit, après un moment de silence :

— Consulte Luigi sur la rançon que tu peux m'offrir, si je m'en empare.

III

Dans la vaste salle de marbre d'un riche palais, situé sur le penchant du mont Aventin, étaient assemblés une demi-douzaine de gentilshommes attablés autour d'un tapis sur lequel étaient dispersés des cartes et des dés.

Un seul d'entre eux était debout ; il avait sans doute apporté une grande nouvelle, car le jeu était abandonné, et tous les yeux étaient fixés sur lui.

Enfin, il reprit d'un air mystérieux.

— Oui, messieurs, le duc a accepté, et bientôt nous quittons Rome pour Naples :

— Bon, s'écria l'un des joueurs avec une violence presque grossière, bon... voilà encore de ses folies.

— Qu'avez-vous donc, Tilly ? dit celui qui avait apporté la nouvelle ; cette entreprise vous déplaît-elle ?

— Oui, elle me déplaît, Cerisante, parce que c'est une sottise, répondit celui-ci d'un ton brusque, parce que ce

n'est pas une légitime ambition qui l'y pousse, mais le désir d'offrir un royaume à la femme qu'il aime, à celle...

— Chut ! fit Cerisante, espèce de diplomate ambulant qui se piquait de retenue.

— Bah ! fit Tilly... Savez-vous l'espagnol, Cerisante ?...

— C'est mon métier..

— Avez-vous lu un livre d'un certain Michel Cer vantes ?...

— Qui a pour héros don Quichotte ?

— Eh bien ! le fou du livre n'est pas plus fou que le fou qui est là dans cette salle, reprit Tilly en désignant une porte voisine.

• Et savez-vous quel rôle il me réserve dans cette bouffonnerie ?

— Il vous envoie en courrier à Paris porter des lettres à M. le cardinal Mazarin, à madame de Chevreuse sa tante, au chevalier de Guise son frère, et à la belle mademoiselle de Pons.

— Permettez ! dit un autre gentilhomme à l'air sentencieux, c'est une mission où il y a moins de risques à courir et plus de grâces à gagner que dans l'entreprise que nous allons tenter.

• Mazarin ne peut pas faire moins que de donner au régiment à celui qui lui apporte la nouvelle que M. de Guise a obtenu enfin le chapeau de cardinal pour

monseigneur d'Aix, frère de notre grand ministre.

• Quant à la duchesse de Chevreuse, on la dit devenue si avare, qu'elle ne vous fera aucun présent, si ce n'est celui de sa personne ; et quoiqu'elle ait un peu vieilli depuis ses amours avec Chalais, c'est une bonne fortune à ne pas dédaigner.

• Mais vous vous rattraperez sur le chevalier de Guise... L'enragé est capable de prendre d'assaut le château de madame sa mère, pour en vendre les meubles et les tableaux.

• Il forcera, au besoin, le coffre-fort du bonhomme Chevreuse, brisera la serrure, pillera les étoffes et les diamants, afin d'en faire argent, pour venir aider son frère dans la conquête d'un royaume.

• Il y a là de quoi réparer vos pertes à la bassette et au lansquenet, Tilly ; et après toutes ces bonnes chances, vous avez encore celle d'être le premier à baiser les belles mains de la belle Anne de Pons, auxquelles vous allez annoncer un sceptre de la part de M. le comte de Guise.

— Ah ! pardieu ! mon cher Modène, reprit Tilly d'un ton d'humeur, je crois que parmi les officiers de M. le duc, il en est un qui s'entendrait mieux que moi à remplir ce dernier office, et si Henri de Lorraine tient à être agréable à mademoiselle de Pons en lui envoyant un

messager de son goût, il n'a qu'à donner cette charge à Malicorne.

A ce nom, prononcé assez haut, le visage de tous ceux qui écoutaient Tilly prit un air discret : chacun posa son doigt sur sa bouche, et il y eut un accord unanime pour dire à voix basse :

— Chut ! ne parlons pas de ceci.

Les gentilshommes s'entregardèrent, un léger sourire effleura d'abord leurs lèvres, quelques signes, quelques hochements de tête furent échangés silencieusement, puis on osa rire un peu franchement.

— Mais est-ce bien vrai ? dit Modène.

— Ha !... hé ! hé !... fit Cerisante, qui se piquait toujours de diplomatie.

— Vous êtes merveilleux avec vos doutes, reprit brusquement Tilly ; il n'y a que le due qui ne le sache pas.

— Il est étrange que l'aveuglement soit si complet chez un homme qui n'en est encore qu'à une promesse de mariage, fit Cerisante d'un air fin.

— Et pour lequel les promesses de mariage ont si peu de valeur, dit M. de Modène d'un ton grave.

— C'est ce qui, je crois, reprit Tilly confidentiellement, a poussé mademoiselle de Pons à se pourvoir d'un amant de relai, dans le cas où l'humeur volage de M. de Guise lui donnerait une rivale, comme il est arrivé à la belle

Gonzague, lorsqu'il a épousé la comtesse de Bossut.

— A ce propos, dit Cesirante en baissant la voix, on dit que M. de Guise a été pris dans un piège abominable ?

— Vous savez que je m'occupe de rassembler des notes touchant les affaires de notre époque, reprit le baron de Modène d'un air capable; obligez-moi donc de me dire ce qui s'est passé.

— Vous savez fort bien, dit Tilly, que M. de Guise était tellement ensorcelé de la belle Anne de Gonzague, qu'il lui signa une promesse de mariage, lorsqu'il se retira en Flandre pour se joindre à l'armée de Monsieur et du duc de Beaufort.

» Mademoiselle de Gonzague n'avait pas médiocrement contribué à le pousser dans ce parti extrême, attendu que c'est bien l'ouvrière la plus habile que je connaisse en intrigues et en machinations.

» Elle voyait déjà les princes triomphants, le cardinal de Richelieu pendu, M. de Guise usurpant la Lorraine, et elle-même une couronne en tête et une cour à ses pieds.

» Fort confiante dans la constance du duc, la belle de Mantoue (Anne de Gonzague) crut retenir son amant en rendant publique la promesse qu'il lui avait faite ; si bien qu'ayant été le rejoindre à Bruxelles, elle y prit le titre de duchesse de Guise, en fit mettre les armes sur son car-

rosse et signa de ce nom les lettres qu'elle écrivait à M. le duc d'Enghien.

— Mais pourquoi, dit Modène, le mariage ne se fit-il pas à cette époque ?

— Parce que M. de Guise, qui, à l'âge de cinq ans, avait été pourvu de l'archevêché de Reims, qui plus tard avait hérité de ses deux oncles, d'une demi-douzaine d'abbayes valant pour le moins cinq cent mille livres de rente, ne voulait point du tout se voir déposséder de tous ces avantages par un mariage précipité ; de façon qu'on arriva ainsi jusqu'à la bataille de la Marfée, où M. de Beaufort fut tué, on ne sait comment, après la victoire.

» Cet événement débanda complètement l'armée des princes, et le cardinal de Richelieu fit rendre contre eux une déclaration emportant la peine de mort.

» Je ne sais, continua Tilly, si Richelieu avait la prétention qu'on lui abandonnerait la tête des rebelles, comme on avait fait de celles de Marsillac, de Montmorency et de Cinq-Mars, toujours est-il qu'il trouva dans cette déclaration l'avantage qu'il y cherchait, c'est-à-dire celui de pouvoir disposer des bénéfices de M. de Guise ; si bien qu'au bout de quelques mois, toutes les créatures du cardinal furent magnifiquement pourvues et que le duc de Guise se trouva fort embarrassé dans ses affaires, et très-à court d'argent.

— Et pensez-vous, dit Cerisante, que cette nouvelle position du duc ait été pour quelque chose dans ses nouvelles amours ?

— Je ne puis affirmer, dit Tilly, que ce fut à cause de sa misère que le duc de Guise tourna ses regards du côté de la comtesse de Bossut, qui, étant de la famille de Berghes, se trouve la plus riche héritière de toute la Flandre ; mais ce que je puis vous certifier, c'est que ce fut cette misère qui rendit mademoiselle de Mantoue si indifférente à l'abandon de M. de Guise.

• Ce ne fut point le duc qui la renvoya, ce fut elle qui partit ; et comme elle n'aimait point à voyager seule, on prétend qu'elle fit monter dans sa voiture un certain Metternich, capitaine autrichien, alors au service de don Juan, qui commandait à Bruxelles.

— Revenons, s'il vous plaît, dit Modène, à l'affaire de la comtesse de Bossut ; car si nous commençons le chapelet des amours de mademoiselle de Mantoue, nous avons à conter jusqu'à demain matin.

— Eh bien ! reprit Tilly, le duc, se trouvant libre, se mit en devoir d'obtenir les bonnes grâces de la comtesse, qui en était tellement affolée qu'à peine entra-t-il dans une maison où elle se trouvait, qu'on eût dit qu'elle le sentait venir sans le voir.

— Oh ! voilà une de ces choses dont le duc fait vanité,

dit Modène, et qui me paraissent d'un ridicule indigne d'un si grand prince et d'un si grand esprit.

— Ainsi donc, fit Cerisante, qui passait pour être quelque peu astrologue et fort adonné aux sorciers, vous ne croyez pas à ces sympathies qui émeuvent en même temps deux cœurs, bien qu'ils soient séparés par des distances considérables ?

— Non, de par Dieu ! dit Modène, et je trouve que ce sont là des contes faits pour les bonnes femmes et les petits enfants.

— Pensez-en tout ce que vous voudrez, reprit Tilly avec indifférence, mais voici ce dont j'ai été témoin.

» Un soir que j'étais d'une partie de masques que don Juan d'Autriche nous donnait au château de Lacken, j'y suivis la comtesse de Bossut et quelques autres dames de sa compagnie.

» La fête était fort brillante, et madame de Bossut, vêtue en amazone, venait de danser un pas avec monsieur le prince, lorsque tout à coup elle met la main sur son cœur, pâlit, et se prend à trembler en s'écriant :

« M. de Guise vient d'entrer dans le château, j'en suis sûre. »

» Comme elle disait ces paroles mûnuit sonnait, et on annonça le souper.

» Il faut vous dire que M. de Guise était parti la veille

pour Sedan, où il avait à traiter avec M. de Bouillort des affaires qui devaient le retenir quelques semaines.

• Nous ne fîmes que rire d'abord des émotions de madame de Bossut, quoiqu'elle en restât continuellement tourmentée pendant tout le souper, disant à tout instant :

« Il est ici, il me cherche, il me voit, il s'éloigne, il revient. »

• Tout cela comme si elle l'avait vu à la lumière du soleil.

• Deux heures se passèrent ainsi, et il arriva qu'un quadrille de masques mauresques ayant exécuté des pas dont tout le monde avait été enchanté, le prince don Juan les pria de se démasquer, afin de pouvoir faire connaître à ses hôtes les charmantes personnes qui les avaient si bien divertis.

• Ceux-ci, qui étaient de jeunes gentilshommes de Bruxelles, qui n'ayant point été invités à la fête, avaient trouvé ce moyen ingénieux de s'y introduire, obéirent au prince don Juan qui leur fit le plus aimable accueil.

• Mais jugez de l'étonnement qui dut nous saisir lorsque, le dernier de ces intrus s'étant démasqué, nous reconnûmes le duc de Guise en personne ; ma première pensée fut, je vous l'avoue, de lui demander à quelle heure précise il était arrivé.

» A quoi il me répondit que minuit sonnait au moment où il avait mis le pied sur le seuil du château.

— Cela ne m'étonne pas, dit Cerisante ; j'ai vu de bien plus merveilleuses sympathies que celles-là, et je sais telle femme qui eût mieux fait que de deviner, comme la comtesse de Bossut, la présence du duc à une fête. J'en connais qui eussent prévu l'infidélité du duc, et qui se fussent bien gardées de se donner à lui.

— A ce compte, dit Tilly, la charmante Honorine ne manqua pas de sympathie, ou, si vous aimez mieux, de prudence, car elle a pris, avant de se donner, toutes les précautions nécessaires ; et il me semble que vous en avez aujourd'hui la preuve en voyant la résistance que fait Sa Sainteté à casser son mariage, bien qu'il ait été fait par surprise.

— Mais comment donc se fit-il, ce mariage ? reprit vivement le baron.

— C'était, parbleu, une après-souper ; nous nous promenions quelques couples dans les jardins de la comtesse.

» M. de Guise l'avait doucement entraînée à l'écart, et la belle n'avait pas eu grand'peine à le suivre, car elle n'était guère en état de lui rien refuser ; elle l'aimait de toute son âme ; heureusement quelqu'un qui l'avait bien avertie du danger se mit à marcher pas à pas à peu de

distance des deux amoureux, se couvrant des bosquets de fleurs rares dont ces jardins sont parsemés.

» Il entendait toute la conversation des deux amants, et toutes les fois que le duc devenait trop entreprenant, et que la voix mourante de la comtesse lui disait que sa vertu faiblissait comme sa voix, il faisait entendre comme le léger gazouillement d'un oiseau.

» Tout aussitôt la vertu aux abois se reprenait à fuir, et il fallait que M. de Guise rentrât en chasse.

— Ma foi, dit Cerisante, ce devait être une fort amusante comédie pour celui qui en était témoin.

— Je vous jure, dit Tilly, sans songer à cacher plus longtemps le rôle qu'il y avait joué, que je n'ai jamais vu d'homme plus enflammé jusqu'à l'irritation que ce pauvre duc, à qui la coupe du bonheur semblait veigir à chaque instant à fleur des lèvres, et qui la voyait de même s'écarter brusquement au chant d'un maudit oiseau inconnu.

» Enfin un moment arriva où le duc, exaspéré dans ses désirs, mit tout en œuvre pour les satisfaire; quoiqu'il se fût repenti d'avoir usé de ce moyen vis-à-vis de mademoiselle de Mantoue, son ardeur l'emporta sur ses regrets; il parla de mariage.

» Il était temps; la comtesse était à bout de résistance, et je crois qu'elle eût fini par fermer l'oreille à l'oiseau qui parlait prudence, pour n'écouter que le ramage de l'a-

moureux ; mais enfin, elle put prendre son temps, et dit au duc :

— Eh bien ! si vous voulez être mon époux avec la même ardeur et la même sincérité que je désire vous appartenir, venez en ma chapelle, et unissons-nous.

— Encore faudrait-il un prêtre, dit le duc, assez surpris de la proposition.

— On en trouvera un.

— Et si l'on n'en trouve pas ? dit M. de Guise.

— C'est que vous ne m'aimerez point, dit la comtesse.

Le duc, poussé à bout, envoya quelqu'un de sa maison s'informer de l'abbé Simplon, qui avait des habitudes réglées avec une des femmes de la comtesse.

On l'eut bientôt trouvé chez sa belle, où il paraissait être en train de souper joyeusement. On le fit passer dans la chapelle, où tout était préparé....

Le duc le prit un moment à l'écart en lui recommandant de manquer à quelque point capital de la cérémonie ; mais le drôle avait reçu deux mille écus de la comtesse pour se montrer du dernier scrupule. Il donna donc les dispenses de ban, confessa, prôna et procéda ensuite à la cérémonie.

Le mariage étant ainsi conclu, il fut permis au duc d'être heureux.

— Mais, fit Cerisante, l'archevêque de Malines avait

seul le droit de donner des dispenses de ban dans son diocèse.

— Nous le savions, pardieu bien ! dit Tilly ; c'est à cause de cela que la comtesse de Bossut avait pris toutes les précautions.

Elle avait en effet obtenu, grâce à un sacrifice d'argent, que le prince don Juan nommât Simplon grand-aumônier de l'armée.

• Or, comme l'armée, par le fait de son existence errante, est sous la dépendance directe de l'aumônier qui la gouverne, celui-ci se trouve investi de tous les pouvoirs ecclésiastiques vis-à-vis de ceux qui font partie de cette armée.

• Or, M. de Guise servait alors dans cette armée ; par conséquent, il était dans la juridiction de l'aumônier, qui a pu donner la dispense nécessaire.

— Mais voilà ce que conteste l'archevêque de Malines.

— Assurément, reprit le baron de Modène, comme la cour de Rome n'est pas encore bien édifiée sur ce point, de savoir si elle doit maintenir les prérogatives des évêques et archevêques dans leur diocèse, ou s'il ne vaut pas mieux faire de la grande-aumônerie des armées une sorte de diocèse ambulante, il est probable que le duc n'obtiendra aucune décision ; non point que Sa Sainteté

s'intéresse le moins de monde à la comtesse de Bossut, mais pour ne point juger une question de cette importance.

— En ce cas, M. le duc de Guise fera bien de décider lui-même la question en épousant mademoiselle de Pons. Une fois la chose faite, il faudra bien que la cour de Rome approuve.

— N'allez pas le lancer dans cette idée, dit Tilly, il y a bien assez des folies qu'il fait de lui-même, sans qu'on lui indique le moyen d'en faire d'autres.

» C'est l'indiscrétion d'un laquais qui l'a déterminé à se battre avec Coligny pour l'honneur de madame de Chevreuse qui est, certes, de toutes les femmes, celle qui dans le vice garde le moins de respect pour la vertu.

— Elle avait, dit-on, payé d'avance son neveu pour le danger qu'il allait courir, et la belle Montbazon le récompensa ensuite pour la victoire qu'il avait remportée.

» Ce duel a valu deux maîtresses au duc.

— Et d'après ce qui arrive ici, ajouta Modène, il paraît que ce bel amour du duc pour madame de Montbazon s'en est allé où sont allés son amour pour la comtesse de Bossut, et son amour pour la belle Gonzague, son amour pour la belle Chevreuse...

— Et où s'en ira son amour pour la belle mademoiselle de Pons, et tous ses amours futurs... fit Tilly en haussant

les épaules, après lui avoir toutefois fait faire les plus affreuses sottises...

« Tenez, reprit Tilly d'un air moitié rieur, moitié sincère, le duc est brave, spirituel, ambitieux, homme de ressources. Mais pour être parfait il faudrait qu'il fût digne de chanter à la chapelle Sixtine.

Comme Tilly disait ces paroles, une porte s'ouvrit, et tous les gentilshommes se découvrirent respectueusement et rentrèrent dans le silence.

Celui qui venait d'entrer était un homme de belle taille, portant de longs cheveux bouclés, son front était haut et étroit, l'ovale de son visage parfait; il avait de beaux yeux, le regard étincelant, la bouche nettement dessinée, et, comme tous ceux de sa race, le nez long et mince...

C'était Henri de Lorraine, duc de Guise; il donnait la main à une femme voilée qu'il conduisit à travers la salle où se tenaient ses officiers.

Il s'arrêta à la porte extérieure où il dit adieu à cette femme en lui baisant la main, qui parut d'une blancheur et d'une beauté éblouissantes à tous ceux qui purent l'apercevoir.

Les gentilshommes présents échangèrent un regard entre eux.

« Voilà, disaient-ils par ce regard, voilà à quoi il s'oc-

» cupait pendant que nous le croyions en grande conférence avec les députés de Naples. »

Mais nul n'osa prononcer une parole.

Guise repassa devant eux et les salua de la main ; puis il alla ouvrir une porte à côté de celle par laquelle il venait d'entrer dans la salle avec la femme inconnue, et appelant à haute voix :

— Venez, messieurs, dit-il, venez.

IV

Trois hommes sortirent de la salle : l'un d'eux paraissait être un riche bourgeois, le second portait le costume de marinier napolitain, le dernier n'était autre que Carniole Scoppa.

— Partez, dit Guise aux deux premiers, et dites au peuple de Naples qu'avant huit jours je serai au milieu de lui.

— Merci, monseigneur, dit le bourgeois.

— Vive le duc de Guise, protecteur de Naples ! s'écria le marinier.

Cerisante fit signe au marinier de crier moins fort.

— Monsieur, dit Guise avec hauteur, je voudrais que ce cri pût traverser les murs de ce palais et aller jusqu'à Madrid, pour apprendre nos desseins au roi d'Espagne.

— Du reste, ajouta-il en se tournant vers ses officiers, si nous ne pouvons en avertir S. M. Philippe IV, nous donnerons avis de notre départ à son ambassadeur en cette ville. Je n'ai point l'habitude de me cacher quand je vais combattre.

Le marinier et le bourgeois sortirent.

Le duc emmena Carniole dans l'angle d'une fenêtre, et lui remettant un anneau qu'il tira de son doigt, il lui dit tout bas :

Tu sais que nous sommes de vieilles connaissances, Scoppa, et que l'on peut compter sur ce que je promets, que ce soit une potence ou un sac de pistoles ?

Scoppa resta immobile.

— Prends cet anneau, continua le duc ; ce soir, à la porte du Peuple, tu trouveras une femme voilée, à qui tu te feras reconnaître en lui montrant cette bague.

• Tu la ramèneras à Naples sous un déguisement quelconque ; songe qu'il faut qu'elle soit arrivée dans deux jours au plus tard.

Scoppa se recula.

— Voici de l'argent...

— Merci, monseigneur, dit Scoppa d'une voix ferme ; je ne prends point l'anneau et je n'accepte pas l'argent, parce que je ne veux pas accompagner à Naples Olympia Genuino.

— D'où sais-tu que c'est elle ?...

— Quand vous êtes passé du cabinet où vous écoutiez les envoyés de Naples, pour entrer dans celui où vous attendait cette belle dame, je n'ai aperçu que la pointe de son pied, que le bout de ses doigts ; puis, à travers son voile noir, j'ai vu luire la flamme bleue de ses yeux, et j'ai reconnu la souveraine maîtresse du cardinal Filomarini.

— Et pourquoi ne veux-tu pas la reconduire à Naples ?

— Parce que si je restais seul avec elle pendant une heure, repartit Scoppa froidement, je la poignarderais.

— La soupçonnes-tu de me trahir ? dit Guise.

Carniole se mit à sourire dédaigneusement.

— Je ne savais point que la courtisane Olympia pût trahir monseigneur Henri de Lorraine : lui a-t-il déjà donné des gages de son amour, ou bien lui a-t-il confié ses projets ?

— Tu deviens insolent, Scoppa ?

Le bandit salua ironiquement.

— Dis-moi donc, continua Guise, pourquoi tu poignarderais la signora Olympia ?

— Pour quelque chose qui ne regarde point Votre Altesse.

— Vraiment ! mais je songe que je lui ai promis de lui donner quelqu'un pour la ramener à Naples.

— Puisqu'elle a pu en sortir, elle saura bien y rentrer..

• Laissez-la faire, elle est femme à conduire sa barque mieux que beaucoup d'habiles navigateurs, tandis que vous n'avez pas un pilote capable de guider celle qui doit vous transporter à Naples à travers la flotte espagnole.

— Dieu y pourvoira, répondit de Guise.

— Il y a pourvu, puisque je suis ici.

— Toi, Scoppa, reprit le duc en mesurant le bandit des pieds à la tête : est-ce au métier de porter les armes, que tu as appris à manier la voile et le gouvernail ?

— Monseigneur, répondit Scoppa froidement, je sais tout ce qui est nécessaire à l'accomplissement de mes projets.

— Eh bien ! dit Guise après un moment de silence, j'accepte.

— Vous faites bien, Monseigneur, répondit Scoppa.

Il salua et se retira, pendant que les officiers murmuraient entre eux de voir le duc de Guise causer si longuement avec un misérable de cette espèce.

Le duc resta un moment silencieux, puis revint vers les officiers.

— Vous avez entendu que j'ai promis d'être à Naples dans huit jours... que ceux qui me veulent suivre se tiennent prêts.

— Nous le sommes, dit Modène, autant que peuvent l'être des gentilshommes qui n'ont ni argent, ni suite.

— N'avez-vous pas vos pistolets et vos épées? repartit le duc.

— Cela suffit-il pour marcher à la conquête d'un royaume?

Le duc se mit à rire, et repartit d'un air libre et gai :

— Ce ne serait pas assez pour le roi d'Espagne, mais c'est assez pour un Guise.

Hélas! le magnifique aventurier ne savait pas quelle entreprise il allait tenter.

La scène suivante en donnera peut-être une idée à nos lecteurs.

Quelques jours après ce que nous venons de raconter, dans une petite maison du Marché-Neuf, un homme et une jeune fille veillaient près d'une lampe fumeuse.

L'homme était un vieillard de plus de quatre-vingts ans, petit, maigre, droit.

Son front vaste et luisant était complètement chauve, mais des côtés et du derrière de sa tête tombaient des cheveux d'une blancheur si pure, qu'ils se confondaient presque avec le col de fine toile qui se détachait sur un pourpoint de velours violet ; le visage était d'une pâleur d'ivoire, et ajoutait, par le contraste, à l'éclat de ses grands yeux noirs. La bouche, encadrée entre d'épaisses moustaches blanches et le flot de barbe qui partait du menton, avait gardé toutes ses dents. L'expression en était ironique et cruelle à la fois.

Une ceinture de cuir serrait la taille du vieillard, et une dague de médiocre grandeur pendait par une chaîne d'or.

La jeune fille qui était près de lui avait beaucoup de la nature frêle et délicate de ce vieillard. C'était une blonde enfant qu'on ne saurait mieux comparer qu'à ces suaves esquisses que le crayon jette en glissant sur un papier teinté de rose.

C'est à peine si le satin de la feuille légère a été effleuré ; il semble que le trait n'est nulle part achevé, que la ligne capricieuse échappe à l'œil et manque à la correction du dessin ; la forme n'est, pour ainsi dire, nulle part, et cependant elle est partout.

La fluidité aérienne des cheveux, la langueur incertaine de l'œil, la grâce ingénue de la bouche, la ténuité

merveilleuse des traits, la transparence lumineuse des contours, apparaissent dans ce vapoureux assemblage d'ombres et de lumières; la beauté y rayonne insaisissable et présente à la fois et la grâce et la candeur; la virginité, le charme, l'enveloppent comme d'un voile diaphane, prêt à disparaître sous l'haleine de celui qui admire ce charmant et fugitif chef-d'œuvre.

Cette jeune fille était Casta, celle dont Seoppa avait parlé à Anita; le vieillard était Jules Genuino, celui que le Pappone avait signalé comme un des meneurs de Naples.

Bien jeune encore, il s'était marié avec la fille d'un jardinier de Pouzzoles.

Son talent, ses intrigues, la facilité de sa parole, la fortune considérable qu'il avait acquise comme avocat, le firent nommer élu du peuple lorsqu'il avait à peine trente ans. Ce fut lui qui, ayant été présenter à Médina, alors vice-roi de Naples, des réclamations au sujet d'une nouvelle taxe, reçut de lui pour toute réponse ces paroles devenues trop célèbres :

« Je ne laisserai le repos aux Napolitains que lorsqu'il y n'y aura plus dans tout le royaume quatre familles assez riches pour dîner à table.

« Je connais votre peuple, il est comme les chiens, il mord qui le bat. Retirez-vous et payez. »

Et comme Genuino lui représentait qu'il ne leur restait plus rien pour solder la nouvelle taxe, Médina lui répondit avec la plus insultante dérision :

« Est-ce qu'il ne vous reste pas à vendre l'honneur de vos femmes et de vos filles ? »

Ce mot fut répété bientôt dans tout Naples.

Mais Genuino tenta vainement de remuer ce peuple, qui, abrité par son beau ciel, amusé par ses improvisateurs, bercé par sa mer d'azur, parfumé par les fleurs de ses jardins, rit et chante sous ses haillons tant qu'on lui laisse un morceau de pain pour la faim et un fruit savoureux pour la soif.

Alors Genuino voulut s'adresser à la noblesse, mais il trouva la vanité de celle-ci plus sourde encore que ne l'avait été l'indolence du peuple.

En effet, à cette même époque, Filomarini, homme de basse extraction, venait d'être pourvu de l'archevêché de Naples et du chapeau de cardinal.

Cette nomination avait tellement exaspéré la noblesse, que ceux à qui Genuino s'adressa ne voulurent point s'associer aux plaintes d'un peuple parmi lequel, disait-on, les Espagnols choisissaient des archevêques et des cardinaux.

Cette colère de la noblesse napolitaine contre l'élévation d'un homme de rien, fut portée à un tel excès que

Joseph Caraffa, frère cadet du duc de Matalone, ayant rencontré Filomarini, le frappa publiquement du pied, et lui fit l'injure la plus dégradante que peut recevoir un homme.

Mais ce qu'il y a d'étrange dans cette colère, c'est qu'elle ne s'adressa pas aux Espagnols qui avaient fait à la noblesse l'injure de lui imposer un archevêque tiré des classes les moins élevées de la bourgeoisie; elle se tourna contre le peuple qui avait accueilli cette nomination avec des transports de joie.

La conséquence de ceci fut non moins singulière : Genuino, de son côté, oublia les injures des Espagnols, il oublia leur odieuse tyrannie pour ne voir que l'indifférence de la noblesse napolitaine; il irrita contre elle les ressentiments du comte d'Ognate, alors vice-roi, et conspira avec lui pour enlever aux nobles napolitains leurs châteaux et leurs trésors.

Ses projets furent découverts, il fut exilé en Espagne et d'Espagne il fut envoyé à Oran, où il resta près de dix-neuf ans aux galères.

Genuino, au moment où il fut arrêté, avait près de lui une fille de douze ans à peine, dernier enfant d'une famille qui avait fait asseoir à sa table douze fils et sept filles.

L'amour que Genuino portait à cette enfant était pour

ainsi dire la concentration de tout celui qu'il avait répandu sur sa riche postérité.

A la mort de chacun de ses nombreux descendants, à la perte de chacune de ses espérances, son affection s'était resserrée sur ceux qui lui restaient jusqu'au moment où tout son orgueil, toute sa tendresse, toute sa vie, ne s'appuyèrent plus que sur un frêle enfant dont la santé était chancelante.

Ce fut à ce moment que Genuino fut arrêté.

Il ne pouvait emmener sa fille, et il ne savait à qui la laisser. Il ne voulait pas la confier à un Espagnol, car il se rappelait le mot infâme de Médina.

Il n'osait la mettre sous la protection d'un noble Napolitain, car il connaissait le mépris de la noblesse pour les enfants du peuple. Il eût pu la cacher dans quelque famille obscure, mais il savait que la beauté d'Olympia l'exposerait dans cette misérable situation aux insultes des uns et des autres.

Il crut faire un acte de prudence en la remettant aux mains d'un homme dont l'origine et le caractère devaient être un noble garant de la sainte protection qu'il accorderait à l'enfant abandonné. Il la confia à Filomarini, homme du peuple et prêtre.

Déjà Olympia était fiancée à Giuseppe Colesi, fils d'un bouclier de Sessa.

C'était le plus intrépide pêcheur du golfe de Gaëte, c'était le plus joyeux improvisateur de la grève de Naples ; c'était le plus brave et le plus adroit de ceux qui apprenaient dans des réunions secrètes à manier l'épée, la dague et le mousquet.

Filomarini, appelé près de Genuino comme confesseur, avait reçu les instructions du proscrit : dès qu'Olympia aurait atteint sa quatorzième année, elle devait être mariée à Giuseppe Colesi, et sa fille une fois sous la protection de ce brave garçon, Genuino se croyait tranquille sur son sort.

Nous pourrions dire ici comment cette confiance fut trompée, comment le libertinage de Filomarini, abusant de l'abandon d'une pauvre enfant, amena l'exil et la proscription de son fiancé, et le poussa dans la carrière bizarre et sanglante qui en fit l'homme que nous avons déjà présenté à nos lecteurs sous le nom de Scoppa Carniole.

Mais il faut d'abord que nous expliquions pourquoi le vieux Genuino consultait avec tant d'anxiété la vieille hor-

loge posée au coin de la chambre où il se trouvait avec sa petite-fille Casta.

— Les as-tu vus ? dit-il tout à coup, en sortant du silence inquiet où il était plongé.

— Cui, père, répondit la jeune fille d'une voix douce et triste ; Pepé Palombo vient. Mais pourquoi cette impatience ? L'heure du rendez-vous n'est point encore arrivée, et vous vous alarmez à tort.

— C'est vrai, dit le vieillard, comment se fait-il que la minute soit si lente, lorsque les années sont si rapides ?

• Et Miquel Santis, a-t-il promis aussi de venir ?

— Je vous ai déjà dit qu'il avait promis, répondit Casta d'un ton froid et presque sec.

— Comment t'a-t-il dit ?

La jeune fille ne répondit pas.

— Comment t'a-t-il reçue, que t'a-t-il répondu ? dit le vieillard d'un ton impératif.

— Je vous ai obéi en allant porter votre message à Miquel Santis ; il viendra, vous dis-je, mais ne forcez pas ma bouche à répéter des paroles que mon oreille n'aurait pas dû entendre.

Genuino regarda sa fille avec un sourire ironique, et reprit d'un ton plein de sarcasme :

— La voix du boucher Santis n'est pas aussi douce, à ce qu'il paraît, que celle de don Félix de Médina ; son amour n'a pas d'expressions aussi choisies, d'images aussi flatteuses, et ne caresse pas aussi doucement la vanité d'une jeune fille ?

— Miquel ne m'a pas parlé d'amour, mon père, reprit Casta avec dignité.

— Que t'a-t-il donc dit, qui ait pu blesser si vivement tes chastes oreilles ?

— Il m'a dit des choses que les vôtres ne doivent pas entendre et que ma bouche ne doit pas répéter, je vous l'ai déjà dit.

— Oh ! fit amèrement Genuino, il t'a parlé de ta mère, sans doute ?

La jeune fille baissa la tête.

— Il t'a parlé de moi aussi, n'est-ce pas ?

La jeune Casta se mit à pleurer.

— Par saint Janvier ! s'écria vivement Genuino, il a menti ; car il t'a dit, n'est-il pas vrai, ajouta le vieillard, que j'avais accepté le déshonneur de ta mère, et que j'avais pardonné à Filomarini ?

• Il t'a dit, j'en suis sûr, que je voulais faire de toi l'instrument de ma haine et de ma vengeance, et que je fe-

rais bon marché de ton honneur à qui voudrait me servir dans mes projets d'ambition ?

La jeune fille cacha sa tête dans ses mains.

— Oh ! reprit le vieillard sans paraître touché du désespoir de Casta, ceci est bien digne de ce misérable, et le jour viendra où il me paiera cette insulte et beaucoup d'autres encore.

— Mais pourquoi, s'écria alors Casta au milieu de ses larmes, pourquoi appeler cet homme près de vous, pourquoi l'associer à vos projets ?

— Parce que si je peux le réunir à Pepé Palombo, nous serons demain les maîtres de la ville, demain nous aurons renversé Genaro et son misérable conseiller Luigi del Ferro.

• Quant à Scipion Gannattasio, il viendra, n'est-ce pas ?

La jeune fille répondit par un signe affirmatif.

Et celui-là, continua le vieillard, t'a-t-il dit aussi des choses que ton oreille ne puisse entendre ? Il est jeune, il est beau, il est brave.

— Le Pione (c'était le surnom de celui que Genuino avait appelé Scipion Gannattasio), le Pione, ajouta la jeune fille, est surtout bon et dévoué.

— Et il t'aime aussi ? ajouta le vieillard.

— Je ne peux savoir s'il m'aime, reprit la jeune fille en

rougissant, car il ne m'a jamais dit un mot qui pût me faire croire à son amour.

— En vérité, reprit le vieillard ; répète-moi seulement ce qu'il t'a répondu, lorsque tu as été lui dire de ma part que je l'attendais ce soir dans cette maison.

» Je lui ai envoyé de nombreux messagers depuis quelque temps, et il les a tous laissés sans réponse. Mais tu lui as parlé, toi, et il viendra ; comment t'a-t-il dit cela, Casta ? il faut que je le sache !

— Je lui ai transmis votre message, mon père, repartit la jeune fille, et il m'a dit ces seules paroles :

« — Veux-tu que j'y aille, Casta ?

» — Puisque mon père le veut, je dois le désirer.

» — Puisque tu le désires, j'irai, a répondu le Pione. »

» Puis il a détaché de son cou l'image de Notre-Dame-des-Carmes, et me l'a remise en me disant :

« — Maintenant, retourne près de Genuino, et comme la nuit s'avance, tu peux traverser Naples en sécurité en montrant cette madone à ceux qui pourraient t'arrêter.

» Tu leur dirais que tu la tiens de Scipion Gannattasio, dit le Pione, et ni cape noire du parti de Palombo, ni pieds-nus des compagnies de Santis, ni soldats de Genaro, ni bandits de Scoppa n'oseront te dire un mot. »

— Le Pione a dit vrai, mon père, j'ai été plusieurs fois arrêtée, en revenant des avant-postes du fort Saint-

Elme, mais toutes les voix ont fait silence, tous les rangs se sont ouverts à l'aspect de la sainte image que m'avait remise Scipion.

— Oui, oui, dit le vieillard en souriant avec satisfaction, le Pione a plus d'autorité tout seul, que tous les autres chefs réunis ; c'est un cœur honnête et sans ambition.

• N'a-t-il pas laissé prendre la première place à Maziello, quoique ce fût lui qui commandait les lazares, le jour où fut renversée la puissance de l'Espagne ?

• Oui, oui, continua Genuino, à défaut des autres, celui-là seul me suffira, s'il veut me comprendre et me servir.

• Et cela dépend de toi, Casta, car il t'aime ; et tu le vois bien, ce que tu voudras, il le voudra.

La jeune fille secoua doucement la tête, comme si elle eût voulu dire qu'elle ne pouvait payer l'obéissance del Pione du prix qu'il demandait.

Probablement le vieillard n'eût pas laissé passer cette muette protestation sans forcer Casta à s'expliquer ; mais un coup discret fut presque aussitôt frappé à la porte de la maison.

Le vieillard alla ouvrir et rentra presque aussitôt suivi d'un homme d'une trentaine d'années, petit, carré, vigoureusement constitué, et sur le visage duquel on devinait aisément que le courage et la résolution étaient mêlés à une certaine astuce.

C'était Pepé Palombo, un des capitaines d'Ottine ou quartier de Naples, et le chef le plus estimé de la bourgeoisie.

V

Le nouveau venu salua cordialement la jeune fille et lui parla d'un ton amical, pendant que Gennino allait ouvrir encore la porte, car on venait de frapper une seconde fois. Aussitôt deux hommes entrèrent dans la chambre où était déjà Pepé Palombo.

L'un, couvert d'habits déguenillés, était chargé d'autant d'armes que pouvaient en supporter trois ou quatre cordes, dont les unes lui ceignaient la taille, tandis que les autres pendaient en bandoulière de son épaule à son côté; dagues, poignards, pistolets étaient attachés à ces cordes, un lourd mousquet était sur son épaule, une hache pesante à son côté, et il portait la main à une longue pique toute teinte encore d'un sang noir et coagulé.

C'était le boucher Miquel Santis, le chef de la plus vile populace de Naples et des criminels dont on avait ouvert les prisons dans les premiers jours de la révolution.

Après lui, parut un beau jeune homme à l'air timide et embarrassé.

Genuino avait eu raison de dire qu'il était beau ; mais une fixité étrange dans le regard, une immobilité triste et mélancolique dans les traits, un balancement continu de la tête lui donnaient l'aspect d'un idiot ; il était vêtu du simple caleçon des pêcheurs ; sa chemise de toile grossière était rattachée sur sa poitrine par une épingle d'argent ; il avait pour coiffure le bonnet rouge de laine qui avait servi d'étendard à la révolte et sur lequel était cousue une image en plomb de saint Janvier ; pour toutes armes, il portait une riche épée qu'il avait enlevée à un officier espagnol, et il avait à la main un long bâton blanc qui était le signe de son commandement.

Dès que ces trois hommes furent entrés, le vieillard fit signe à Casta de se retirer.

La jeune fille allait obéir, lorsque le Pione prit le chemin de la porte.

— Où vas-tu ? lui dit Genuino.

— Casta m'a dit de venir, et je suis venu, dit le jeune homme ; si elle s'en va, je m'en irai.

— Qu'il s'en aille, dit Santis brutalement ; nous n'avons besoin ici ni d'une péronnelle ni d'un idiot.

Le Pione se mit à rire niaisement ; mais Casta tressaillit d'indignation.

A ce moment, l'idiot se mit à regarder tour à tour Casta et le boucher ; son œil terne et presque vitreux s'éclaira d'une lumière sanglante, il s'élança vers Pepè Palombo et s'écria d'une voix gutturale :

— Qu'a-t-il dit ?

— Rien, rien, repartit Palombo... il n'a pas parlé de toi...

— De moi... c'est égal... mais de Casta ? Qu'a-t-il dit ? elle a rougi et tremblé...

— Il a dit qu'une fille aussi prudente et aussi discrète qu'elle, n'était pas de trop dans cet entretien, dit Palombo en souriant.

— Ah ! fit le Pione, bien.

L'éclair d'intelligence et de colère qui avait brillé dans ses yeux s'éteignit, et il alla s'asseoir dans un coin la tête basse, et comme s'il eût été étranger à tout ce qui allait se passer.

— Eh bien, fit Santis, nous diras-tu, pourquoi tu nous as fait appeler, Genuino ?

— Pour vous apprendre une étrange nouvelle, c'est que celui que vous avez élu capitaine-général après la mort du prince de Massa, c'est que Gennaro vient d'appeler à Naples un prince français.

— Bon, bon, dit Santis, j'ai entendu parler de ça. Qu'il vienne s'il veut, ce Français, qu'il entre à Naples... C'est

difficile... Mais qu'il en sorte, c'est ce que je déclare impossible, ajouta-t-il en montrant son mousquet.

— Le savais-tu aussi, Pepé Palombo ? dit Genuino.

— Oui, répondit celui-ci avec humeur.

— Et tu ne t'en es pas alarmé ?

— Nous avons besoin d'un chef qui nous rallie la noblesse, reprit Palombo ; car sans elle, nous ne chasserons jamais les Espagnols... Eh bien, ce prince peut seul obtenir ce résultat...

Santis poussa une exclamation féroce...

— La noblesse ! qui parle de la noblesse ? s'écria-t-il... Noblesse et trahison marchent toujours ensemble... ne le savez-vous pas ?....

» Avez-vous oublié que celui d'entre tous les nobles que nous croyions le plus dévoué à nos intérêts, Joseph Caraffa, a voulu vous faire accepter pour vrai un titre faux ?

» Avez-vous oublié ce qu'a fait Massa ?... Point de noblesse, et malheur à ceux qui parleront de traiter avec elle !

— Tu me menaces ? s'écria Pepé... toi... Santis, qui devrais être sur les galères avec ceux que tu commandes....

— Ah ! fit Santis en brandissant sa pique, les Capes-Noires veulent prendre la place des pourpoints de ve-

lours... Nous verrons si elles résistent mieux à un bon coup de pique.

Peut-être, dès le début de cette conférence, le sang allait-il couler, car Palombo venait de tirer sa longue épée.

Genuino resta immobile, mais Casta poussa un cri, et tout aussitôt le Pione, se levant avec une rapidité inouïe, arracha des mains de Santis sa pique redoutable, et d'un revers de son bâton blanc fit tomber l'épée de Palombo; puis, après avoir considéré un moment, l'un après l'autre, les antagonistes désarmés par lui, il se mit à rire d'un air niais et satisfait, et retourna s'asseoir en disant de sa voix sourde et embarrassée :

— Continue, Genuino, continue...

— Le fou est plus sage que vous, reprit le vieillard... la loi des anciens était prudente et juste, lorsqu'elle disait que les citoyens ne pourraient venir discuter les affaires publiques sur le Forum que complètement désarmés. Oubliez donc vos dagues, vos pertuisanes, et écoutez-moi.

Chacun des deux ennemis ramassa son arme sans répondre.

— Il ne s'agit pas, continua Genuino, de savoir si la noblesse sera avec nous ou contre nous, il s'agit de savoir si nous voulons nous arracher au joug de l'Espa-

gne pour nous mettre sous celui de la France, ou bien si nous voulons être un peuple libre; si vous voulez changer un vice-roi qui s'appelle le duc d'Arcos, contre un vice-roi qui s'appelle le duc de Guise; si vous voulez envoyer vos millions à Paris au lieu de les envoyer à Madrid.

— Pas de vice-roi, pas de noblesse... pas d'Espagnols, pas de Français!... le peuple.. rien que le peuple, dit Santis... toujours le peuple... et meure tout le reste..!

— C'est bien, dit Genuino en souriant; mais toi... Palombo, que dis-tu?

— Je dis qu'un Etat, quel qu'il soit, ne peut marcher sans chef, et qu'il en faut un au peuple de Naples.

— Si c'est là ton seul désir, tu dois être satisfait, car il en a un... Gennaro Anese n'est-il pas capitaine-général?...

— Un misérable et un lâche... ce n'est pas là un chef.

— Aussi, reprit Genuino... as-tu élevé dans ton quartier des retranchements contre lui, tandis que d'un autre côté tu en élèves contre les Espagnols... Gennaro n'est pas le chef qu'il te faut, à ce qu'il paraît.

— Préférerais-tu un noble Napolitain?

— Pas de nobles! s'écria Santis, pendant que Palombo gardait le silence.

— Tu serais donc pour le duc de Guise? reprit Genuino en s'adressant encore à Palombo.

— Pas de Français! reprit encore le boucher.

Le bourgeois ne répondit point.

— Devons-nous faire la paix avec les Espagnols? dit le vieillard d'un ton impatient.

— Mort à qui peut avoir cette pensée! reprit Santis.

— Que veux-tu donc, Palombo? reprit Genuino avec colère.

— N'y a-t-il pas ailleurs que dans la noblesse, dit celui-ci d'un ton obséquieux, ailleurs que parmi les princes étrangers, des hommes dignes de porter l'épée et de régir un Etat? pourquoi aller chercher si loin et si haut ce qui est parmi nous?...

• La bourgeoisie de Naples ne compte-t-elle pas des citoyens assez braves et assez instruits, pour qu'on leur confie le pouvoir suprême?...

— Ah! vraiment? oui, vraiment! s'écria Santis en riant affreusement...

• Des hommes braves comme monseigneur Giuseppe Palombo, instruits comme Son Altesse Palombo...

• Vive le roi Pepé Palombo! Le royaume de Naples sera bien honoré...

— On pourrait crier : Vive le roi Miquel Santis! si Palombo refusait, dit Genuino très-sérieusement.

Le boucher devint grave et garda le silence; puis il reprit d'un ton embarrassé :

— Non... pas de roi... je l'ai dit et je n'ai qu'une parole, le mot roi doit être effacé de la langue des Napolitains; mais Rome, notre aïeule, qui ne voulait pas de roi, a eu des empereurs; et je dis que ce serait un titre suffisant pour ceux qui, ayant combattu pour la délivrance du peuple, seraient appelés à le gouverner.

Ce fut le tour de Palombo de rire et de s'écrier :

— De par Dieu ! je le veux bien, et je promets d'unir ma voix à la première qui osera crier sur la place publique : Vive l'empereur Miquel Santis !

— Allons ! allons ! dit Genuino, ce ne sont là que des folies auxquelles aucun de vous ne pense, j'en suis sûr.

• Mais puisque nous cherchons nos exemples dans l'antiquité, pourquoi ne pas la suivre dans ce qu'elle eut de bon ? Rome ne fut-elle pas longtemps gouvernée par deux consuls ?

— Oui vraiment, dit Palombo.

— Pourquoi ne ferions-nous pas de même ? pourquoi n'aurions-nous pas deux chefs, l'un sage, modéré, chargé de l'administration publique, des rapports du royaume avec les nations étrangères, de la justice, des impôts; l'autre jeune, ardent, général des armées, ayant pour mission de défendre et de venger la nation : l'un ayant, comme il convient aux têtes blanches, tous les soins, tout le fardeau des affaires; l'autre, tous les dangers et toute la

gloire des armes, comme doit être le partage des hommes jeunes et forts ?

On voit que Genuino reproduisait sous une nouvelle forme la proposition qu'il avait fait faire à Pappone, et que celui-ci avait refusée.

Santis et Palombo s'entre-regardèrent.

— Certes, dit Santis, cette proposition n'est pas déraisonnable.

— En effet, ajouta Palombo, ceci peut être sage... mais...

— Oui, fit Santis... Cependant il faudrait savoir...

— Pas un mot de plus, dit Genuino...

« Ce n'est pas à nous de discuter sur les choix qui pourront être faits.

« Arrêtons-nous à ceci, c'est que la république sera régie par deux consuls choisis parmi tous les citoyens, l'un chargé des affaires, l'autre commandant les armées.

— Soit, dit Santis.

— Je le veux bien, reprit Palombo.

— Eh bien ! dit Genuino, réfléchissez à ce que vous venez de décider... l'heure s'avance, le jour va bientôt paraître. Dans une heure, soyons tous sur la place du Marché ; appelez-y le peuple.

— Oublies-tu que Gennaro tient la tour des Carmes,

et que lui seul peut sonner le tocsin ? dit Palombo.

— Gennaro est un traître, s'écria Genuino, qui a appelé à Naples un étranger, un Français, un descendant de la famille d'Anjou, à qui notre pays a dû tous ses malheurs...

» Il faut que Gennaro soit dénoncé et condamné avant qu'il sache que le peuple a été convoqué pour changer et arrêter la forme de son gouvernement.

» Retourne à ton quartier, Palombo... parcours tous ceux qui ne sont pas fermés; Santis, prévenez tout le monde qu'au point du jour, le peuple est appelé au Marché-Neuf.

Santis et Pepé se regardèrent encore; puis, par un mouvement simultané, ils tendirent les mains à Genuino et lui dirent :

— A bientôt, au point du jour.

Il'y eut encore un mouvement d'hésitation, mais tous deux se décidèrent à sortir ensemble en répétant :

— Au Marché-Neuf, au point du jour.

Costa regarda son grand-père et allait lui adresser la parole.

Genuino lui fit signe de se taire et se mit à écouter à la petite fenêtre située en face de la porte par laquelle venaient de sortir le chef des Capes-Noires et celui des Pieds-Nus.

Presque aussitôt on entendit un ongle grincer discrètement à la vitre de la fenêtre.

Genuino cacha la lampe et ouvrit la fenêtre.

— C'est toi, Palombo ? dit-il.

— Oui, répondit celui-ci.

— Je t'attendais.

— Et moi, je t'ai compris... A toi le gouvernement et l'administration des affaires.

— A toi le commandement des armées.. Palombo : assure ma nomination, et je saurai bien assurer la tienne.

— Et tu n'as rien promis à Santis ?...

— Es-tu fou, Palombo ? crois-tu que je voudrais m'associer un brigand qui ne commande qu'au rebut de nos galères ?

• Non, il faut à Naples un homme considérable qui ait montré ce que peuvent la valeur, la vigilance, son amour de la liberté!... Ce sera toi, Palombo, qui seras élu...

• Mais, silence ! on approche de l'autre côté de cette maison... éloigne-toi !

Genuino ferma les volets de la fenêtre, et presque aussitôt la porte s'ouvrit.

— C'est toi, Santis ? dit Genuino, tu as bien tardé ? tu ne m'as donc pas compris ?

— Je t'ai compris, Genuino, tu veux la première place et tu donneras la seconde à Pepé Palombo.

— A Pepé Palombo ? fit Genuino ; non, je suis ambitieux, je veux que l'autorité qui me sera départie ne me soit pas sans cesse contestée par un rival intrigant...

• Tu es un brave soldat, toi, Santis : la guerre, les batailles, le sac et le pillage, voilà ce que tu veux, et tu l'auras ; mais Palombo, il se croit un grand politique plus encore qu'un bon capitaine...

• Non, je ne veux pas de Palombo... j'aimerais mieux renoncer au consulat que de le partager avec lui...

• Assure ma nomination, Santis, et la tienne réussira, ou je périrai.

— A la bonne heure, Genuino, j'accepte ; gouverne, fais les lois, lève les impôts... mais jè serai le maître de l'armée ?

— Oui...

— Mais... tu me donneras tes voix pour la seconde place.

— Je te le jure... dit le vieillard ; mais éloigne-toi, prends garde : Palombo est capable de t'espionner.

— A bientôt, fit Santis.

Et il s'éloigna.

A peine la porte fut-elle fermée que Genuino rapporta la lampe, et la plaçant devant le Pione, qui était resté immobile à sa place, il s'écria vivement :

— Ce ne sera ni l'un ni l'autre de ces deux misérables qui partagera avec moi le commandement suprême, ce sera toi, Scipion Gammatasio.

Le Pione se mit à rire naïvement.

— Moi, dit-il, moi... est-ce qu'il faudra mettre une robe de drap d'or et me coiffer d'un chapeau à plumes ?

— Cela fera ressortir ta beauté, mon fils, dit Genuino... tu effaceras ainsi les plus nobles gentilshommes.

— Non, dit le Pione, avec un tremblement convulsif, le manteau d'or dévore celui qui le porte, le chapeau à plumes étreint et brise le crâne de celui qui le coiffe ; n'ai-je pas vu mon frère Mazaniello, le plus sage, le plus brave et le meilleur des enfants de Naples, devenir insensé, poltron et méchant, pour avoir revêtu le manteau et mis le chapeau sur sa tête ?

— Eh ! bien, reprit Genuino, tu sais bien que le costume ne donne ni le courage, ni l'autorité ; tu feras comme tu voudras.

Le Pione se prit à rire, se balança un moment d'un air gauche, puis il ôta son bonnet, et s'avançant vers Casta, il lui dit d'une voix tremblante :

— Dis-moi, Casta, veux-tu être la femme du général des armées de Naples ?

Casta frémit et recula à cette proposition du Pione.

— Moi, dit-elle... moi ?...

Genuino fixa sur elle un regard menaçant, et sembla vouloir lui dicter sa réponse.

— Oui, toi... reprit le Pione; si tu le veux, ce sera... Si tu ne le veux pas... je verrai alors.

— Tu n'y penses pas, Scipion, dit doucement Casta, oublies-tu que je suis une pauvre fille dont la naissance est une honte?

— Tu es vertueuse, dit le Pione.

— Non-seulement une honte, mais un sacrilège ?

— Tu es bénie, reprit encore le Pione.

— Jamais les Napolitains ne permettraient, reprit Casta avec un frémissement glacé, que l'un de leurs chefs épousât la fille d'un prêtre et d'une courtisane: on me l'a assez reproché pour que je le sache.

— Tu es sainte, ajouta le Pione de la même voix uniforme, et quand tu seras la femme de Scipion Gannatasio, personne ne te dira plus rien.

Casta, qui tremblait sous le regard de Genuino, détourna la tête, et rassemblant tout son courage, elle dit d'une voix étouffée :

— Jamais !... jamais !...

— Misérable enfant ! s'écria Genuino en s'avançant vers Casta.

— Le Pione étendit son bâton blanc entre le vieillard et sa petite-fille :

— La tête de Casta est sacrée, fit-il d'un ton mélancolique ; saint Janvier qui me vient visiter toutes les nuits, me l'a dit :

« Le jour où une main quelconque profanera la pureté de sa couronne, Naples sera perdue... je t'en avertis. »

« Elle ne veut pas, c'est bien... qu'il n'en soit plus parlé.

— Mais, reprit Genuino d'une voix caressante, tu viendras demain au Marché-Neuf, tu amèneras les lazzares, tu leur diras d'élire un consul.

Le Pione interrompit le vieillard par un grand éclat de rire.

— Oui, dit-il, j'y serai, mais pour vous en chasser, toi, Palombo et Santis.

— Mais, malheureux, on va nous imposer un Français !

— Ça m'est égal.

— Un noble.

— Tant mieux pour lui.

— Un descendant de la maison d'Anjou qui voudra devenir roi.

— Il sera roi.

— Mais sais-tu quel est cet homme ?... Sais-tu par quels vices et quelles extravagances il s'est fait connaître ?

— Il ne peut être aussi fou que Luigi, ni aussi lâche que Gennaro, qui règnent maintenant ; il ne peut être ni si féroce que Santis, ni si avare que Palombo, ni si

menteur et si faux que toi, qui veux régner avec eux.

• Ce sera donc un meilleur maître que vous tous... Qu'il vienne, qu'il vienne ; lui ou un autre, ça m'est égal, pourvu que ce ne soit pas un de vous.

Aussitôt le Pione s'éloigna en chantant, pendant que Genuino murmurait en regardant Casta :

— Eh bien ! Guise me comprendra peut-être.

Voilà quels étaient les hommes qui, à cette époque, menaient la ville de Naples, tant au dehors qu'au dedans.

Nous avons dit quel était celui qui se croyait le pouvoir de réunir et de diriger toutes ces ambitions, tous ces intérêts, tous ces égoïsmes.

Voyons maintenant comment les événements justifiaient cette prétention.

VI

A huit jours de là, deux cavaliers partis de Rome couraient de toute la vitesse de leurs chevaux sur la route de Terracine.

Tous deux jeunes, tous deux beaux, magnifiquement équipés, et portant sur leur visage la résolution de la jeu-

nesse. C'étaient deux gentilshommes de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

L'un d'eux, monté sur un cheval barbe d'une finesse exquise, était d'une taille médiocre, d'un aspect débile; son visage était pâle, ses membres délicats; toute la puissance, toute la vie de cet homme semblait retirée dans l'ardente flamme qui jallissait de ses noires paupières, sur lesquelles ses noirs sourcils étaient contractés.

Il galoppait silencieusement, l'œil fixé devant lui, tandis qu'un frémissement convulsif agitait ses lèvres et hérissait sa sombre moustache. Celui-ci était l'Espagnol don Félix de Médina.

Tout au contraire, son compagnon promenait ses regards insoucians sur la campagne, caressait amoureusement l'encolure de son beau genêt d'Espagne et chantonait à tout propos.

Malgré sa jeunesse, il avait déjà un peu trop d'embonpoint; sa physionomie respirait l'audace, l'astuce et la confiance; ses lèvres épaisses et vermeilles étaient sans cesse épanouies en sourire; ses grands yeux d'un gris brun, voilés par de longs cils, souriaient de même; seulement de temps en temps et lorsqu'il regardait de côté son compagnon silencieux, on pouvait remarquer tout ce que ce coup d'œil avait de malice, de pénétration et de fermeté.

Ce second gentilhomme était Melchior Borgia, le confident le plus intime de don Juan d'Autriche.

Le silence que gardait son compagnon lui devint probablement insupportable, car il s'écria tout à coup :

— Ah ! ça, don Félix, il me semble que depuis si longtemps que nous courons, votre indignation devrait être calmée.

— Non... non, répondait don Félix, jamais je n'ai vu tant d'insolence supportée avec une patience si proche de la lâcheté.

• Il serait donc vrai qu'un gentilhomme français aura passé devant l'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne, faisant sonner la trompette en avant d'une misérable troupe de cinq ou six aventuriers et de douze ou quinze manants, proclamant qu'il marchait à la conquête d'un royaume qui nous appartient, et que l'ambassadeur du roi Philippe IV aura supporté cette injure à notre nation sans faire disperser à coups de bâton cette mascarade ?

— Mon ami, repartit Melchior Borgia d'un ton narquois, les bâtons sont mal venus contre gens qui portent de bonnes épées, et quand à la tête de ces gens il y en a un qui s'appelle Henri de Lorraine, duc de Guise.

— Il serait mieux appelé duc des fous et prince des ridicules, repartit Félix avec une colère dédaigneuse.

• Ce sera un beau récit dans l'histoire que ce départ

de Rome à la tête de vingt-deux hommes pour toute armée, et que ce voyage sur des felouques qui peuvent à peine porter deux passagers, et qui doivent forcer les trente galères qui gardent l'entrée du port de Naples.

— C'est à ne pas croire à de si sottes bravades ; j'espère que Dieu ne les noiera pas dans la tempête qui semble se préparer, afin que nos canons puissent écraser et engloutir cette flotte ridicule ; car il nous faut punir ces insolents à Naples, puisque le comte d'Ognato ne m'a pas permis de le faire lorsqu'ils sont passés devant notre hôtel, à Rome.

— Le comte d'Ognato s'y est peu opposé, repartit Borgia, et l'envie qui vous a pris n'a pas eu besoin d'être enchaînée et mise sous verroux.

— Vous avez beaucoup crié, mais quant à bouger, nul de vous n'en a eu la fantaisie.

— Qu'est-ce à dire ? reprit Félix avec hauteur ; prétendez-vous qu'une crainte quelconque m'eût arrêté...

— Je vous crois trop de courage, illustre Médina, reprit Melchior du même ton mêlé de rire et de sarcasme, pour penser qu'une crainte eût suffi pour vous arrêter... mais quand on en a deux, peut-être trois ou plus encore, on est prudent.

— Et quelles étaient ces craintes, monsieur ?

— La première, c'est que si le comte d'Ognato eût là-

ché ses laquais et ses bâtons contre la ridicule armée du duc de Guise, il eût pu arriver qu'au bout d'une demi-heure, l'ambassadeur de Philippe IV se fût trouvé sans bâton et sans laquais....

— Il y avait des gentilshommes pour les soutenir de leurs épées...

— Les épées auraient bien pu suivre les bâtons, et les gentilshommes suivre les laquais.

• Mais une seconde crainte retenait ces gentilshommes ; attaquer le duc et sa suite, c'était violer la neutralité de la cour de Rome, auquel cas il eût pu arriver que les sbires de Sa Sainteté eussent aidé les Français à apprendre le droit des gens aux Espagnols.

— J'aurais bravé tous ces dangers...

— Même celui d'être saisi, emprisonné et calfeutré au fort Saint-Ange, puis accusé soit à la Rote, soit, au besoin, devant la sainte Inquisition ?

— Le pape n'eût pas osé arrêter un sujet de Sa Majesté le roi des Espagnes...

— Alors pourquoi vous êtes-vous contenté de serrer les dents et les poings à travers les vitres de l'hôtel, au lieu de faire une vigoureuse sortie de bâtons et de laquais..,

Médina, dont les plaisanteries de son compagnon agaçaient la colère, haussa les épaules et ne répondit pas.

La course des deux jeunes gens continua en silence...

Melchior Borgia, toujours le sourire aux lèvres, l'air libre et joyeux; Médina, de plus en plus sombre.

Enfin, l'Espagnol s'écria tout à coup comme poussé par les pensées qui l'agitaient :

— C'est qu'on n'a jamais rien vu de pareil!!!

• Une armée de vingt-deux hommes, une flotte de douze barques, s'attaquer à l'armée de Philippe IV, commandée par le duc d'Arcos, et à la flotte d'Espagne sous les ordres de don Juan!

• En vérité, ce duc de Guise est plus que fou, il fait un acte méprisable, indigne du nom qu'il porte, et qui ne mérite pas qu'on s'en occupe.

A peine Médina eut-il prononcé ces mots du ton du plus fastueux mépris, que Borgia arrêta son cheval, s'assit à l'aise sur sa selle, poussa un gros soupir et s'écria :

— Ah! tant mieux.

— Qu'avez-vous donc et pourquoi vous arrêter? dit fièrement Félix.

— Ce que j'ai?... c'est que je suis ravi de vous entendre parler ainsi.

• Je comprends parfaitement que l'entreprise du Lorrain ne mérite point qu'on s'en occupe, et en conséquence je ne vois aucune nécessité d'éreinter deux bons chevaux, comme ceux que nous montons, pour aller avertir le duc

d'Arcos et l'armée de Philippe IV, le prince don Juan et la flotte d'Espagne que le duc des Fous et le prince des Ridicules va s'embarquer, à Fumicino avec une armée de vingt-deux hommes et une flotte de douze barques pour tenter un acte méprisable et...

— Savez-vous, Melchior, fit Médina d'un ton sévère, que si nous n'étions liés depuis longtemps d'une amitié fraternelle, je dirais que vous fondez quelque espérance coupable sur la tentative du duc de Guise.

— Vraiment, reprit Borgia en ricanant; et savez-vous ce que je dis, moi, mon cher Félix? c'est que l'entreprise du duc vous épouvante.

• C'est que cette armée de vingt-deux hommes et cette flotte de douze barques font trembler l'armée du duc d'Arcos et la flotte de trente galères du prince Juan.

• C'est que vous comprenez qu'il peut vous arracher Naples, s'il y met le pied.

Médina se mordit les lèvres et repartit :

— C'est vrai...

Puis il regarda un moment Melchior avec attention, et ajouta d'une voix moitié menaçante, moitié amicale :

— Surtout si la noblesse napolitaine, séduite par la grandeur d'un si illustre chef, acceptait par son entremise l'alliance qu'elle a refusée jusqu'à présent avec tous ces capitaines sortis des rangs de la plus vile populace.

Borgia devint sérieux et ne répondit pas...

— L'y croyez-vous disposée? ajouta Félix...

— C'est aux Espagnols d'empêcher la noblesse de céder à ces mauvaises pensées, fit Melchior.

• Quoiqu'à vrai dire, reprit-il avec amertume, il serait peut-être temps que ce royaume de Naples fût un royaume et non pas une province appartenant à l'Espagne ou à la France.

— Prenez garde, reprit Médina d'un ton moqueur, on dirait qu'une espérance orgueilleuse soulève votre feutre, comme pour faire place sur votre front à une couronne souveraine.

— Et quand cela serait, Médina?

— Nous prierons le duc de Matalone de vous la mettre sur la tête; cela lui sera d'autant plus facile qu'il la rêve pour son propre compte.

— Non, de par saint Janvier, répliqua Borgia avec colère, périsse plutôt ma race que de la soumettre au pouvoir d'un de ces Caraffa, si insolents et si fourbes; non, plutôt une république de lazzares, plutôt un prince français, plutôt l'Espagne!

• Au galop, Félix! ajouta-t-il en lançant de nouveau son cheval, il faut prévenir l'arrivée du duc.

— A la bonne heure! s'écria Médina avec hauteur,

plutôt l'Espagne, n'est-ce pas ? et la faveur du prince don Juan ; et la meilleure des gabelles de ce pays peut fournir au luxe de vos chevaux et de vos maitresses.

— C'est quelque chose, en effet, répartit Borgia ; mais, en vérité, vous nous faites payer bien cher notre fidélité par vos rodomontades castillanes.

— Encore ! s'écria Médina avec colère.

— Eh ! mon Dieu, dit Melchior d'un ton léger, nous nous sommes mesurés cinq fois l'épée à la main, j'ai deux marques de votre lame sur le bras, vous en avez trois de la mienne sur la poitrine, et je sais que vous êtes prêt à recommencer : mais ne pouvez-vous pas avoir un courage naturel et simple ; ne pouvez-vous pas voir les choses face à face, comme elles sont, au lieu de les regarder dédaigneusement du haut en bas ?

• Guise vous fait peur et à moi aussi.

• A vous, parce qu'il peut arracher le royaume de Naples au roi d'Espagne, votre maître ; à moi, parce que j'ai fait ma cause de la vôtre.

Un assez long temps s'écoula avant qu'aucun d'eux ne reprit l'entretien.

Ce fut Médina qui le premier rompit le silence, en disant :

— Dites-moi, Melchior, vous arrêterez-vous quelques moments à Sessa ?

— Pour quoi faire ? reprit Borgia.

— Mais pour y saluer la jolie Anita, la fille du bandit Colésie Pappone.

— Vous ne savez donc pas, dit en riant Melchior, que ma belle a été enlevée, et si bien cachée par son ravisseur que son père n'a pu découvrir où elle peut être...

— Et c'est de ce ton, dit Médina, que vous parlez de la disparition de votre bien-aimée ?

— Ma bien-aimée, dit Borgia en riant aux éclats, la fille du boucher Pappone, descendant du grand Hercule, et futur duc d'Ischia !

» En vérité, Félix, je crois que votre humeur contre moi n'est pas passée, et que vous voulez me dire des choses humiliantes en appelant cette fille ma bien-aimée.

— Si je dois croire aux discours que vous-même avez tenus devant moi, dit sévèrement Félix, à la promesse que vous lui avez faite de l'épouser, à la manière dont vous l'avez entretenue dans ses idées de grandeur et dans l'espérance de voir arriver son père au titre qu'il demande, je devais croire que cette jeune fille était l'objet d'une véritable passion.

— Je lui en promettrais encore mille fois plus si je la tenais là, reprit Borgia, à la condition qu'elle me raconterait les moindres démarches de son père...

— Et pourvu qu'elle voulût vous accorder ses dernières faveurs, n'est-ce pas ? ajouta don Félix.

Borgia secoua dédaigneusement la tête.

— Non, de par tous les saints, je ne donnerais pas la rognure d'un de mes ongles pour un baiser de cette fille, et si ce n'était le meilleur espion que je pusse avoir auprès de ce scélérat de Pappone, je me soucierais fort peu qu'elle fût enlevée, noyée, brûlée ou déshonorée.

— Mais elle croit à votre amour, Borgia, elle y croit avec sincérité, et elle compte sur le nom que vous lui avez promis.

Borgia regarda Médina d'un air stupéfait, et repartit en riant :

— Et la belle Casta, la petite-fille du consultant Genuino, compte-t-elle aussi devenir la duchesse de Médina ?

— Elle n'en a pas le droit, reprit sérieusement don Félix, je ne lui ai jamais fait cette promesse.

— Et que diable lui racontez-vous donc le soir, lorsqu'elle s'échappe du pont de Naples sur une barque légère comme une coquille de noix, et que vous quittez secrètement la galère capitane sur une felouque où il n'y a place que pour vous, et que vous allez tous deux vous rencontrer au beau milieu de la mer sans autre témoin que les étoiles du ciel ?

— Je lui dis que je l'aime, répondit don Félix, et que si elle veut être à moi, ma vie sera toute à elle ; et je le

dis parce que c'est la vérité : mais je ne lui promets point mon nom, parce que je ne veux point mentir, et que s'il m'est permis de le laisser mourir dans ma personne, il ne m'est pas permis de le salir dans une alliance honteuse.

— Et cette manière de séduction a-t-elle beaucoup avancé vos affaires près de la belle Casta ? dit Melchior en riant.

— Elle m'a valu du moins l'estime de Casta, et peut-être aussi son amour, repartit don Félix.

— Et quelque confidence sur les menées du vieux Genuino, reprit Melchior, ce qui vous permet de rendre compte au duc d'Arcos et au prince don Juan de ce qui se passe dans l'intérieur de Naples.

— Hélas ! dit don Félix, si j'apprends quelques nouvelles de la bouche de cette enfant, c'est bien innocemment qu'elle me les dit.

— Et c'est non moins innocemment que vous les écoutez et que vous en tirez profit, n'est-ce pas, don Félix ? reprit Melchior malicieusement.

• Mais, en vérité, ajouta-t-il tout à coup en riant, j'oublie que vous n'avez pas été destiné à porter l'épée ; la mort de votre frère aîné, don Alphonse, vous a débarrassé de la robe monacale, mais elle ne vous a pas dépouillé de cette abominable manie de donner un tour honnête aux plus mauvaises actions.

• Il faut avouer que pour ce qui est de la religion, on fait consciencieusement les choses en Espagne ; en vous destinant à l'Eglise, on vous en a donné l'esprit...

• Oubliez tout cela, Félix... voyez : le duc de Guise a été archevêque, et jamais il n'a pensé à autre chose qu'à faire l'amour et la guerre ; monsieur de Gondy, qui est coadjuteur de Paris, a eu cent maitresses et vingt duels ; point de ces petites et vaines hypocrisies avec moi.

• La Casta vous sert comme Anita me sert ; sous prétexte de lui parler d'amour, vous la faites parler d'affaires politiques.

— Je vous ai déjà dit, reprit sèchement Félix, que je l'écoutais, voilà tout.

• Est-ce que si le hasard jetait là, sous vos pieds, une dépêche importante, vous n'en profiteriez pas, sans croire que ce fût trahison ?

Melchior leva les yeux au ciel et se mit à chanter un madrigal d'Aloïs de Palestrina, dont la musique régnait encore dans toute l'Italie, quoiqu'elle datât de plus d'un demi-siècle.

Mais presque aussitôt tous deux arrêtrèrent leurs chevaux et tirèrent leurs épées d'un mouvement simultané.

En effet, au beau milieu de la route qu'ils parcouraient, ils virent s'avancer tout à coup à leur rencontre une

espèce de fantôme blanc d'une taille démesurée, et qui, étendant ses bras en croix, semblait vouloir leur interdire le passage.

Don Félix se signa, et Melchior laissa échapper un jurament qui eût fait bondir d'indignation la conscience catholique de Félix, s'il n'eût été beaucoup plus occupé de cette étrange apparition qu'il ne l'était de son compagnon.

Le jour touchait déjà à sa fin, et nos deux cavaliers arrivaient à l'entrée des marais Pontins.

L'insalubrité mortelle de cette route, lorsqu'on s'y laisse gagner par le sommeil, n'avait en aucune façon inquiété les deux jeunes cavaliers, que leur manière de voyager devait nécessairement tenir éveillés; et, quelle que fût la fâcheuse réputation des rares et pâles habitants de ce pays désolé, nos deux gentilshommes n'avaient pas dû craindre des obstacles sérieux de la part de quelques misérables pâtres, pauvres êtres chétifs et languissants, qui avaient à peine la force de se traîner à la suite de leurs maigres troupeaux.

Mais l'apparition qui venait de se montrer les alarma, surtout lorsqu'ils entendirent une voix caverneuse leur crier :

— Arrête, don Félix de Médina ! arrête, Melchior de Borgia ! arrêtez et rendez vos épées !

— Qu'en dites-vous, Félix ? dit Borgia en regardant attentivement le jeune Espagnol.

— C'est quelque misérable, repartit don Félix, qui veut nous empêcher d'apporter jusqu'à Fondi la nouvelle du départ du duc de Guise, et qui prétend nous épouvanter par cette comédie.

— Je voudrais savoir, reprit Melchior sans quitter de l'œil le fantôme qui continuait à gesticuler d'une manière frénétique, quel misérable a pu savoir que nous sommes partis de Rome avant la pointe du jour, et comment il a pu arriver ici avant nous pour s'opposer à notre passage.

— A quelle race infernale, dites-moi, don Félix, appartenait le cheval qui a pu l'amener avant nous, si toutefois il a voyagé à cheval ?

Don Félix éprouva un léger tressaillement qui fit sourire Melchior Borgia, et Médina lui dit d'une voix légèrement altérée :

— Qu'en pensez-vous vous-même, Melchior ?

— A moins que ce ne soit quelque sorcier venu à travers les airs sur la queue d'un dragon, je ne puis en vérité m'expliquer la chose.

— Vous êtes fou, Melchior, repartit Félix avec une humeur qui montrait que les suppositions ridicules de son compagnon le troublaient plus qu'il ne l'eût voulu.

« D'ailleurs, ajouta-t-il, cet homme, car je ne doute pas que ce ne soit un être humain comme vous et moi, a peut-être un autre intérêt que celui que vous lui supposez à nous empêcher de passer.

— Toujours est-il, dit Melchior, qu'il nous connaît parfaitement l'un et l'autre, et que, sachant si bien ce que nous sommes, il doit savoir un peu ce que nous voulons faire.

Aussitôt Félix, avec cette brusque détermination d'un homme qui se révolte contre la crainte superstitieuse dont il est troublé, se précipita en avant en s'écriant :

— Puisqu'il sait ce que nous voulons faire, je veux savoir, moi, ce que prétend ce malheureux.

Il lança son cheval au galop, sans que le fantôme eût paru le moins du monde troublé de cette attaque rapide; tout au contraire, il s'avança au-devant de don Félix, en continuant à crier :

— Arrête! te dis-je, ou la mort est ici!

L'Espagnol n'était plus qu'à quelques pas du fantôme, lorsque tout à coup son cheval trébucha, roula sur le sol, et don Félix y fut jeté si rudement, qu'il resta étourdi sur le coup.

Avant qu'il eût le temps de se relever, l'espèce de géant, qui s'était affublé de longs vêtements blancs, lui

lia les pieds et les mains, et Félix ne revint à lui que pour se voir prisonnier.

Tandis que Melchior, demeuré immobile à sa place, ne paraissait nullement disposé à lui venir en aide.

VII

— A moi, Borgia ! s'écriait don Félix ; à moi ! si vous êtes gentilhomme ! me laisserez-vous égorger sous vos yeux sans essayer de me délivrer ?

A cet appel, Melchior s'avança, mais avec une lenteur qui parut peu amicale à Médina.

Arrivé à l'endroit où le cheval de celui-ci s'était abattu, Borgia s'arrêta tout court, et dit à haute voix :

— Doucement, doucement, messieurs les bandits, il est inutile que vous essayiez de tendre la corde qui a fait culbuter le cheval de ce noble gentilhomme, qui crie d'une manière si douloureuse.

• Je suis accoutumé à vos façons, mes maitres, je suis une vieille connaissance du signor el Pappone, votre capitaine ; sortez de derrière vos grandes herbes, ou, sur

mon âme, j'éventre d'un coup d'épée ce drôle qui vous a conduits ici.

En disant ces paroles, il fit faire un bond à son cheval, et se trouva de l'autre côté de la corde qu'on avait tendue à l'encontre du passage de Médina.

Cependant le prétendu fantôme avait tiré une longue épée qu'il brandissait en vociférant et en menaçant Borgia.

— Allons, allons, vieux fou, lui dit le cavalier, ne t'expose pas à te faire fendre la tête.

— Tu sais que j'en aurais quelque regret, brave Luigi del Ferro; mais tu sais aussi qu'il n'est aucune action au monde que je ne sois prêt à accomplir lorsqu'elle est nécessaire à la réussite de mes projets.

— Oui, oui, repartit Luigi, car c'était celui que nous avons vu arriver chez le Pappone, je sais que tu es un digne héritier de la race, et que tu ne craindrais pas de verser dans le saint calice d'un prêtre le poison qui doit...

Le malheureux n'avait pas achevé ce mot qu'il roulait par terre, renversé par l'attaque impétueuse de Borgia.

Heureusement qu'il avait opposé au coup que lui avait adressé Melchior, la lourde épée qu'il portait. Sans cela, il est probable que le pauvre Luigi eût eu la tête fendue, comme l'en avait menacé Borgia.

Celui-ci, emporté par la course rapide de son cheval, revint sur ses pas.

Mais déjà son antagoniste était debout, et l'épée appuyée sur la poitrine de Médina, il lui criait :

— Si tu fais un pas contre moi, celui-ci mourra d'abord...

— Sus... sus... à ce misérable, disait Médina, ne vous occupez point de moi...

— Hé ! cria Borgia, sans paraître autrement ému de ce qui venait de se passer, je ne puis pousser la main de ce drôle à vous enfoncer dans la poitrine cette grande lame pointue qu'il y tient appuyée... il vaut mieux entrer en négociations, comme nous aurions dû commencer par le faire d'abord...

— Eh bien ! cria Médina, fuyez, allez porter à Fondi la nouvelle dont nous nous étions chargés tous deux, il arrivera de moi ce que le Ciel voudra.

— Un pas pour l'échapper, s'écria del Ferro en s'adressant à Borgia, sera aussi fatal à cet homme, qu'un pas pour l'approcher de moi.

— N'importe, reprit don Félix, qu'une violente colère ou un sentiment exagéré de l'honneur aveuglait sur son danger, accomplissez votre devoir, fût-ce au péril certain de mes jours.

— Peste ! dit Borgia, dont il était difficile de deviner la

pensée sous le ton railleur qu'il affectait, peste ! que me diraient le duc d'Arcos et le prince don Juan, si je revenais au château Saint-Elme pour leur apprendre que j'ai laissé assassiner un Médina confié à ma garde ?

• Au lieu de leur apporter la nouvelle du duc de Guise, je leur apporterais la tête de leur ennemi lui-même, que je doute fort qu'elle suffise à protéger la mienne.

• Non, non, nous avons plus de prudence que cela, nous autres fous napolitains, comme nous appellent les graves Espagnols ; tenez-vous tranquille, seigneur don Félix, et laissez-moi entrer en pourparler avec ce vénérable ambassadeur du roi de France près la royale république de Naples.

— Tuez-le, vous dis-je, ou qu'il me tue, s'écria Médina, mais sauvez l'honneur de notre mission en l'accomplissant.

— Doucement, reprit Melchior, si vous n'étiez couché sur le dos et si vous n'aviez les yeux fixés au front des brumeuses étoiles qui commencent à luire dans le firmament, vous verriez à travers les longues herbes qui bordent la route, se lever et luire dans les brumes de la terre une trentaine de canons de longs mousquets, et je m'étonne que vous ne sentiez pas déjà l'odeur des mèches, qui m'avertissent que si je ne vous tire pas d'ici avec moi, je ne m'en tirerai pas tout seul.

Médina ne répondit point, et Borgia sautant en bas de

de son cheval, remit son épée au fourreau et s'approcha de Luigi del Ferro :

— Voyons, monseigneur, lui dit-il en s'inclinant devant lui, quelle rançon demandez-vous à deux pauvres gentilshommes tombés dans les mains des plus honnêtes gens de la chrétienté ?

— La rançon que je veux, ou plutôt que veut celui pour lequel je suis ici, est plus précieuse que l'argent, plus précieuse que l'or et les diamants.

— Oh ! oh ! dit Borgia, vous faut-il quelques morceaux de la vraie croix ? ou bien a-t-on dérobé la fiole qui contient le sang de saint Janvier, et pensez-vous que nous la possédions ?

— La rançon que je demande, dit Luigi del Ferro d'un ton farouche, est une rançon de sang, mais de sang vivant.

— Est-ce donc quelques prisonniers dont vous voulez la liberté ?

— Il ne s'agit pas d'un prisonnier, mais d'une prisonnière qui est entre tes mains, Borgia.

— Sur mon Dieu et sur mon âme, répondit celui-ci, je n'ai d'autre prisonnière en mon pouvoir que la fille d'un malheureux pêcheur napolitain, qui, étant venue me demander la liberté de son père, a trouvé qu'on dormait mieux chez moi que sur la grève de Naples.

— Tu en as une autre, Borgia, répéta Luigi del Ferro.

— Serait-ce par hasard la femme du conseiller Coletto, que j'ai enlevée l'épée au poing dans une attaque du faubourg de la Chaija ; elle n'est plus entre mes mains, et elle se console avec don Raphaël de Las Velas du chagrin que je lui ai causé en la séparant de son époux.

— Ce n'est point celle-là, reprit encore Luigi,

• Si tu te mets à énumérer tous les crimes que t'a fait commettre ton amour pour les femmes, tu peux parler d'ici à demain sans en arriver à celle que je te redemande.

— En ce cas, reprit Melchior, tu feras bien de me la nommer tout de suite, car je pourrais oublier quelques-uns de mes exploits en ce genre.

— C'est la dernière que tu as fait enlever par un misérable qui s'est vendu, sans doute, à toi ; celle dont la vertu avait résisté à toutes les séductions, celle que l'infâme agent de ton libertinage est venu chercher jusque sous le toit de son père, sous prétexte de lui parler des intérêts du peuple de Naples ; c'est Anita Colési, la fille d'el Pappone.

— Anita ! s'écria Borgia avec une surprise admirablement jouée, Anita a été enlevée ! par qui et pourquoi ?

— Elle a été enlevée par Carniole Scoppa, son oncle, qui l'a emportée sur la route de Rome.

• Tu le sais bien, puisque tu as passé à Sessa quelques minutes après l'enlèvement.

— Et ce scélérat ne l'a pas ramenée ? dit Borgia.

— Non... mais elle te suit, sans doute.

— Hélas! s'écria tout à coup Borgia d'un ton désespéré, la belle Anita, celle qui devait faire la gloire et l'honneur de mon nom, le bonheur et la joie de toute ma vie, n'a pas reparu!

» Malédiction sur ce misérable! je le chercherai jusqu'aux enfers, je l'exterminerai!

» A moi, mes braves, à moi! il faut le poursuivre, il faut l'exterminer.

» Venez, suivez-moi!

A ces exclamations désolées, à cet appel fait d'une voix énergique et pleine d'émotion, une quarantaine d'hommes sortirent tout à coup des hauts bouquets de jonc derrière lesquels ils étaient cachés, et s'élancèrent sur la route, pendant que Melchior, qui s'était approché doucement de Médina, lui disait à voix basse :

— Vous voyez, signor don Félix, qu'il y avait assez de gens déterminés pour nous empêcher l'un et l'autre de remplir notre mission ; continuez donc à vous tenir tranquille, et surtout point de vains bavardages, car les gens à qui nous avons affaire n'auraient aucun scrupule à nous envoyer quelques balles dans la tête, surtout si le seigneur Luigi del Ferro leur en touchait le moindre mot.

Cependant, celui-ci s'était laissé aller comme les bandits au mouvement douloureux de Borgia.

— Oui, oui, s'écria-t-il, conduisez-nous; nous la délivrerons, et sitôt qu'elle sera en notre pouvoir, vous pourrez satisfaire aux désirs de votre cœur en unissant votre illustre nom à celui, non moins illustre, de duc d'Ischia.

— Suivez-moi donc, répondit Borgia; ce n'est point à Rome que le misérable a dû conduire la noble Anita; elle est cachée, j'en suis sûr; aux environs de Fondi, non loin du rivage de la mer.

— Nous te suivrons, dit Luigi del Ferro; mais songe que si, arrivé au but, nous ne trouvons pas la fille de Papone, ta vie et celle de ton compagnon nous répondront d'elle.

— J'accepte, dit Melchior, pour moi et le comte de Médina.

— Comment, lui dit celui-ci en espagnol, pendant que Borgia coupait la corde qui le tenait attaché, comment vous acceptez de pareilles conditions de tels misérables ?

— J'accepte, repartit Borgia à voix basse.

» J'accepte d'abord pour ne pas être exterminés sur place et jetés dans quelques touffes de jonc, où jamais personne ne découvrirait votre cadavre ni le mien.

» Puis, une fois hors de cet exécrable pays, nous verrons à pourvoir au danger tel qu'il se présentera alors.

— Voilà pourtant, dit Médina avec humeur, où nous

ont menés vos amours avec une misérable fille de boucher.

— Mon cher don Félix, repartit Borgia sans s'émouvoir, le jour où vos chastes amours avec la noble fille d'une courtisane, vous auront mis dans un danger plus grand que celui où nous sommes, tâchez de vous en tirer aussi bien que je viens de le faire, et alors je vous reconnaitrai le droit de blâmer mes folies.

Tout aussitôt ils reprirent leur route, mais Luigi ne voulut point permettre que les deux jeunes gentilshommes remontassent sur leurs chevaux, car il leur eût été facile de profiter d'un moment de lassitude et d'inattention pour s'enfuir à toute bride.

Ils furent donc obligés de marcher à côté des bandits.

La nuit était tout à fait venue, et ce fut une cruelle fatigue pour ces jeunes gentilshommes bottés, éperonnés, cuirassés, armés jusqu'au menton, que de suivre l'allure rapide de ces bandits à peine vêtus, et accoutumés aux marches les plus rudes.

Médina la supporta avec cette froide résignation que donne l'orgueil; quant à Borgia, il n'avait pas fait trois milles qu'il commença les doléances les plus plaisantes sur sa position.

— Ah! que Dieu vous a bien plus favorisé que moi, s'écria-t-il, en s'adressant à Félix; il vous a fait maigre

et décharné comme un lazzare, tandis que moi, qui suis gros et gras comme un chanoine, je sue dans mon pourpoint, j'étouffe dans mon colletin, je ne pourrai aller jusqu'au bout, si la pitié de ces braves gentilshommes du mousquet ne me permet de me reposer un moment.

— Allons, allons, lui repartit Médina, songez à votre dignité et ne demandez rien à ces drôles.

» Qu'est-ce qu'un peu de fatigue auprès de la honte qu'il y a d'être ainsi prisonniers d'une troupe de bandits?

— Vous ne souffrez donc point? lui dit Melchior; moi j'ai les talons écorchés, mes jambes pèsent chacune mille livres... je n'en puis plus... je succombe...

» Ah! seigneur Luigi, permettez que je m'arrête... un quart d'heure de sommeil, et je reprendrai les forces nécessaires.

— Oubliez-vous, lui dit Félix, que c'est la mort?...

— Eh bien! que ce soit la mort, peu m'importe... je reste ici, reprit Melchior en se jetant à terre.

» Pitié! seigneur Luigi; je n'en peux plus... Achevez-moi, braves seigneurs...

» Puisqu'il faut que je meure, encore vaut-il mieux que ce soit d'un coup de mousquet que de la fièvre.

Un des bandits souffla sur sa mèche; Luigi del Ferro le renversa d'un coup de plat de sa longue et lourde épée.

— Tuer le futur gendre del Pappone! cria-t-il; as-tu

donc envie d'être pendu et de faire pendre tous les camarades?...

• Allons, courage, seigneur Borgia, relevez-vous ; essayez encore vos forces, et si elles vous trahissent tout à fait, eh bien ! nous vous porterons.

Borgia se releva, et reprit sa marche, mais avec tant de peine, que les bandits, obligés de régler leur allure sur la sienne, commencèrent à murmurer.

— De ce train-là, dit l'un d'eux, nous arriverons sous les murs de Terracine en plein jour, et si la garnison nous aperçoit et nous attaque, nous serons tous pris et aussi sûrement pendus par les officiers de Sa Sainteté que par les bourreaux du capitaine... Qu'il marche plus vite, ou qu'on l'achève!...

— J'ai juré, dit Luigi, de le ramener vivant à Sessa, et vous n'y toucherez pas...

• Voyons, signor Borgia, montez sur mes épaules... nous nous relayerons les uns les autres.

Borgia ne put s'empêcher de rire, et il s'écria en espagnol, pendant qu'il se mettait à califourchon sur le dos del signor Luigi :

— Quelle belle monture pour un gentilhomme napolitain, que le très-illustre ambassadeur du roi de France près la royale république de Naples !

— Vous ne voyez que matière à plaisanterie dans tout

ceci, dit Médina avec humeur, tandis que Guise s'embarque peut-être en ce moment.

» Vous verrez qu'il arrivera à Naples sans que nous ayons rien fait pour l'en empêcher.

— Faites mieux si vous pouvez, dit Melchior.

Puis il se mit à chantonner.

— Eh! s'écria l'un des bandits, il a l'air d'un muletier sur sa bête... il chante pour lui donner du courage.

— C'est pour me tenir éveillé, monseigneur, dit Borgia... Sans cela je m'endormirais, tant le pas de votre chef est doux et facile.

» Sur mon âme, et je dis ceci à sa louange, quand j'étais petit garçon et que je montais sur les ânes des jardiniers de Pouzzoles, je n'en ai jamais rencontré de plus agréable que celui-ci.

Tous les bandits se mirent à rire, et Luigi, retournant la tête du côté de son cavalier, lui dit d'un ton amical et d'une voix discrète :

— Quel dommage, seigneur Borgia, qu'un bon et brave gentilhomme comme vous êtes, reste du parti de ces damnés Espagnols ?

» Ah! si vous l'aviez voulu, vous eussiez été duc de Naples et général du peuple, au lieu de ce Français, que personne ne connaît...

— Ah! dit Borgia d'un ton pénétré, si tous ceux du

peuple étaient aussi faciles à mener que vous, il y a longtemps que ce serait une chose faite.

— Bon... bon... dit Luigi... on peut les soumettre, et il y a un moyen d'y arriver...

— Enseigne-le-moi, Luigi, dit Borgia, et je te réponds que la place que je te réserve ne sera pas au-dessous de celle que tu occupes maintenant.

— Ecoutez donc, dit Luigi... Voici ce que je suis chargé de vous dire, voici pourquoi je vous ai attendu.

• Le Pappone commande les quatre mille bandits les plus déterminés de toute l'Italie... C'est plus qu'il n'en faut pour réduire les Espagnols à la dernière détresse, s'il veut les attaquer d'un côté, pendant que vous vous mettez à la tête du peuple de Naples.

— Et que faut-il faire pour arriver à ce but ? dit Borgia, qui écouta plus attentivement.

— Epouser Anita, et le Pappone donnera à son gendre l'appui qu'il a refusé au cardinal Filomarini.

— Que parles-tu de Filomarini, et à quoi est-il mêlé à tout ceci ? dit Borgia.

— Penchez-vous sur mon épaule de manière à ce que vous seul puissiez entendre les paroles que j'ai à vous dire.

— Parle donc, dit Melchior...

— Voici ce dont il s'agit...

— Le cardinal a fait dire au Pappone que s'il voulait lui prêter l'appui de sa redoutable armée, il s'engageait à faire élire duc de Naples et général du peuple tel seigneur napolitain qu'il lui plairait de choisir, à la condition que ce seigneur s'engagerait à épouser la Casta... la petite fille de Genuino.

— Et la fille du cardinal et de la courtisane Olympia...

— C'est cela...

— Pourquoi donc, alors, me parlais-tu tout à l'heure d'épouser Anita ?

— C'est que le Pappone a trouvé bien plus raisonnable de faire servir ses forces au mariage de sa propre fille qu'à l'élévation de celle du cardinal, se disant qu'il lui valait mieux être le beau-père du duc de Naples que d'être son général.

— Ehl fit Borgia en frappant joyeusement sur la tête du Luigi, voilà un plan trop bien combiné pour ne pas être sorti d'un meilleur cerveau que celui del Pappone.

Luigi se mit à rire, et l'un des bandits qui avait vu l'action de Borgia, se prit à dire :

— Voyez comme il fait marcher son âne.

— Tout cela est très-bien, dit Borgia en reprenant l'entretien à voix basse, mais il faut d'abord être élu général des armées du peuple, et si le cardinal tient cette élection dans les mains, il ne la fera pas tourner au profit d'un

homme qui ne servira pas son ambition en épousant la Casta.

— Le cardinal est fou, répartit Luigi... les vrais maîtres de l'élection seront le Pione, Santis, Pepè, Palombo et moi.

» Le premier sera à vous si on lui promet la main de la Casta, qu'il adore : et l'assurance de garder ce qu'ils ont amassé par les pilleries, vous attachera les deux autres...

» Mais pour réussir en toutes choses, il faudrait avoir le courage de me suivre à Naples et de vous présenter au peuple...

» Beaucoup d'entre les capes noires désirent faire une alliance avec la noblesse et...

— Ah! Luigi... Luigi... s'écria Borgia, que ce serait une magnifique entrée que celle que je ferais à Naples, monté comme je le suis; mais un autre y sera arrivé avant nous.

» Le duc de Guise a quitté Rome, et une fois dans la ville, toute chance de lui disputer la place est perdue pour moi, non que je ne croie la mériter aussi bien que lui, mais tu sais qu'il suffit de fermer une porte du bout des doigts pour empêcher d'entrer dans une citadelle, et qu'une fois que l'ennemi y est, il faut la battre avec le canon pour l'en faire sortir.

— Vous avez raison, le plus pressé est d'arrêter ce Français... Mais comment faire ?

— Ah ! si j'étais libre, dit Borgia.

— Acceptez-vous ?

— En doutes-tu !...

— Puis-je en donner l'assurance au Pappone ?

— J'irais la lui porter moi-même, si j'étais libre, te dis-je...

Luigi réfléchit un moment.

— Laissez-moi faire, dit-il, et secondez-moi.

Aussitôt se secouant rudement, il jeta Borgia à terre, en lui disant :

— Maintenant, vous devez être reposé, marchez...

— Aie... oh... hélas ! s'écria Borgia, tout au contraire, j'ai les jambes engourdies et glacées... Je ne puis faire un pas...

• Par pitié, par grâce... n'y a-t-il pas un de ces seigneurs qui puisse me rendre le même service que vous.

Un murmure de mécontentement répondit à cette proposition.

— Nous prend-il pour des bêtes de somme, dit l'un des brigands... qu'il reste là, s'il veut... et qu'il y meure.

— Ah ! dit Borgia... je donnerais cent pistoles pour un cheval... je sens que je m'évanouis...

Il se laissa tomber tout à fait et resta sans mouvement.

— Jetez-le sur son cheval, dit Luigi... nous pourrions dire au moins au capitaine que nous avons tout fait pour le sauver.

On prit Melchior, et on le plaça sur son cheval : deux bandits le maintenaient de chaque côté ; car il paraissait ne pas pouvoir se soutenir.

— Dieu le sauve ! dit l'un d'eux ! le voilà qui s'endort... c'est un homme perdu...

— Regarde, reprit l'autre, vois comme ses mains se crispent... il s'attache à la bride .. voilà les convulsions qui vont commencer.

En effet, Borgia qui se balançait d'abord sur sa selle, comme un homme à moitié endormi, s'agita bientôt avec des soubresauts convulsifs, tordant ses mains et ses bras ; il parvint ainsi à saisir les rênes de son cheval qu'il tenait serrées dans ses doigts crispés.

— Il me semble qu'il râle, dit un des bandits...

— Oui, vraiment, et ce serait une bonne action que de lui dire les prières des morts.

— Oui, vraiment, reprit l'autre.

Et il commença tout aussitôt :

— *Requiem æternam dona eis, Domine.*

— *Et lux perpetua luceat eis,* répondit l'autre.

— *Domine, libera animam meam*, s'écria tout à coup Borgia d'une voix retentissante.

Et tout aussitôt enfonçant les éperons dans le ventre de son cheval, il le fit se cabrer, ruer, et s'étant débarrassé par ce mouvement violent des deux bandits qui le soutenaient de chaque côté, il lança son cheval au galop, et disparut à tous les yeux avant que personne eût pu s'opposer à sa fuite.

Quelques - uns s'élancèrent à sa poursuite, d'autres tirèrent trois ou quatre mousquetades, mais bientôt le bruit des pas du cheval de Borgia se perdit dans le lointain.

Dans le premier mouvement de leur colère, les bandits voulurent se venger sur Médina de la ruse de Borgia; mais ils le cherchèrent vainement, il avait aussi disparu.

VIII

Le jour était à peine venu, et Borgia avait déjà atteint Terracine; mais au lieu d'entrer dans cette ville pour

y prendre quelque repos, il la tourna, et abandonna la route de Fondi pour suivre la côte

Melchior la parcourut assez longtemps sans rencontrer ce qu'il cherchait.

Cependant il ne manquait pas, à quelque distance du rivage, de barques de pêcheurs arrêtées sur leurs ancres, ou trainant leurs filets en louvoyant lourdement....

Mais il avait beau faire des signaux, aucune d'elles ne paraissait le voir ou l'entendre, ou du moins aucune d'elles ne semblait disposée à lui répondre.

Son cheval, épuisé de fatigue, se traînait languissamment sur le sable de la rive; Borgia lui-même, malgré l'énergie dont il était doué, succombait à la fatigue.

Il était arrivé près d'un rocher qui s'avancait dans la mer et qui la dominait d'une douzaine de pieds.

Borgia descendit de cheval, gravit le rocher pour voir au loin et être mieux aperçu des barques qui se tenaient toujours au large...

Mais à peine fut-il au sommet de ce roc que la force lui manqua tout à-coup, et qu'il se laissa tomber à terre en s'écriant avec une colère désespérée :

— Ah! perdre une couronne faute d'une misérable barque!

Il avait à peine prononcé ces mots qu'il entendit un

léger cri au pied du rocher et du côté opposé à celui par lequel il était monté.

Il regarda et vit que ce rocher abritait une petite crique au fond de laquelle était construite une misérable maison de pêcheur, et sur les flots se balançait une barque d'une forme particulière et d'une légèreté merveilleuse.

Dans la barque était une jeune fille qui, les mains jointes, avec l'expression du plus profond étonnement et de la joie la plus vive, tenait les yeux fixés sur lui.

— C'est Anita, s'écria Borgia à qui cette rencontre inespérée rendit une partie de ses forces.

— Quoi ! c'est vous, Melchior, s'écria la jeune fille pendant que Borgia s'élançait rapidement vers elle, et elle reprit :

— Ah ! mon oncle ne m'a donc pas trompée.

— A qui est cette barque ? dit vivement Borgia.

— A mon oncle.

— Qui donc a l'habitude de la conduire ?

— Mon oncle...

— Est-il ici, votre oncle ?

— Je l'attends.

— Mais où est-il ?

— A Rome ou à Naples... ou peut-être à Gaète... Je ne sais...

• Mais il m'a dit de l'attendre ici... il m'a dit que je vous reverrais.... lorsqu'il m'a enlevée de chez mon père.

Borgia, qui, dans la joie que lui avait causée la découverte de cette barque, n'avait pensé à autre chose qu'à la chance qui s'offrait à lui de continuer sa route, Borgia se souvint, à propos, du reproche que lui avait fait Luigi, d'avoir fait enlever Anita, et avant de profiter de son heureuse rencontre, il voulut savoir pourquoi la fille de Pappone se trouvait à cet endroit, et comment il se faisait qu'elle l'y attendit.

Il lui dit donc :

— Ainsi votre oncle Carniole Scoppa vous a dit la vérité.

— Oui vraiment, reprit Anita, lorsqu'il m'eut emportée en croupe, et que nous fûmes hors de la poursuite des soldats de mon père..., il prit la route de Mola et celle de Fondi, mais il n'entra point dans cette dernière ville et m'amena ici, il y a déjà plus de huit jours.

• C'est alors qu'il m'a dit qu'il conduirait bientôt ici un gentilhomme de haut renom, de grande noblesse, et que je serais charmée de le rencontrer.

— Vraiment, fit Borgia fort étonné de ces paroles ; et que vous a-t-il dit encore ?

— Que celui qu'il devait amener, déjà illustre par son

nom et son courage, était destiné à la plus haute fortune et peut-être à une couronne.

Borgia attachait sur Anita un regard curieux.

Il ne doutait point de la véracité de la jeune fille ; mais il ne comprenait pas comment ce qu'elle lui disait pouvait si bien se rapporter à la proposition que Luigi lui avait faite dans la nuit.

« Peste, se disait-il en lui-même, je ne savais pas qu'il y eût tant de gens intéressés à faire de moi le souverain du royaume de Naples ! »

Cependant, bien décidé à profiter de toute occasion qui pourrait le servir dans ses projets, il continua :

— Et votre oncle vous a dit que c'était pour moi qu'il vous avait enlevée à votre père ?

— Oui vraiment : car il a ajouté que le gentilhomme qu'il devait amener ici me ferait partager sa fortune et m'élèverait au rang des plus grandes dames et des plus nobles.

« Et de quel autre pouvait-il parler, si ce n'est de vous qui m'aimez, et qui m'avez promis de m'épouser ? »

— Il ne vous a donc pas dit mon nom ? s'écria vivement Melchior, à qui la vérité parut se montrer tout à coup.

— Il m'a dit que le nom était encore un secret, mais que bientôt toute l'Italie en retentirait.

— Et vous pensez, reprit Borgia, que c'est de moi qu'il a voulu parler ?

— J'en suis sûre, car il a ajouté encore qu'il allait le rejoindre à Rome, et j'avais appris la veille à Mola que vous aviez passé le matin même dans cette ville pour vous rendre près du comte d'Ognate.

• Mon oncle était porteur, m'a-t-il dit, de dépêches fort importantes, et il m'a laissée seule dans cette maison qui lui appartient.

Borgia ne répondit point ; il suivait en lui-même le plan que lui révélaient les paroles d'Anita.

Il comprenait le rôle que Carniole réservait à Anita près du duc de Guise.

— Le drôle ! le misérable ! murmurait-il entre ses dents.

— De qui parlez-vous ? reprit la jeune fille.

— Parbleu, reprit Borgia, vous avez là un oncle bien honnête, et qui veut faire de vous quelque chose de bien recommandable.

• Ce n'était point moi qu'il devait ramener ici, Anita, c'était un misérable aventurier dont il veut faire le duc de Naples, et dont il comptait s'assurer la reconnaissance en lui donnant pour maîtresse la plus jolie fille de tout le royaume.

— Ce n'est pas possible, dit Anita avec épouvante.

— Et vous dites qu'ils doivent venir dans cette mesure ?

— Sans doute.

Borgia regarda autour de lui, sa main se porta machinalement sur la poignée de son épée, il examina ses pistolets, et murmura sourdement :

— Peut-être vaudrait-il mieux les attendre ; de cette façon je saurais bien empêcher Guise d'arriver à Naples.

— Mais qu'avez-vous donc à vous parler ainsi à vous-même ?

Borgia n'écoutait point.

Il se leva tout à coup.

— Non, dit-il, je tenterai la fortune jusqu'au bout ; ce qu'un Guise entreprend, un Borgia peut l'accomplir.

Il resta encore un moment à rêver, puis il reprit :

— Etes-vous seule dans cette maison, Anita ?

— J'y suis avec une vieille servante et un jeune garçon, qui va tous les jours nous chercher des vivres dans le village voisin.

— Ah ! s'écria Borgia, des vivres, voilà une chose essentielle...

» Ma chère Anita, vous voyez un homme qui a fait la route de Rome jusqu'à cet endroit, tantôt à cheval, tantôt à pied, tantôt à dos d'ambassadeur ; mais qui n'a pas mangé une once de pain depuis son départ...

Pouvez-vous me donner de quoi manger ?

— Suivez-moi jusqu'à la maison.

— Non, dit Borgia... Apportez-moi plutôt quelque chose au sommet de ce petit rocher.

» Il faut que je surveille les barques qui peuvent s'approcher de cette côte.

Anita s'empressa d'obéir aux désirs de Melchior, et bientôt celui-ci eut réparé ses forces.

Pendant qu'il buvait et mangeait avec l'activité d'un homme qui a hâte d'en finir avec ce misérable besoin de la vie, Anita lui dit les choses les plus tendres, mais elle n'obtint de lui que des réponses distraites, Borgia arrangeant dans sa tête les chances du plan qu'il comptait suivre pour arriver à son but.

Dès qu'il eut fini son modeste repas :

— Anita, lui dit-il, nous allons partir.

— Comment cela ? reprit-elle.

— Dans cette barque...

» Ce garçon qui vous sert doit savoir manier une rame et une voile, et je ne serais pas digne d'être né dans un palais qui baigne ses pieds dans la mer, si je ne savais en faire autant.

» Que le vent qui commença à s'élever continue, et nous sommes sauvés...

» L'enfant manœuvrera les voiles, et je serai au gou-

vernail... Si le vent nous quitte, nous prendrons les rames et vous le gouvernail.

• N'oubliez pas, Anita, que votre oncle avait raison, et que vous allez accompagner un homme qu'attend peut-être une couronne.

— Que vous partagerez avec moi ?

— N'en doute pas, Anita, dit Borgia en lui baisant les mains.

• Puls il reprit aussitôt :

— Peut-on se fier à la vieille femme qui vous sert ?...

— Sans doute.

— Eh bien ! allez la chercher, et donnez-moi ce qu'il faut pour écrire.

— Ce n'est pas dans une misérable maison comme celle-ci que vous trouverez ce qu'il faut pour cela.

— Le sort sourit à mon entreprise, dit Melchior, jusque dans les obstacles qu'il me suscite ; quelle imprudence j'allais commettre ! Ecrire de pareilles affaires !

Il secoua la tête et ajouta :

— Folie... ceci suffira.

Il tira un anneau d'or de son doigt... prit la bague d'argent que portait Anita et les attacha ensemble.

— Ecoute, dit-il à la vieille, prends une mule, fais diligence et arrive aujourd'hui à Sessa, voilà deux ducats....

• Tout aussitôt tu te rendras chez le Pappone et tu lui diras :

• Voici les signes d'alliance que vous envoie Melchior de Borgia; il faut que les noces solennelles dont ces anneaux sont le gage, se célèbrent après-demain matin à Naples.

• N'oublie pas de lui dire qu'il amène tous ses amis, fussent-ils dix mille, pour être témoins de ce magnifique mariage. »

En prononçant ce mot, il regarda Anita, dont le visage rayonnait de joie et d'orgueil.

Un sourire imperceptible de dédain et d'astuce glissa sur les lèvres de Borgia, et puis il s'écria avec transport :

— En mer, Anita... c'est une couronne souveraine à gagner à la course.

La vieille partit de son côté, et quelques instants après, la barque, montée par Melchior Borgla, Anita et un jeune garçon de seize ans, sortait de la petite crique, où elle était abritée, et gagnait le large.

Le vent s'était élevé, et la voile ayant été tendue, la barque s'avança rapidement.

Borgia, assis au gouvernail, l'œil enflammé, les narines dilatées, un sourire triomphant aux lèvres, avait une expression inspirée qu'Anita contemplait avec une sorte d'étonnement.

Le jeune homme qui les accompagnait, assis à côté d'Anita, et tenant la corde qu'il serrait ou relâchait avec soin, selon la force du vent, se pencha à l'oreille d'Anita et lui dit d'une voix triste :

— Quel est ce gentilhomme, Anita ?

— C'est le comte Melchior de Borgia, le plus beau, le plus brave des seigneurs de Naples.

— Borgia, dit le jeune homme à voix basse... je connais ce nom, c'est celui d'une famille illustre...

— La plus illustre de l'Italie...

— Oui, répondit le jeune homme d'un ton froid et méprisant, illustre par ses crimes et ses débauches, par ses poisons.

Anita rougit, car le récit des forfaits attribués à cette famille avait souvent épouvanté son enfance, lorsque le soir, bien avant la révolte de Naples, les matrones et les bourgeois de Sessa, réunis sous la treille qui abritait la maison de son père, disaient tout bas les griefs du peuple contre la noblesse.

— Celui-ci, reprit-elle cependant d'une voix tremblante, n'a hérité de ses aïeux que de l'épée et de la dague qu'il porte à sa ceinture...

• Je ne redoute point ses poisons, Francesco.

— Ceux qu'on verse dans l'oreille des jeunes filles, dit Francesco, ne sont point renfermés dans un flacon de

cristal coiffé d'un casque d'or orné de pierreries, comme celui qui fut versé dans la coupe de Mazaniello le jour où il accepta le festin du duc d'Arcos ; ces poisons, Anita, sont sur les lèvres des gentilshommes et s'en échappent en paroles flatteuses, en promesses mensongères...

Anita devint encore plus rouge, et ne voulant point paraître comprendre le jeune garçon, elle lui dit :

— D'où sais-tu, Francesco, qu'un poison mortel fut versé dans la coupe de Mazaniello ?

Le jeune homme poussa un profond soupir et repartit d'une voix amère :

— Celui qui a fait ce crime a été confessé, avant de le commettre, par le père Cappece, l'aumônier du duc d'Arcos, qui l'a absous, et lui a dit qu'étant ainsi pur de toute faute, il était digne d'exécuter la justice de Dieu contre un misérable révolté.

Puis, après le crime, il a été confessé par le cardinal Filomarini, qui l'a absous pour avoir suivi les ordres du Ciel.

— Alors, dit Anita, pourquoi appelles-tu crime une action de laquelle deux saints prêtres ont absous celui qui l'a faite ?

— Parce que toutes les fois que j'y pense, répondit le jeune homme en baissant la tête pour cacher les larmes

qui s'échappaient de ses yeux, ma vue se trouble, ma main tremble, mon cœur se serre.

— Qui donc a versé le poison ? reprit Anita en attachant sur Francesco un regard ardent et curieux.

— La main qui tient la corde de cette voile l'a versé, et la main qui tient le gouvernail de cette barque l'a fourni.

Anita pâlit et jeta un regard d'épouvante sur Melchior.

— Hé !... s'écria tout à coup Borgia, hé !... manant, tiens la corde plus serrée, ou nous perdons tout l'avantage du vent...

» Est-ce que la mer te rend malade, que ta main tremble et frémit comme cette voile ?

— Oui, vous avez raison, seigneur, dit Francesco d'un ton bourru, ma main tremble et la vôtre est sûre ; c'est bien.

• Et puisque Dieu nous a jetés sur la même barque, je tâcherai de faire aussi bien que vous.

» Allons, allons... ajouta-t-il en donnant au vent toute la prise que pouvait avoir la voile latine qu'il déployait, courons... hâtons-nous...

• Une fois en route, il faut arriver ou périr.

— A la bonne heure, répartit Borgia avec exaltation, voilà un garçon, de joyeux augure, arriver ou périr... il

n'y a que l'un ou l'autre de ces deux buts que doivent tenter les gens de cœur...

« Allons, allons, livre toute la voile au vent.

A ce moment, la toile s'enfla par une rude secousse ; la barque, après s'être dressée presque droite sur son avant, sembla vouloir se précipiter dans la mer ; mais soutenue et relevée sur son gouvernail par la main ferme et prompte de Borgia, elle glissa comme une flèche sur le versant de l'énorme vague qu'elle venait de franchir et remonta, non moins rapide, la vague qui suivait.

— Que Dieu nous protège ! murmura Anita éperdue, non-seulement du danger qu'elle courait, mais encore de ce qu'elle venait d'apprendre ; elle se signa et commença une prière.

— Fortune ! Fortune ! s'écria Borgia, tu aimes les audacieux... Je m'abandonne à toi.

— C'est le diable en personne, dit Francesco..... allons...

La barque continua à courir rapidement.

Bientôt nos voyageurs eurent dépassé la ligne lointaine des pêcheurs auxquels Borgia avait fait des signaux pour qu'ils vinssent le chercher à la côte.

— De par saint Janvier, dit Borgia, lorsqu'ils arrivèrent à la hauteur où se trouvaient ces barques, si j'avais une heure à perdre, j'aborderais quelqu'un de ces drôles

pour lui apprendre à mieux répondre à ceux qui sont dans l'embarras.

« L'on dirait, du reste, que ces misérables ont la conscience de leur mauvaise action ; voyez comme à mesure que nous approchons de chacun d'eux, ils s'éloignent avec empressement, savent-ils donc que cette barque porte un homme qui n'a jamais laissé passer une injure sans en tirer vengeance.

Francesco secoua la tête en souriant dédaigneusement.

— Que signifie cet air de mépris ? lui dit Borgia.

— Cela signifie, lui répondit Francesco sans s'émouvoir du ton sévère de Melchior, que pas un de ces pêcheurs ne se fût dérangé de sa place s'il avait su que cette barque fût montée par le comte Melchior Borgia.

— Et pourquoi donc s'éloignent-ils ? reprit celui-ci en observant plus attentivement ce jeune garçon.

— Parce que d'habitude cette barque est conduite par un homme qui leur a appris que son épée pèse de bons écus, par un homme qui leur a fait souvent payer sa visite si cher, qu'ils préféreraient trois mois de tempête à une heure de sa présence.

— Et quel est ce pirate des côtes de Terracine ?

— Il me semble, reprit Francesco, que celui qui se sert de sa barque pour enlever sa nièce ne devrait pas me demander son nom.

— Ah ! ah ! mon fils, dit Borgia en reprenant son ton insouciant, tu connais donc Carniole Scoppa ?

— Je suis à ton service, seigneur, répondit le jeune homme, et j'y étais déjà le jour du grand festin que le duc d'Arcos donna à Mazaniello dans la grande salle du château neuf.

Borgia attacha des yeux étincelants sur Francesco, qui soutint ce regard d'un visage impassible.

— C'est vrai, répondit-il, je te reconnais maintenant, c'est toi qui servais Mazaniello ; car ce misérable, craignant quelque trahison de la part de la noblesse du pays, eut l'insolence de demander à n'être servi que par des gens de son espèce.

• La précaution était bonne, n'est-ce pas, mon garçon, fit Borgia d'un ton railleur.

— Tout n'est pas fini, monseigneur, dit Francesco.

— Tout est fini pour lui du moins, répliqua Borgia, et tout finira de même pour quiconque voudra entraver la marche de celui qui tient le gouvernail de ces affaires mystérieuses

• Souviens-toi seulement d'une chose, enfant, c'est que la frêle barque qui s'attache à la poupe du navire qui court à la conquête d'un royaume arrive avec les conquérants ; tandis que si elle se jette imprudemment en avant de sa marche pour lui faire obstacle, le puissant vaisseau

la heurte de sa proue, la brise et l'engloutit avec tout ce qu'elle porte, sans que ce choc retarde sa course d'une minute ou ébranle ses flancs d'un imperceptible frémissement.

» Et maintenant, allons ! Déjà je pourrais compter les voiles des galères abritées dans le havre de l'île de Ponza : allons, car c'est là notre but pour le moment.

Anita avait écouté toutes ces paroles, et quoiqu'elle fût avec Melchior Borgia, avec celui qu'elle aimait, ou plutôt dont elle aimait la noblesse et la fortune, avec celui qui lui avait promis de la faire reine, déjà ce qu'elle venait d'apprendre avait calmé le délire des folles espérances avec lesquelles elle était partie ; déjà elle restait sur son banc, la tête basse, le regard fixe, l'effroi dans l'âme.

Cependant la barque continuait à s'avancer rapidement vers l'île de Ponza, et bientôt elle ne fut plus qu'à quelques toises des premières galères mouillées sous les remparts.

Une sentinelle espagnole, indolemment couchée sur le bord d'un de ces navires, demanda d'une voix endormie quel était l'étranger qui osait aborder ainsi un vaisseau espagnol.

Mais déjà Borgia était sur le tillac, oriant d'une voix impérative :

— Le capitaine ? où est le capitaine ? est-ce ainsi que

l'on veille ici ; où sont les officiers ? qu'on me les amène sur l'heure.

» Donnez le signal ; que tout le monde revienne à bord ; qu'on se prépare à partir.

» Allons, allons, ajouta Borgia, en frappant avec violence sur le pont, et que personne n'oublie que le prince don Juan ne manque ni de cordes pour pendre les matelots coupables, ni d'une hache pour punir les officiers qui oublient leur devoir.

Presque aussitôt, et sur le signal donné par le bas officier à qui la garde de la galère avait été confiée, on vit revenir de terre tous les matelots et bientôt le capitaine lui-même.

— Monsieur, lui dit sévèrement Borgia, savez-vous ce qui se passe ? savez-vous que pendant que vous êtes à terre, tout occupé de quelque frivole amusement, les ennemis de l'Espagne passent à portée de votre canon sans que vous ayez tenté un effort pour les arrêter ?

Le capitaine, qui était un homme grave, et que la violence n'épouvantait point, comme elle avait effrayé son équipage, lui répondit sèchement :

— Que je sois sur le pont de mon navire ou que je sois à terre, mes yeux et ceux de mes officiers surveillent tout ce qui se passe sur la mer ; si l'Espagne n'a à redouter d'autres ennemis que ceux qui ont pu passer à portée de

nos canons, et en vue de nos côtes, elle peut dormir tranquille.

Borgia consulta la montre qu'il portait à sa ceinture, et se parlant à lui-même plutôt qu'il ne répondait au capitaine, il ajouta :

— Oui, il est possible qu'il ne soit point encore arrivé.

Ainsi, monsieur, reprit-il vivement, vous n'avez encore rien vu ?

— Rien, répondit flegmatiquement l'Espagnol, qu'une douzaine de petites felouques qui, au lieu de faire route le long de la côte, ont doublé notre île, et qui maintenant se dirigent vers le port de Gaëte.

— Et qui pensez-vous que portent ces felouques ? dit Borgia avec un rire amer.

— Ce sont probablement des jeunes gens qui ont voulu faire preuve de courage et d'adresse, en prenant cette route inaccoutumée sur des embarcations aussi fragiles, car le bruit de leurs chants joyeux est arrivé jusqu'au pavillon d'où je les ai observés.

Borgia, qui frémissait d'impatience, avait laissé achever le capitaine qu'il regardait avec une colère muette.

— Non, monsieur, reprit-il avec violence, ces petites felouques ne portent pas de jeunes promeneurs qui chantent gaiement leur voyage...

• Elles portent M. de Cérissante, que la France a placé

près de Henri de Lorraine pour le mieux accréditer auprès des Napolitains ;

» Elles portent le baron de Modène, Rochefort, Malicorne, Tilly, ses gentilshommes favoris ;

» Elles portent de l'or et des munitions ;

» Elles portent les ambassadeurs de la consulte de Naples, qui ont été offrir la couronne à un Français ;

» Elles portent enfin le duc de Guise lui-même ;

» Entendez-vous, monsieur ? le petit-fils du Balafré, celui qui, à la dernière campagne de Flandre, est entré seul dans Condé l'épée à la main et en a balayé la garnison devant lui.

IX

A cette terrible allocution de Borgia, le capitaine espagnol ouvrit de grands yeux ; il tendit la main du côté des felouques et repartit :

— Ça ! impossible, monsieur ; quel est le prince de noble race qui voudrait confier sa vie et sa fortune aux mi-

sérables embarcations que les plus pauvres pêcheurs de la côte ne montent qu'en tremblant ?

• Je ne suis que le capitaine d'une galère de troisième ordre, reprit l'Espagnol avec dignité, et je ne me déshonorerais pas par une pareille imprudence.

— Avez-vous vu la barque sur laquelle je suis venu pour vous tirer de votre sommeil, monsieur ? dit Melchior avec colère ; ce n'est pas même la felouque d'un pêcheur, c'est la barque d'un voleur, d'un bandit ; ce sont quatre planches mal jointes et qu'une lame furieuse pouvait disperser en lambeaux, et cependant je n'ai pas hésité à lui confier ma vie, moi.

• Je n'ai pas eu honte d'en prendre le gouvernail en main, et cependant je m'appelle Borgia.

• Mais ma vie, ma dignité, mon orgueil ne sont rien quand il s'agit de mon devoir ; je ne suis pas de ceux qui cachent leur trahison sous de pompeuses excuses.

Le capitaine se récria.

Borgia continua avec violence.

— Monsieur, hâtez-vous.

• Il faut que cette flottille soit capturée ou dispersée ; il faut qu'elle soit anéantie avant la fin du jour, ou bien votre tête répondra au roi Philippe IV de votre négligence, sinon de votre trahison.

En un instant les ordres furent donnés pour se mettre

immédiatement à la poursuite de la flottille du duc de Guise, et Borgia, ayant été témoin de l'ardeur et de l'activité qui avaient remplacé l'indolence habituelle des Espagnols, s'apprêta à regagner sa légère embarcation, où l'attendaient Anita et Francesco.

— Ne voulez-vous pas rester avec nous, monsieur ? lui dit humblement le capitaine, qui savait que Borgia était tout-puissant sur l'esprit du duc d'Arcos ; ne voulez-vous pas être témoin de la victoire que nous allons remporter ?

— C'est inutile, monsieur, répondit Borgia, qui cherchait à découvrir au loin la marche de la petite flottille, dont les blanches voiles se montraient à l'horizon comme des points imperceptibles.

• Il est peut-être déjà bien tard, monsieur ? il faut que j'arrive à Naples avant le duc de Guise.

Tout en parlant ainsi, il prit une mèche allumée des mains d'un des canonniers de la galère, et mit lui-même le feu à une pièce de canon qui se trouvait près de lui.

Le coup partit, et Borgia, l'oreille tendue, sembla en suivre le retentissement.

Il était immobile, la main élevée, pour imposer silence à tous ceux qui l'entouraient ; quelques minutes après, un bruit lointain et sourd revint de la côte.

— Ils ont entendu, s'écria joyeusement Borgia, en descendant vers sa barque ; les galères de Gaète vont

prendre la mer de leur côté, et si maintenant, monsieur, vous laissez s'échapper le duc de Guise, vous me permettez de penser que vous êtes ses complices, et de le dire au vice-roi, que je vais retrouver.

En effet, le coup de canon parti de l'île de Ponza avait été répété par une batterie du monte Circello.

Le signal avait couru de fort en fort, et toute la côte était éveillée sur un danger présent, mais dont elle ignorait la nature.

Borgia était déjà dans sa barque, courant rapidement vers la côte de Gaëte, pendant que les galères se dirigeaient lourdement vers la flottille qui s'était arrêtée à ce signal.

Melchior avait fait asseoir Anita au gouvernail, et se tenait debout sur le devant de la barque, l'épée nue à la main, pendant que Francesco gouvernait la voile selon les ordres qu'il lui donnait.

— Ecoute, enfant, avait-il dit au jeune Italien, je ne sais ni qui tu es, ni ce que tu veux; souviens-toi seulement qu'au premier mouvement qui me fera supposer de ta part une trahison, je te tue, dussé-je périr ensuite avec celle que j'aime, dussions-nous être tous les trois engloutis par ces vagues furieuses qui s'élèvent vainement contre nous.

Francesco baissa la tête sans répondre, et la barque

courut de toute la vitesse qu'il pouvait lui donner un vent assez violent.

Bientôt la barque de Borgia fut assez près de la flottille du duc de Guise pour pouvoir l'examiner.

Toutes les felouques étaient groupées les unes près des autres, et se tenaient immobiles sans paraître redouter l'approche des galères, qui, à leur tour, s'avançaient vivement en s'aidant à la fois de leurs voiles et de leurs rames.

— Ils tiennent conseil, murmura dédaigneusement Borgia.

« Pauvre chef pour une pareille entreprise, que celui qui n'a point prévu qu'il pouvait être attaqué par les ennemis qu'il allait combattre, et qui n'a pas un parti pris d'avance pour une pareille circonstance.

Trois galères étaient sorties de l'île de Ponza et marchaient en ligne de manière à pouvoir bientôt envelopper la flottille.

Borgia, qui s'était placé entre les felouques du duc de Guise et les galères, arrêta un moment sa barque pour voir comment l'action allait s'engager.

Il commençait à croire que Guise voulait attendre les galères, et il avait conçu l'espérance de les voir s'emparer du duc, lorsqu'il vit tout à coup la flottille se diviser en trois groupes séparés.

Le premier chercha à retourner par la route suivie le matin, et à se mettre à l'abri derrière l'île de Ponza ; le second gagna audacieusement la pleine mer, malgré le danger qu'elle offrait à d'aussi frêles embarcations, et le troisième continua sa route en se dirigeant droit vers le golfe de Naples, et en se tenant à distance de la côte.

Comme les barques s'étaient divisées, les galères à leur tour se séparèrent les unes des autres, chacune prenant pour but de sa poursuite l'un de ces groupes de barques, où sans doute devait se trouver le duc de Guise.

— Oh ! les fous, les misérables, les ânes bâtés, s'écria Borgia avec fureur, les mauvais chiens sans nez. Regarde, Anita, comme chacun d'eux accepte sottement la part que Guise lui a faite et abandonne la trace véritable de l'ennemi.

— Mais, reprit Anita, qui observait avec une anxiété égale à celle de Borgia les mouvements des felouques et des galères, si le duc de Guise était dans cette flottille, il doit se trouver dans une des barques qui suivent ces diverses directions.

— Regarde donc, enfant, lui dit Borgia, regarde cette felouque, la plus légère, la plus étroite, la plus frêle dont on a plié la voile, dont on a couché le mât, et qui glisse comme un serpent entre les vagues pour courir vers la

côte de Gaëte ; c'est là qu'est le duc de Guise, j'en suis sûr.

— Le duc ! dit Francesco en regardant à son tour, mais ce serait se précipiter de lui-même à sa perte que de s'approcher d'une côte où tout le monde veille déjà sans doute.

— Il y a cent à parier contre un que le danger qu'on fuit vous atteint, repartit Borgia et que le danger qu'on affronte recule devant vous ; le duc de Guise est dans cette barque, te dis-je, si c'est véritablement l'homme dont on vante le courage et l'audace.

• Voilà, ajouta-t-il avec colère, ce que c'est que de confier le commandement des navires à des hommes sortis des dernières classes du peuple.

• Rien ne leur dit à ces stupides manants que c'est là, où est le danger le plus grand, qu'il faut chercher son ennemi, quand cet ennemi est un gentilhomme.

• Regarde, comme ils s'acharnent à poursuivre ces felouques vides et inutiles, tandis que le Guise leur échappe.

• Eh bien ! ajouta Borgia en menaçant de loin la barque de son épée nue, il ne m'échappera pas, à moi ; en avant !

• Reprenons notre course, et si nous parvenons à atteindre cette felouque, Francesco, je ne te demande

qu'un service, c'est de lier ma barque à celle de mon ennemi assez solidement pour que le sol ne nous manque pas pendant que nous combattrons tous deux l'épée d'une main et la dague de l'autre.

Pendant que ceci se passait sur la barque qui portait Borgia, le duc de Guise relevait le mât de sa felouque, ouvrait de nouveau sa voile au vent, et tournait résolument sa proue vers les remparts de Gaëte.

Quoi qu'en eût dit Borgia, le duc de Guise avait été aperçu du haut des galères qui donnaient la chasse à sa flottille ; mais il avait paru inutile de s'occuper d'une barque qui allait être bientôt sous le canon des Espagnols.

Le duc était assis au pied du mât, la tête inclinée sur sa poitrine, tandis que son regard suivait attentivement le mouvement des galères.

— La ruse est bonne, monseigneur, dit tout à coup Carniole Scoppa.

» Il est donc vrai qu'on a toujours raison de compter sur la bêtise de ses ennemis, lorsqu'il s'agit de prendre quelque grande résolution.

» En vérité, on dirait que ces Espagnols ne connaissent pas cette mer, quoiqu'ils y règnent depuis longtemps.

» Voyez là-bas, à l'horizon, cette ligne jaune dentelée de petits flocons blancs, il ne se passera pas deux

heures sans que nous ayons une tempête à briser toutes les galères d'Espagne, tandis que nos felouques glisseront sur les vagues, comme des nids d'alcyons; nous serons à terre avant que ces prudents Espagnols ne soient rentrés dans leur havre.

Guisse, qui semblait ne pas avoir écouté Carniole Scoppa, l'interrompt brusquement, en lui disant :

— Je ne toucherai terre que sur le quai de la Chiaïa. Cette eau m'engloutira, ou me portera jusqu'à Naples.

— Il faut cependant que nous abordions, dit Scoppa avec humeur, ne fût-ce que pour prendre la seule barque qui puisse passer, sans exciter de soupçons, à travers la flotte qui garde l'entrée du golfe de Naples.

» D'ailleurs, il y a là quelqu'un qui m'attend, et que votre altesse ne sera pas fâchée de connaître. »

Guisse garda encore le silence.

Scoppa reprit :

— Laissez-moi faire, monseigneur, et lorsque vous verrez la jolie felouque qui vous attend, avec son joli mât peint en bleu, et la flamme rouge qui le domine; lorsque vous verrez la belle fille qui doit vous accompagner, vous serez charmé de voyager sur l'une en compagnie de l'autre.

» Voici mon plan :

» Aussitôt arrivés dans la petite habitation que je me suis faite au pied du monde Circello, vous quitterez ces

habits de gentilhomme pour prendre la casaque d'un bourgeois en aventure ; moi-même, je dépouille cet attirail militaire, et j'endosse le costume d'un pêcheur : et alors, que toutes les galères d'Espagne viennent nous aborder, et du diable si, en vous voyant assis là, près de la jolie Anita, ils ne croient pas qu'ils ont affaire à quelque couple amoureux de fiancés, qui rentre dans sa famille ; à moins qu'il ne nous plaise de leur dire que c'est un enlèvement.

— De façon, reprit le duc, que j'arriverai dans Naples avec une casaque de manant, conduisant par la main quelque Maritorne qui t'appartient...

» Belle entrée, en effet, pour un duc de Guisè qui vient apporter à tout un peuple la victoire et la liberté !

— Mais, monseigneur, si nous ne rusons pas, c'en est fait de nous...

» Il est temps de virer du côté de ma demeure, car dans cinq minutes nous serons sous le canon de Gaëte.

— Nous devrions y être déjà, dit le duc, demeuré complètement immobile, si la barque que nous montons valait celle qui nous poursuit avec un acharnement incroyable, et qui a déjà gagné sur la nôtre plus d'un tiers de la distance qui la séparait de nous.

Carniole Scoppa, qui était assis au gouvernail, se retourna pour voir la barque que le duc venait de lui

signaler, et s'écria, avec une véritable stupéfaction :

— De par saint Hercule, patron de mon frère, c'est ma barque...

— Ah! fit Guise, en se levant... tu vois que nous eussions perdu bien du temps à l'aller chercher...

• Et, dis-moi, puisque tu la reconnais si bien, pourrais-tu m'apprendre par qui elle est montée?...

— A son jupon rouge et à son voile à franges d'or, qui reluisent aux derniers rayons du soleil, je reconnais ma nièce Anita... le jeune garçon qui tient la voile est ce coquin de Francesco : mais qui donc est assis au gouvernail?...

— Un homme d'un courage à toute épreuve sans doute, dit Guise, et qui marche à quelqu'entreprise désespérée, car jamais on ne se livra avec plus d'audace aux souffles emportés de la tempête.,.

• Vois, sa voile est pleine à se briser... sa proue entre dans les flots, et les partage avec fureur, comme un chevalier, lancé à travers une vile populace de fantassins, fend leurs rangs et les rejette tremblants et frémissants de chaque côté de son passage.

— Eh bien! reprit Scoppa, serrez les voiles... laissez les rames, nous saurons qui a osé s'emparer de ma barque.

— A Naples! à Naples! cria Guise, avec autorité; c'est

là qu'on nous attend... nous n'attendons personne, nous.

— Mais ces gens-là paraissent nous poursuivre, et Henri de Lorraine veut-il qu'on dise qu'il a fui devant une femme, un jeune garçon, et...

Le duc de Guise était monté sur son banc, l'œil attaché sur la barque qui continuait sa course furieuse.

Tout à coup son visage s'assombrit, et il dit d'une voix légèrement altérée :

— Il ne faut pas que cette barque puisse nous atteindre.

— Avez-vous peur de l'homme qu'elle porte ? reprit Scoppa insolemment.

— S'il veut prendre ton épée, répondit Guise, et me laisser pour toute arme la rame que porte le matelot, je suis prêt à le combattre.

» Mais celui-là a une épée dont la moindre égratignure est mortelle, et on dit même que lorsqu'il ne peut arriver par le fer jusqu'à ses ennemis, il lui suffit de jeter devant lui quelques parcelles de la poudre impalpable qu'il porte cachée dans le pommeau de son épée, et si le moindre grain en arrive jusqu'à son ennemi, aussitôt il est saisi d'un froid mortel, et il tombe avant même d'avoir pu essayer de combattre...

— Ah ! dit Scoppa en pâissant, c'est Melchior Borgia... la voile au vent et à Naples !... A Naples !...

Il n'avait point achevé ces paroles, qu'un coup de canon partit d'une tour qui plongeait ses pieds dans la mer, et qui domine l'entrée du golfe de Gaète.

— Qu'elle est cette tour ? dit Guise.

— C'est la tour Roland.

Guise ôta son chapeau, et la saluant avec enthousiasme, il s'écria :

— Vous qui, à Roncevaux, avez péri sous la trahison des Espagnols, je vous remercie d'avoir salué la bienvenue d'un Français qui s'apprête à les combattre.

Un second coup de canon parti du môle brilla au loin, et le boulet qu'il avait lancé tomba à quelques toises de la barque, se releva et emporta les plumes du chapeau que Guise tenait à la main...

Le duc le suivit des yeux pendant qu'il traçait un sillon fulgurant de vague en vague, jusqu'au moment où il vint expirer près de la barque qui portait Borgia.

— Nous sommes découverts ! dit Carniole... Que faire...
Un second boulet peut nous couler...

— Allons au boulet pour qu'il ne vienne pas à nous, repartit Guise... Droit au môle !

— Soit, dit Scoppa .. c'est un coup manqué...

Guise reprit sa place, et la felouque arriva en peu de temps sur le môle et à la portée des sentinelles qui y veillaient.

— Qui portez-vous ? cria un officier espagnol penché sur le parapet du môle.

— Le comte de Borgia, un courrier du comte d'Ognato au vice-roi de Naples... dit Guise en se levant.

— Entrez dans le port pour faire vérifier vos qualités.....

— Impossible, repartit le duc, la nouvelle dont je suis porteur n'admet aucun retard, et vous nous avez déjà fait perdre trop de temps.

— Entrez dans le port, répliqua l'officier, ou je vous fais couler...

— En vérité, dit Guise, vous voulez que je m'arrête, pour que Henri de Lorraine arrive devant Naples, sans que le duc d'Arcos en soit averti ?

— Entrez dans le port ! répéta l'officier avec colère.

— Songez, reprit le duc sans s'émouvoir, que vous répondrez sur votre tête du retard que vous apportez à ma missive.

— Entrez dans le port ! répéta encore l'officier en s'armant d'une mèche, et tout prêt à mettre le feu au canon qui était près de lui.

— Que l'enfer confonde ce misérable ! fit le duc. Quelle est donc cette brute ?...

— C'est le capitaine Orriblo, dit Scoppa en ricanant ; il est sourd comme un sac de farine.

Le duc fronça le sourcil et regarda Scoppa d'un air soupçonneux.

— Entre donc dans le port, dit-il, en reprenant sa place.

Pour faire cette manœuvre, il fallait doubler la pointe du môle, duquel ils s'étaient approchés.

La barque fut dirigée de façon à pouvoir dépasser cet obstacle sans courir risque d'être brisée contre les murs puissants de cette énorme jetée.

Elle s'éloigna doucement, mais de façon à rester cependant sous le feu des canons dont ces remparts étaient hérissés.

Pendant ce temps, la barque de Borgia avait gagné du terrain, et, comme elle se dirigeait franchement vers le port de Gaète, les sentinelles la surveillaient à peine de l'œil; d'ailleurs, la barque avait été reconnue.

Borgia avait laissé le gouvernail à Anita, et, debout sur le banc d'avant, il disait à Francesco :

— Oh ! les lâches et les maladroits... les voilà qui vont entrer dans le port...

» Guise compte sans doute sur quelque supercherie pour tromper la vigilance des Espagnols, on voit bien qu'il ne les connaît pas.

» Il s'agirait de la vie de Philippe IV, et ce bateau porterait le médecin et le breuvage qui doit rendre la santé

au roi d'Espagne, qu'il ne quitterait le port qu'après avoir été aussi exactement vérifié que s'il avait un chargement d'oranges ou de farine pour nos ennemis.

— Oui vraiment, dit Francesco, les voilà qui ont doublé le môle, et maintenant ils n'ont plus qu'à virer à babord, dans dix minutes ils seront dans les eaux de Gaëte.

— Non, de par l'enfer, s'écria violemment Borgia, le voilà qui file... droit devant lui...

» Feu... feu de toutes vos pièces ! s'écria-t-il comme si on pouvait l'entendre du môle... c'est le duc de Guise.

Comme si le vent eût porté cette parole jusqu'au rempart, toutes les batteries lâchèrent à l'instant même leur bordée... La mer, criblée de ces mille boulets, parut se hérissier de vagues nouvelles, et la barque de Guise disparut un moment à tous les regards, enveloppée d'un bouillonnement aux longs jets d'écume blanche.

Le bruit de cette déchargé retentissait encore le long des échos de Gaëte, que l'on vit tout à coup la barque reparaitre à la cime d'une vague ; son mât était brisé, sa voile pendait le long du bord, mais un homme était debout au milieu de la barque, agitant son chapeau aux longues plumes rouges.

— C'est lui, murmura Borgia avec rage... Oh ! les maladroits !

La barque de Melchior était arrivée à son tour à la pointe du môle.

— C'est Guisel cria-t-il d'une voix de tonnerre... Fen !...

— C'est inutile, repartit la sentinelle à laquelle il s'adressait; voici deux galères qui sortent de la rivière de Carigliano, et qui en auront bientôt fini avec lui...

— Ah ! je l'atteindrai maintenant, dit Borgia...

» Allons, Anita, le gouvernail à tribord, et dans un quart d'heure nous serons à portée de pistolet de cette felouque dématée.

— Entrez dans le port ! cria la voix obstinée de l'officier, qui reparut aussitôt pour reconnaître cette seconde barque.

— Je suis Melchior de Borgia, répondit celui-ci, je porte les dépêches du comte d'Ognato au vice-roi de Naples.

— Entrez dans le port ! répéta l'officier, pour faire vérifier votre qualité.

— Afin qu'Henri de Lorraine, n'est-ce pas, dit Borgia, afin que Guise que vous venez de laisser échapper, puisse arriver jusque là ?

— Entrez dans le port ! reprit obstinément l'officier, ou je vous fais couler à l'instant même.

Borgia jeta un regard furieux autour de lui, et vit à quelque distance la felouque du duc s'éloigner lentement,

tandis que deux galères sortaient de la petite rivière de Carigliano.

— Oh! les stupides animaux! s'écria-t-il avec fureur; ils le laisseront échapper.

• Allons, Anita, mets ton gouvernail à babord jusqu'à ce que je trouve un âne moins bêté que ce digne officier espagnol.

• Mais tu me reverras bientôt, Guise! cria-t-il avec fureur.

X

Pendant que Borgia gagnait les eaux de Gaëte, Guise encourageait les deux rameurs qui montaient sa felouque et qui commençaient à murmurer contre son obstination.

— Voilà ce que c'est que de n'avoir pas voulu suivre mes conseils, dit Carniole Scoppa d'un ton d'humeur; si vous m'aviez laissé attendre ma barque, je veux que le diable m'emporte si on ne nous eût pas laissés passer comme de joyeux compagnons revenant d'un bon festin et d'une promenade amoureuse.

— Au large ! au large ! criait sans cesse Henri.

— A quoi bon tous ces efforts ? reprit Scoppa ; pensez-vous que nous puissions échapper à la poursuite des galères sorties du Carigliano comme à celles de l'île de Ponza ?

» Il vaut mieux les aborder franchement et essayer de les tromper par quelque subterfuge, que d'attendre qu'ils nous envoient une bordée qui brisera cette barque comme une paille.

— Je te dis, répartit Guise, que cette barque sera le char de triomphe sur lequel j'arriverai à Naples, ou le cercueil avec lequel je m'engloutirai dans cette mer.

Carniole jeta un regard derrière lui, et vit en effet les galères qui s'avançaient rapidement.

Après cette inspection, il s'assit sur son banc, et repartit en disant :

Il n'y a plus que Dieu qui puisse nous sauver d'ici.

A ce moment, un mugissement sourd et terrible, venu de l'horizon, passa au-dessus de leur tête et revint presque aussitôt, renvoyé par les mille échos de la côte.

— C'est la tempête ! s'écria Guise joyeusement.

— Oui, dit Scoppa, c'est l'ennemi devant et l'ennemi derrière : que ceux qui ont quelque péché sur la conscience se recommandent à Dieu, dans dix minutes la nuit sera venue, la tempête sera dans toute sa force, et

je ne connais pas au monde une barque qui puisse résister à la fureur des vagues de ce golfe ; je ne connais pas un homme qui puisse suivre un chemin possible dans la nuit qui va nous envelopper.

— Cette barque sera celle-ci, reprit Guise, et cet homme ce sera moi.

Aussitôt, il repoussa vivement Scoppa du banc où il était assis, et, prenant le gouvernail en main, il dirigea sa felouque contre l'orage qui s'avancait en mugissant.

Scoppa, que la violence du duc avait irrité, porta la main à son poignard ; mais son œil féroce rencontra le regard d'aigle de Guise, et sa main tomba de sa ceinture pendant qu'il murmurait avec une sorte de dépit :

— Cet homme est plus grand que les autres.

Sans doute à ce moment il faisait allusion à tous ceux dont il avait été le bourreau.

D'après la manière dont il était posé, Guise ne pouvait voir ce qui se passait derrière lui, et il se mit à interroger Scoppa, qui, debout au milieu de la barque, regardait ce qui se passait sur la côte.

— Eh bien ! ces galères, dit Guise, sont-elles bien près de nous, maintenant ?

A l'instant même, Scoppa se laissa tomber sur ses genoux, un coup de vent furieux, venu de l'horizon, passa en mugissant au-dessus de la barque, tandis qu'une

nuée de boulets la dépassait en sens contraire, en mêlant ses sifflements déchirants au profond mugissement de la tempête.

Les deux matelots laissèrent pendre leurs rames le long du bord, et tombèrent à genoux en se signant.

— Ramez, ramez! cria Guise d'une voix impérieuse, ne voyez-vous pas que c'est le souffle de Dieu qui a détourné de nous les boulets de nos ennemis?

Scoppa se releva le premier, les mariniers reprirent leurs rames.

— Oh! oh! dit Scoppa d'un ton joyeux, les galères refusent de danser avec nous la sarabande où nous invite le seigneur Eole; les voilà qui virent de bord et qui rentrent paisiblement dans le port.

— Ainsi donc, reprit Guise, plus d'ennemis à notre poursuite.

— Qui diable voulez-vous, dit un des matelots, qui s'aventure en mer par un temps pareil, à moins qu'une corde ou une potence ne l'attende sur la plage où il doit débarquer?

— Il y a quelqu'un qui l'ose, repartit tout à coup Scoppa; voilà le mât bleu, voilà la flamme rouge qui luit là-bas: c'est encore ma barque.

— C'est donc encore Borgia? dit Guise d'un ton sombre.

— Ce n'est pas étonnant, fit un des mariniers; tous ces Borgia sont les enfants du diable.

— Faites donc tous vos efforts pour lui échapper, dit Guise.

» Courage, enfants, et le jour de mon arrivée à Naples, je vous donnerai à chacun une galère à commander.

— Bon, bon, reprit Scoppa, à moins que Melchior Borgia n'ait des yeux comme ceux du chat-tigre ou du léopard, qui voient au milieu de la nuit, il ne doit pas savoir de quel côté nous nous sommes dirigés, car nous n'avons ni mât ni voile qu'il puisse apercevoir de loin; et moi qui me vante d'avoir une vue plus longue que celle des lunettes avec lesquelles le Cucurulle fait ses observations d'astrologie, c'est à peine si j'aperçois encore l'ombre de la flamme rouge qui couronne le mât de ma barque.

Guise avait tressailli au nom que Scoppa venait de prononcer; il examina le bandit, pendant que celui-ci, les yeux fixés à l'horizon, disait :

— Voilà la flamme qui disparaît peu à peu... elle s'efface... elle est disparue... Ah ! la voilà encore... non, ce n'est plus elle... c'est...

Un violent coup de tonnerre qui retentit tout à coup, lui apprit que la teinte rouge qu'il avait cru apercevoir à

l'horizon, n'était que l'éclair qui avait précédé d'une seconde le terrible retentissement de la foudre.

— Qui as-tu nommé tout à l'heure ? dit Guise à Scoppa, n'as-tu pas parlé du Cucurulle ?

— Oui, vraiment.

— Le connais-tu ? dit Henri.

— Si je connais le vieux Justiniano ! repartit Scoppa, c'est lui qui m'a prédit que je serais en ce monde le ministre le plus terrible de la vengeance des rois, et sur mon âme il ne m'a pas menti.

— Et l'as-tu interrogé au sujet de ce voyage ? lui dit le duc avec une sorte d'anxiété.

— Je ne suis pas homme à y manquer, reprit Scoppa.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Au diable soit la question ! repartit brusquement Carniole, j'avais oublié la prédiction du Cucurulle, et voilà que vous me la rappelez... Nous sommes perdus.

— Que t'a-t-il donc prédit ? fit Guise avec un redoublement d'anxiété.

— Il m'a dit que je réussirais, si l'homme que j'allais chercher avait à la fois dans les veines du sang d'empereur et du sang de pape.

— Merci de Dieu, dit alors Guise avec transport, nous serons à Naples demain.

— C'est plutôt à ce Borgia qui vous poursuit que s'ap-

plique la prédiction du Cucurulle, reprit Carniole avec humeur.

— Oublies-tu, répliqua Henri, que les Guise comptent parmi leurs ancêtres l'empereur Charlemagne et le pape Alexandre VI ? La prédiction du Cucurulle me regarde, s'écria joyeusement le duc de Guise.

• A Naples... A Naples, enfants ! Dieu et les destins sont pour nous.

En effet, c'était une prétention de la maison de Lorraine, de descendre directement de la race carlovingienne, et ses chefs firent publier à ce sujet une chronologie très-circonstanciée à l'époque où ils se crurent sur le point de s'emparer du trône de France.

Quant à leur parenté avec le pape Alexandre, elle était aussi réelle que l'autre était chimérique, car Lucrèce Borgia était la bis-aïeule du Guise dont il est question dans ce récit.

Cependant la nuit était déjà venue ; le ciel, couvert de nuages épais, ne permettait de suivre aucune direction sûre...

Point d'étoiles au ciel, point de lueurs à la côte... Seulement nos aventuriers savaient que le vent soufflait avec violence de la haute-mer, et ils tâchaient de se maintenir contre sa puissance en employant la rame.

La journée s'était passée en incroyables efforts...

Guise et Scoppa prirent la place des deux matelots pendant que ceux-ci réparaient leurs forces au moyen de quelques vivres que le duc avait fait embarquer avec quatre mille pistoles, qui étaient tout l'argent qu'il avait pu se procurer.

Ce fut ensuite le tour de Henri et de Carniole. Le futur roi de Naples et le bandit partagèrent un morceau de pain et burent à la même gourde quelques gorgées de vin.

Cela fait, ils s'occupèrent à réparer autant que possible les avaries qu'ils avaient souffertes. Un mât de rechange se trouvait dans la felouque ; il fut dressé, et la voile y fut grée.

Un nouvel accident faillit rendre inutiles le courage et la persistance de Henri de Lorraine.

Le timon du gouvernail avait été attaché afin que les mariniers pussent ramer ensemble, et que Scoppa et Guise fussent libres de travailler au rétablissement du mât. Une lame furieuse, et qui faillit faire chavirer la felouque, prit le gouvernail en travers et en brisa le timon.

Plus de deux heures se passèrent pendant lesquelles Scoppa maintint, avec les efforts les plus pénibles, le gouvernail, à l'aide d'un tronçon de la barre, pendant que le duc de Guise, armé de sa dague, coupait l'extré-

mité d'une rame et l'amenuisait pour remplacer la barre, qui avait été emportée.

Cependant la fatigue devenait insupportable; la nuit qui avait amené Guise de Fumicino et de l'embouchure du Tibre à la hauteur de l'île de Ponza, s'était passée sans sommeil.

— Eh bien! monseigneur, dit Scoppa, lorsque le travail nécessaire à la réparation de la felouque fut achevé, ne voulez-vous point prendre un moment de repos?

— Dors si tu veux, lui dit le duc; quant à moi, je ne dormirai maintenant qu'à Naples ou dans ma tombe.

Carniole ne parut point contrarié de cette réponse, et il s'étendit dans le fond de la felouque, le haut du corps appuyé au banc du milieu, tandis que le duc restait assis au gouvernail : de cette façon, ils se trouvaient face à face.

Bientôt Scoppa sembla dormir du plus profond sommeil, et la tempête s'étant apaisée, les nuages s'étant dispersés en partie, les mariniers purent lui dire qu'ils s'étaient véritablement maintenus dans la bonne direction, mais qu'ils ne pouvaient calculer à quelle distance ils se trouvaient de la côte.

Le duc ordonna qu'on se laissât arriver peu à peu vers la terre en appuyant cependant du côté de Naples, et la felouque continua sa marche.

Le duc, immobile à sa place, s'abandonna alors à ces rêveries sans fin qui, dans toute imagination ardente, accompagnent la poursuite d'une grande entreprise.

Il se représenta son arrivée à Naples, l'enthousiasme du peuple, ses combats, ses victoires, et enfin ce moment solennel et sublime où, en présence de Dieu et du peuple, un prêtre poserait sur sa tête la couronne souveraine qui avait été l'ambition de tous ceux de sa race, espérance toujours trompée et toujours présente dans cette famille de héros.

A ces pensées, à ces images, qu'il poursuivait avec ardeur dans le silence de la nuit et qui se dessinaient nettement dans son esprit, se mêlèrent bientôt de vagues fantômes, les uns railleurs, les autres menaçants.

Henri tressaillait, relevait sa paupière à demi affaissée par le sommeil et jetait autour de lui un regard rapide et assuré.

Alors, en se revoyant dans sa barque isolée, avec ses deux matelots luttant avec courage contre les vagues, en face de Scoppa endormi, il chassait loin de lui ces bizarres apparitions qui semblaient lui prédire une destinée fatale, et bientôt il reprenait à la fois ses rêveries ambitieuses et la méditation de l'audacieuse entreprise où il s'était engagé.

Ces alternatives de veille parfaitement lucide, et de

somnolence où se mêlaient de vagues apparitions, durèrent assez longtemps.

Enfin la fatigue finit par l'emporter, et quoiqu'Henri de Guise ne se laissât pas aller tout à fait au sommeil, il resta cependant dans cet état intermédiaire où la volonté n'est pas entièrement absente de la pensée, et où néanmoins l'agitation de la fièvre prête aux objets et aux bruits extérieurs des apparences inconnues et un langage surnaturel.

Guise se voyait à Naples, devant l'autel de la métropole.

Ce n'était point un monument pareil à ceux qu'il avait déjà vus, les colonnes s'élançaient de terre jusqu'à des hauteurs incommensurables, portant à leur sommet mille figures bizarres ou gracieuses, qui se penchaient vers la nef, où une grande cérémonie allait s'accomplir.

Il lui semblait que les cieux s'étaient abaissés pour servir de coupole à ce prodigieux édifice, et il les voyait resplendissant de lumière, et tout semés d'anges aux ailes rosées, de vierges aux longs voiles blancs, d'apôtres aux visages graves, tous applaudissant à son triomphe.

Du fond de cette église, aux proportions gigantesques, il voyait s'avancer une longue procession de prélats,

vêtus de magnifiques costumes, ruisselants d'or et de pierreries.

Ce n'était pas des hommes ordinaires qui venaient consacrer sa victoire, tout prenait, dans son rêve, des formes colossales; il lui semblait se trouver dans un monde de géants.

Les gentilshommes qui l'entouraient paraissaient appartenir aussi à une race supérieure. Nul homme n'eût pu revêtir les puissantes armures qui les couvraient, ni manier les longues et lourdes épées dont ils tenaient la pointe baissée devant lui.

Tout à coup, au milieu de cette procession qui s'avancait au bruit des orgues et du chant des prêtres, aux longs cris de la foule, il vit un groupe de prélats portant sur leurs épaules une châsse merveilleuse voilée de rayons lumineux. Elle approchait doucement, pendant que la multitude du peuple répandue dans l'église battait des mains à son passage.

A l'aspect de cet objet étrange, Guise avait senti son cœur se troubler d'une espérance inquiète et d'une amoureuse émotion.

A mesure que cette châsse approchait de lui, il lui semblait qu'elle se transformait sous les ombres lumineuses qui l'enveloppaient, et il crut voir un magnifique baldaquin sur lequel était porté quelque chose de mer-

veilleux, mais dont il ne distinguait pas encore la forme.

Tout à coup, et comme si une lumière plus vive, sortie du fond de ce baldaquin, eût effacé les vapeurs éclatantes qui l'enveloppaient, il lui sembla voir poindre une étoile fulgurante.

C'était comme le regard d'une femme ardemment fixé sur lui ; il continua à approcher, et Guise crut reconnaître bientôt le visage de celle qui lui apparaissait au milieu de cette splendeur surnaturelle.

C'était mademoiselle de Pons, qui venait assister au triomphe de son amant ; c'était sa maîtresse qui venait recevoir de lui le nom qu'il lui avait promis et la couronne qu'elle lui avait demandée.

Bientôt elle ne fut plus qu'à quelques pas de lui ; bientôt ils furent l'un en face de l'autre.

Guise mit un genou en terre et lui présenta la main pour l'aider à descendre de ce trône éblouissant ; mais au moment où mademoiselle de Pons s'appuya sur son bras, au moment où elle parut prête à se lever pour venir prendre place près de lui, Henri sentit une étreinte terrible qui lui brisait la poitrine, et il lui sembla voir devant lui un géant monstrueux qui le menaçait du long poignard qu'il portait à la main.

Le duc, arraché à son rêve fantastique par cette douleur horrible et cette effrayante apparition, se leva brus-

quement et se trouva en face de Carniole Scoppa, dont une main tenait son bras serré comme dans un étau de fer, tandis que de l'autre il levait sur lui la lame d'un long couteau.

Le premier mouvement du duc fut si brusque, celui par lequel il se dégagait de cette étreinte cruelle, celui par lequel il repoussa Carniole, furent si rapides et si violents, que le bandit était retombé au fond de la felouque avant que Henri n'eût pu se rendre compte ni de ce qu'il venait de voir, ni de ce qu'il venait de faire.

— Qu'est-ce à dire ? misérable ! s'écria Guise, pendant que Carniole remettait furtivement à sa ceinture le poignard qui avait lui un moment aux yeux de Guise.

• Pourquoi t'ai-je vu debout devant moi, et pourquoi m'avoir saisi le bras avec cette violence ?

— Au diable soit la vôtre ! repartit Scoppa avec humeur, toutes les précautions que j'avais prises pour vous éveiller doucement ne m'ont servi de rien, et les gens qui sont à notre poursuite, et qui ne doivent pas être loin de vous, ont dû nous entendre, et savent probablement maintenant qui nous sommes et où nous sommes.

La tempête était apaisée, et déjà les premières lueurs du jour teignaient l'horizon derrière le sommet lointain du Pausilippe.

Guise se contenta de jeter sur Scoppa un regard mé-

lesse; le troisième, un factieux, un turbulent incapable, dont la vanité faisait seule le courage.

» Mais je n'avais pas encore rencontré l'homme intrépide, indomptable, prêt à tous les dangers, et qui joue aussi aisément sa vie que ceux-là jouaient la vie de leurs soldats; je n'avais pas encore rencontré le prince qui a osé partir sur une barque à laquelle le plus brave pêcheur eût à peine osé se confier; l'homme qui a couru au devant de la tempête avec plus d'empressement que d'autres n'eussent mis à la fuir; le gentilhomme qui a marché à la conquête d'un royaume sans autre appui que son épée; je n'avais pas trouvé celui que Carniole Scoppa pouvait servir avec orgueil.

» Cet homme, ce prince, c'est vous, monseigneur; prenez-moi donc, je vous appartiens désormais, je vous le jure sur la croix de ce poignard; monseigneur, je serai aujourd'hui au fond de cette mer, ou cette nuit vous serez à Naples.

» Voulez-vous un serviteur prudent, dévoué, à qui vous pourrez dire :

» Tue, et qui tuera; à qui vous pourrez dire : Meurs, et qui mourra ?

— J'attendais cette proposition de toi, Scoppa, et je l'accepte.

— Eh bien donc ! s'écria Scoppa avec enthousiasme, je suis à vous, maintenant et à toujours.

• Quel parti prenez-vous, et quelle route voulez-vous suivre ?

XI

Cependant le jour s'était tout à fait levé, et alors Guise put voir le chemin qui lui restait à faire, et les dangers qu'il avait encore à courir.

— Quelle est cette côte que nous venons de dépasser ? dit Guise à Scoppa, en s'appuyant familièrement sur son épaule.

— C'est le golfe de Baïa, répondit Carniole, voici là-bas le pont de Caligula, plus loin les étuves de Néron, et plus près les ruines des bains d'Octavie.

— Rome ! partout Rome ! murmura sourdement Guise.

• O toi ! ajouta-t-il tout haut, qui, après avoir pesé sur l'univers entier, tiens encore dans tes mains la destinée de Henri de Lorraine, un jour viendra peut-être où tu

— Non, monseigneur, vous ne croyez pas cela, dit Scoppa en examinant le duc sans crainte; car si vous pensiez un mot de ce que vous dites, vous ne tiendriez pas le gouvernail d'une main si tranquille, et votre épée ne dormirait pas dans son fourreau.

— Allons donc ? repartit le duc avec mépris; penses-tu que j'aie le temps de m'occuper de punir un drôle de ton espèce ?

• Je te connais aussi bien que tu me connais, Carniole, et c'est pour cela que j'ai accepté tes offres, lorsque tu m'as proposé de me conduire dans ta barque.

• Le jour où tu as paru à Rome, j'ai compris que j'avais un assassin sur mes pas.

• As-tu commission de Mazarin, dis-moi ? Es-tu aux gages du comte d'Ognato et du duc d'Arcos ?

• As-tu promis ma mort aux ambitions de Borgia ou à celle de Pepé Palombo et de Genuino, ou à quelqu'autre de la canaille napolitaine ?

• Peu m'importe, en vérité ; mais j'ai voulu t'avoir sous ma main, plutôt que de te laisser libre d'accomplir ta trahison.

• A l'heure où tu es monté dans cette barque avec moi, tu as lié ta vie à la mienne aussi invinciblement que si nous étions attachés l'un à l'autre par une chaîne de fer.

• J'arriverai aujourd'hui à Naples, ou je mourrai ici.

Tu me conduiras au but, ou tu périras en route avec moi.

« Et maintenant, pourrais-tu me dire, Scoppa, pourquoi Borgia ne nous poursuit plus, et pourquoi il court droit à la côte; se croit-il bien assuré que tu exécuteras le meurtre que tu lui as promis ?

Scoppa avait écouté ces paroles les bras croisés sur sa poitrine, l'œil fixé sur le visage calme et dédaigneux de Henri de Lorraine.

Ses traits étaient contractés par une émotion puissante, et il semblait lutter avec effort contre le sentiment qui le dominait.

Enfin, il sortit de son immobilité, il se découvrit la tête, et repartit d'une voix sombre, mais qui avait quelque chose de solennel :

— Monseigneur, j'ai vu de près Wallenstein, qui était le roi des armées de l'Empire ; j'ai vu de près Vasconcellos, qui marchait sur la tête des plus nobles du Portugal ; j'ai rencontré sur le champ de bataille le comte de Soissons, qui un moment a fait trembler sur son siège le grand Richelieu :

« Le premier était un général féroce qui s'enivrait à la fois de sang, de vin et de pillage ; le second était un insolent favori qui, à l'abri de l'autorité d'une faible femme, se gorgeait d'or, et s'endormait dans la mol-

son mât, soit que ceux qui la montaient les eussent enlevés, elle était entièrement privée de ses agrès.

Il était difficile de la reconnaître pour la barque qui portait Borgia, mais Guise comprit immédiatement que Scoppa avait raison.

Cependant il lui dit, en observant plus attentivement la figure du bandit :

— Comment se fait-il que tu aies reconnu cette barque pour celle qui nous a poursuivis hier avec tant d'acharnement ? tes yeux fussent-ils meilleurs que les luncites du Cucurulle et plus clairvoyants que ceux du chat-tigre, tu n'as pu distinguer ni le mât bleu, ni la flamme rouge de ta barque.

— Hé ! monseigneur, ne savez-vous pas, repartit le bandit en reprenant toute son assurance, qu'il y a dans l'air des bruits, des odeurs, des sympathies inexplicables qui avertissent le cœur de la présence de ceux qu'on aime ?

• Ne vous souvient-il plus de ce jour où la comtesse de Bossut devina votre présence dans la fête où elle se trouvait, sans que rien de naturel l'eût avertie de votre arrivée ?

• Eh bien ! monseigneur, ma barque, c'est ma vie, c'est mon amour, c'est ma maîtresse, et du moment où sa quille fend les flots sur lesquels je navigue, je

— Nous n'atteindrons plus cette barque, dit Scoppa, le vent la fait voler comme une flèche au-devant de la nôtre; nous ne l'atteindrons jamais, eussions-nous dix rameurs vigoureux au lieu de ces deux malheureux épuisés par la fatigue et l'insomnie.

» Mais il y a un chemin, monseigneur, un chemin que j'ai tenté une seule fois dans ma vie, et que j'avais juré de ne jamais reprendre, eussé-je à ma poursuite les estafiers du tribunal d'armes des Espagnols ou les alguazils de la sainte Inquisition.

» Voyez à la pointe de l'île de Procida, ces rochers, tout blancs de l'écume des flots qui s'y brisent sans cesse; entre ces rochers et la côte, il y a un petit chenal à peine assez large pour que cette felouque y puisse passer, et qui ne serait pas sans danger, à supposer même que la mer y fût unie comme une glace.

Eh bien ! les eaux s'y précipitent comme dans un gouffre, y passent comme dans un torrent, et en sortent comme un tourbillon; ce chemin, si vous osez le tenter, vous fera gagner près d'une demi-heure sur la barque de Borgia.

— Ne me demande pas si j'ose le tenter, dis-moi seulement si tu veux nous y conduire.

— Je vous ai dit que je vous appartenais, monseigneur, répondit Scoppa, et la parole que je vous ai don-

née est aussi sainte que celle du plus noble gentilhomme de France.

» Holà, cria-t-il, en s'adressant aux mariniers, laissez-là vos rames, nous allons louvoyer ici, comme des pêcheurs occupés à leurs travaux, jusqu'à ce que la nuit nous permette d'aborder.

» Couchez-vous au fond de la barque et dormez, enfants ; car si nous étions poursuivis, peut-être aurions-nous besoin de toute notre force et de tout notre courage.

— Vous avez raison, dirent les mariniers, c'est le seul parti prudent qu'il y ait à prendre, si nous ne voulons tomber au milieu de la flotte ennemie.

— Pourquoi donnes-tu ces ordres ? dit tout bas Guise à Scoppa.

— Parce qu'une fois dans le passage dont je vous ai parlé, le secours des rames nous serait inutile, et parce que ni l'un ni l'autre de ces deux hommes ne voudraient s'y engager, si je leur disais notre projet, dussiez-vous leur promettre les quatre mille pistoles qui sont au fond de cette barque.

» Il faudrait donc nous débarrasser d'eux, et si nous devons tous périr, mieux vaut encore qu'ils meurent dans notre naufrage que de tomber sous mon épée ou la vôtre.

En ce moment, elle se trouvait à peu près à la même distance du passage que le bateau de Borgia.

Celui-ci était plus léger et plus rapide que la felouque du duc ; mais celle-ci était montée par des hommes vigoureux, tandis que Melchior n'était accompagné que par deux enfants. Cependant l'audacieux Napolitain ne craignit pas de tenter la lutte.

Guise et Carniole purent le voir abandonner le gouvernail qu'il confiait à Anita, pendant que lui-même se plaçait près de Francesco et ramait avec ardeur.

— Aborderons-nous cette barque, dit Scoppa à Guise, et donnerons-nous en pâture aux poissons ce messager de malheur ?

— Non, répondit Guise, il faut seulement que nous passions les premiers.

— Si les poisons de ce damné Borgia vous épouvantent, monseigneur, reprit Scoppa, détournez-vous de lui lorsque nous serons bord à bord, et je vous réponds de lui avoir planté mon épée dans le cœur avant qu'il ait pu livrer aux vents les poudres impalpables avec lesquelles il répand la mort dans l'air qui l'environne.

— Tu oublies ta nièce, Scoppa, dit Guise, elle peut périr dans cette rencontre, et je ne veux pas que le premier acte de ton dévouement puisse te coûter un regret.

— Merci, monseigneur, repartit Scoppa en souriant, que Dieu et Anita vous récompensent de cette bonne pensée!

Cependant les deux barques, séparées d'abord par une large distance, se rapprochaient insensiblement l'une de l'autre, en tendant au même but.

Jusqu'à ce moment, aucune d'elles ne semblait avoir gagné le moindre avantage.

— Malheur à nous! dit tout à coup Carniole, voici un vent qui s'élève de la terre et qui va les porter vers le détroit avant que nous n'en ayons senti la moindre influence...

» Voyez, leur voile se tend, et la barque bondit en entamant la vague, comme un cheval bien reposé et qui recommence une nouvelle course.

En effet, la barque de Borgia gagna facilement l'avance, et bientôt Guise ne put plus douter que son ennemi n'arrivât avant lui.

Pour la première fois, son calme se démentit.

— Malheur sur nous! s'écria-t-il avec emportement, si cet homme franchit le détroit avant nous, nous sommes perdus!

» Scoppa, n'y a-t-il pas moyen de passer sur la barque de cet homme, dussions-nous être exposés à la vapeur de ses poisons?

obéiras à genoux à cette province de Naples, dont tu avais fait un de tes jardins de plaisance.

— Vous convient-il de débarquer dans cet endroit ? dit Scoppa, nous pourrions aisément nous cacher dans les bois d'orangers et de citronniers qui entourent Baïa, et je vous promets de vous enseigner des chemins par lesquels vous échapperez à toute la surveillance des Espagnols.

Guise secoua doucement la tête, pendant qu'il suivait d'un œil attentif la marche de la barque de Borgia, qui semblait vouloir couper la sienne.

— Préférez-vous débarquer dans l'île d'Ischia ? reprit Scoppa ; nous pourrions y attendre la nuit, et alors il sera facile à notre felouque de se glisser dans l'ombre à travers les galères et les chaloupes espagnoles qui sillonnent en tous sens le golfe de Naples.

— Guise arrivera en plein jour, à la face du peuple qu'il va secourir et des ennemis qu'il va combattre, ou il n'arrivera jamais.

• Mais, dis-moi, pourquoi Borgia semble-t-il abandonner la route que nous suivons, et, au lieu de doubler Ischia, pourquoi se dirige-t-il vers la terre ?

— Vous avez raison, dit Scoppa, en suivant d'un œil attentif la manœuvre de la barque de Melchior, il va gagner le détroit de Procida, et nous ne serons pas arri-

Les deux mariniers s'étaient couchés au fond de la barque.

— Et maintenant, dit Scoppa, laissez-moi le gouvernail, et ne me dites rien : que Borgia vienne sur nous ou continue sa course, qu'une galère paraisse à l'horizon ou qu'un signal parte de la côte, ne détournez pas mon attention du but où nous allons ; si la proue de notre felouque déviait d'une ligne de cette pointe noire qui domine les eaux de l'autre côté du canal, il ne resterait bientôt plus une planche de cette barque.

• Silence donc, monseigneur, c'est à moi qu'appartient maintenant le commandement ; tenez la voile d'une main ferme, et dussiez-vous la voir incliner jusqu'à balayer les ondes, ne la serrez ni ne relâchez un moment.

Bientôt ils se trouvèrent au milieu de brisans qui les séparèrent de la barque de Borgia et la leur firent perdre de vue.

— Oh ! oh ! murmura Scoppa : on dirait que tous les vents d'Espagne soufflent à travers ces rochers, mais nous aviserons, mes maîtres ; nous naviguerons dans l'air s'il le faut.

A ce moment ils se trouvaient entre deux rangées d'écueils où la mer s'engouffrait en emportant la barque avec une rapidité effrayante.

Les eaux, qui se brisaient incessamment le long de

ces rives dentelées de roches aiguës, produisaient un tel bouillonnement, que la felouque semblait courir sur l'écume.

Guise, assis sur son banc, le coude sur son genou, la tête dans ses mains, regardait ce spectacle d'un air tranquille.

Bientôt il aperçut à peu de distance la roche noire qui servait de phare à Scoppa, et qui semblait barrer le passage d'un obstacle infranchissable. Il douta un moment de la possibilité de sortir de ce détroit, et se tourna vers le bandit.

Celui-ci, le regard tendu devant lui, les yeux démesurément ouverts, les traits immobiles et contractés, ressemblait à un de ces visages pétrifiés par la tête de Méduse, au milieu d'un mouvement violent de colère et de menace.

Le duc comprit que toute l'âme et toute la puissance de cet homme s'étaient entièrement vouées à son salut, et il reporta les yeux vers l'écueil menaçant qui se dressait devant lui, sans comprendre et sans demander comment il pourrait le franchir.

Lorsque Henri de Guise reprit sa première position, la marche de la barque avait été si rapide, qu'il ne se trouvait plus qu'à quelques toises de cet écueil.

Ce fut à peine si de Guise eut le temps de voir que le

courant se divisait en cet endroit, à drolle et à gauche de la roche noire, en l'enveloppant de ses plis profonds.

Sa pensée avait à peine conçu l'espérance de suivre l'une de ces deux voies, que la barque subissant tout à coup un mouvement violent, se pencha si rapidement à babord, que, si le duc ne s'était pas attaché au mât, il eût été précipité dans la mer; puis elle se releva presque debout, sembla franchir sur une vague toute hérissée d'écume les rochers qui fermaient ce terrible passage, et retomba de l'autre côté de l'île de Procida, dans des eaux calmes et sûres.

Ils étaient au centre du golfe de Naples, le jour resplendissait dans tout son éclat; les galères d'Espagne étaient majestueusement rangées en face de la ville, et de nombreuses chaloupes parcouraient le golfe en tous sens et abordaient les barques des pêcheurs, qui, malgré la guerre, venaient exercer leur adresse au profit des Napolitains aussi bien que des Espagnols.

— Et maintenant, monseigneur, dit Scoppa, que prétendez-vous faire ?

— Aux rames! aux rames!

S'écria le duc en s'adressant aux marinières, qui en se trouvant au-delà de l'île de Procida, crurent avoir été miraculeusement transportés dans le golfe de Naples.

» Que nul de vous ne réponde un mot à ceux qui pourront nous aborder. .

» Toi-même, Scoppa, garde le silence : ce n'est pas encore l'heure de combattre nos ennemis, mais celle de les tromper.

La barque était à peine à un mille de la côte de Procida.

Une des chaloupes, qui faisait pour ainsi dire la police du golfe, l'aperçut et se dirigea sur elle.

Guise se laissa aborder et salua humblement l'officier qui lui adressa la question suivante :

— Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? et où allez-vous ?

— Je suis le marquis d'Alcantaros, répondit Guise, à qui l'on avait dit qu'il avait quelque ressemblance avec ce gentilhomme ; ce soldat m'appartient, et ces deux matelots sont des pêcheurs de Fulmicino ; nous venons de Rome de la part du comte d'Ognate, et nous allons à la galère capitane, où doit se trouver le prince don Juan d'Autriche.

— S'il vous convient de monter à notre bord, nous vous y transporterons plus sûrement que cette chétive felouque, reprit l'officier espagnol.

— Vous trouverez bon, répondit Guise avec hauteur, que j'achève mon voyage comme je l'ai commencé.

» Du reste, monsieur, vous pouvez nous accompagner,

mais tenez-vous à l'arrière, car j'entends que personne ne me précède sur la galère capitane, où je vais porter des nouvelles qui intéressent le salut de l'Espagne.

— Monseigneur, dit tout bas Scoppa, c'est nous fermer toute voie de retraite.

— Laisse-moi faire, dit Guise : ou je connais mal la haine des Espagnols pour le nom français, ou celui-ci se laissera prendre à l'appât que je vais lui jeter tout à l'heure.

XII

La chaloupe et la felouque marchèrent ainsi pendant quelque temps : déjà l'attention des autres navires répandus dans le golfe avait été attirée par cette felouque que convoyait une des embarcations de la royale marine d'Espagne.

Était-ce un noble messenger à qui elle rendait honneur, était-ce un prisonnier qu'elle chassait ainsi devant elle ?

Tout à coup Guise, qui était resté appuyé contre son mât, poussa une exclamation bruyante.

La felouque s'arrêta un moment, et la chaloupe se trouva bord à bord avec elle.

— Monsieur, s'écria-t-il, en s'adressant vivement à l'officier espagnol, avez-vous des armes ? avez-vous des munitions ?

— Et à quoi bon ? dit l'officier.

— Malédiction ! s'écria Guise, ne voyez-vous pas que pendant que je cours annoncer au duc d'Arcos et au prince don Juan que le duc de Guise s'est embarqué pour venir à Naples, le voilà qui débouche par le détroit de Procida, et qui va gagner la ville avant qu'une embarcation de toute cette flotte ait fait un mouvement pour l'en empêcher ?

Le capitaine regarda du côté que désignait Guise, et aperçut la barque de Borgia, qui à son tour arrivait de toute sa vitesse.

— De par l'enfer ! s'écria Scoppa, en aidant à la ruse d'Henri, c'est lui, c'est bien lui ; je reconnais la barque de ce scélérat de Carniole, qui avait juré d'introduire le duc à Naples, malgré la flotte espagnole.

— Oui, vraiment, dirent quelques matelots de la chaloupe, c'est bien là la barque de ce bandit qui nous a tant de fois glissé entre les mains comme une anguille.

— Monsieur, reprit Guise, en s'adressant au capitaine de la chaloupe, je ne devais dire cette nouvelle qu'au

vice-roi, mais le péril pressant qui m'a fait parler doit vous dicter votre devoir.

Aussitôt, et sans attendre de réponse, Guise fit un signe aux rameurs, sa felouque reprit sa course vers la galère capitane, tandis que la chaloupe virait de bord pour aller à la rencontre de la barque qui portait Borgia.

— Le pauvre diable, dit Guise en rendant à l'officier de la chaloupe le salut que celui-ci lui adressait, rêve quelque magnifique récompense pour la capture qu'il va faire, et peut-être demain l'enverra-t-on aux prisons d'Oran, pour m'avoir laissé échapper.....

— Et où allons-nous ?

— A la galère capitane, dit Guise.

Quelques chaloupes avaient remarqué le mouvement qui venait de s'opérer, et peut-être eussent-elles abordé la felouque de Henri, si elle s'était détournée un moment de la route qu'elle devait suivre ; mais en la voyant se diriger vers les navires espagnols, ils se contentèrent de la surveiller de loin, et se mirent en mesure d'aider à la chasse qu'allait tenter une de leurs embarcations.

Cependant l'attention des galères avait été attirée par ce mouvement des chaloupes.

On savait que Guise avait quitté Rome, et quelqu'un supposât que les frêles embarcations dont il pouvait disposer avaient péri dans la tempête de la nuit précédente,

on n'en surveillait pas moins exactement les plus petites barques qui se montraient en rade.

Déjà les deux chefs suprêmes de l'armée et de la flotte espagnoles étaient sur le pont de la galère capitane, entourés de la plupart de leurs officiers.

— C'est un courrier du comte d'Ognate, qui vient sans doute à nous, dit le duc d'Arcos en montrant au jeune don Juan d'Autriche la barque de Guise qui continuait à s'avancer vers eux.

— Courrier fort peu intéressant, repartit don Juan, et qui nous apporte probablement les nouvelles que le canon des forts nous a déjà apprises...

— Je voudrais bien plutôt savoir quelle est cette barque qui se dirige si résolument sur Naples, et que poursuivent nos chaloupes...

— C'est peut-être Guise lui-même.

— Un prince de Lorraine monté sur une pareille barque, c'est impossible, dit sentencieusement le duc d'Arcos.

— Mais qui donc peut mettre tant d'obstination à résister aux signaux de nos chaloupes ?

— Quelque misérable marinier qui porte quelques sacs de farine aux affamés du marché Neuf.

— Les drôles, reprit don Juan, seraient-ils assez maladroits pour la laisser échapper ?...

— Une chaloupe en mer ! s'écria le jeune prince, j'irai moi-même...

— Que votre altesse ne se dérange pas, dit le duc d'Arcos, voilà la chaloupe de don Inigo Marillas qui vient d'envoyer à ce bâtiment rétif un avertissement qu'il comprendra mieux que vos signaux...

En effet, la chaloupe venait de lancer contre la barque de Borgia un boulet qui avait brisé son mât.

— Oui, oui, dit le prince, le voilà qui s'arrête... et... qui obéit.

En effet, Borgia, décidé à tenter l'aventureuse entreprise qui lui avait été suggérée par Luigi del Ferro, avait mis tous ses efforts à arriver à Naples avant le duc de Guise. Et peut-être y fût-il parvenu sans la ruse du duc, qui l'avait désigné à la poursuite des Espagnols.

Il avait donc couru à son but sans s'occuper des signaux qui lui ordonnaient d'aborder, jusqu'au moment où le coup de canon tiré sur sa barque le mit dans l'impossibilité de continuer sa route.

Il y eut alors sur le visage de Borgia un moment indicible de rage et de douleur ; un sourd rugissement s'échappa de sa poitrine, et il resta un moment immobile et indécis ; mais aussi prompt à abandonner un parti désespéré qu'à se jeter dans une entreprise dangereuse, il se contenta de hausser les épaules en disant :

— Misérable Inigo, il ne se doute pas que le boulet qu'il vient de lancer a brisé une couronne.

— Puis il ajouta :

— A la chaloupe, enfants ! et que du moins personne n'aborde cette ville où nous ne pouvons plus arriver.

Aussitôt il vira de bord, et revint sur la chaloupe espagnole qui l'avait forcé de s'arrêter ; du plus loin qu'il put se faire reconnaître et se faire entendre, il se leva dans sa barque et se mit à crier :

— Imbéciles, maladroits, chiens dégénérés qui courez sur le chasseur et laissez échapper la bête...

— Je suis Borgia, me reconnaissez-vous?... Eh bien ! voilà Guise là-bas... Guise qui vous échappe.

— Que vous soyez Borgia, repartit l'officier espagnol, je n'en doute point ; mais je ne vois pas ce que vous allez faire à Naples, monsieur le comte.

— Ce que j'allais faire du côté de la ville, monsieur, dit Borgia avec une assurance insolente, j'allais m'opposer seul, et avec cette barque montée par deux enfants, au passage du duc de Guise, puisque vous, ses premiers ennemis, vous le laissez passer paisiblement et lui faites l'honneur de le convoier.

— Allons, allons, monsieur de Borgia, répliqua Inigo, nous rendrons compte chacun de notre conduite au viceroy et au prince amiral ; mais je ne vois pas qu'il y ait eu

une grande faute à laisser passer une felouque qui, vous le voyez, continue si rapidement et si directement sa route vers la galère capitane.

La barque de Borgia avait abordé la chaloupe; Melchior monta sur le pont espagnol et prit une lunette des mains de l'officier, il regarda la felouque de Guise, et une émotion extraordinaire se peignit sur son visage.

— Ce que Carniole n'a pu accomplir cette nuit, murmura-t-il en tressaillant, l'aurait-il fait dans ces dangereux récifs qu'il vient de franchir avec tant d'audace?

— Voyez, dit l'officier : cette felouque qui porte, dites-vous, le futur souverain de Naples, est déjà dans les eaux de l'escadre ; encore quelques minutes, et elle sera à la portée de son canon.

— Oui, c'est vrai, dit Borgia ; mais quand vous l'avez abordée, ne portait-elle que deux hommes ?

— Il y en avait trois...

— Et je n'en vois plus que deux ! dit Borgia d'une voix stridente.

— Il y en a donc un qui se cache ?...

— A moins qu'il ne soit plus qu'un cadavre couché au fond de cette barque, et dont Carniole va demander le prix au vice-roi.

— Le cadavre de qui ?...

— Le cadavre de Guise, dit Borgia avec impatience...

» Oui, cela doit être, car Scoppa continue à aller droit à la galère capitane.

— Et vous voyez qu'on les a aperçus, car on leur fait signe d'approcher.

— Que tous les saints et tous les démons vous confondent ! s'écria Borgia en frappant le pont avec fureur ; voyez comme ils obéissent au signal qu'on leur donne.....

» Ah ! c'est un brave gentilhomme, que Henri de Lorraine, et qui mérite de réussir ; mais, à vrai dire, il a eu affaire à de bien sots ennemis.

» Courez sus à cette felouque, monsieur, et par le saint roi dont je porte le nom, je lui couperai la route, ou j'y périrai...

» Donnez-moi deux rameurs.

Ce qui avait excité à ce point la colère de Borgia, c'est qu'au moment où les galères semblaient saluer la bienvenue de la felouque de Guise, qui s'approchait d'elles, le duc se leva tout à coup sur le banc de sa barque, et bravant fièrement ses ennemis, s'écria en agitant son chapeau :

— Guise ! France et Guise !

Au même instant, la barque changea de direction, et courut droit à terre, à quelque distance de Naples.

Aussitôt tout fut en émoi sur la flotte, les galères tirèrent

toutes leurs bordées sur la felouque, les chaloupes furent mises à la mer.

Cependant le peuple de Naples s'était amassé sur la rive, averti par les premiers coups de canon qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans le golfe.

On avait vu la poursuite de la felouque de Guise, puis celle de la barque de Borgia, et l'intérêt avait été vif; mais lorsque les deux embarcations furent forcées d'arriver aux vaisseaux des Espagnols, la foule commença à se retirer : ce fut à ce moment qu'elle fut arrêtée par la manœuvre audacieuse de Henri de Lorraine.

De même que les nombreuses assemblées ont quelquefois un sens moral supérieur à celui de l'homme le plus intelligent et le plus instruit, de même il semble que la finesse des sens physiques arrive dans les masses à une puissance de perception inouïe.

Ce cri de Guise, qui semblait devoir se perdre et mourir dans l'espace, domina le profond murmure de la mer, les mille bruits de cette escadre de chaloupes, et arriva jusqu'à la multitude qui bordait le rivage.

Mille autres cris lui répondirent, et les échos de Castellamare les répétèrent avec un sourd mugissement.

Puis, tout à coup, ce fut un tumulte effroyable : toutes les galères se mirent en mouvement, tous les canons éclatèrent à la fois; la mer fut labourée de milliers de

boulets; les chaloupes, les felouques, les embarcations de toute espèce, coururent vers cette barque, qui continuait à marcher vers la ville, tandis que Guise, agitant comme un drapeau les plumes de son feutre, Guise, debout sur son banc, bravait, en souriant, tous ces tonnerres qui grondaient contre lui, et montrait à ceux qu'il allait commander ce que peuvent l'audace et la volonté inflexibles d'un homme.

Cependant, parmi tous ces légers bâtiments ameutés à la poursuite de la felouque de Guise, une barque légère et étroite avait devancé les autres... Un enfant en tenait le gouvernail, tandis que deux vigoureux matelots faisaient ployer les rames sous leurs efforts désespérés.

Un homme aussi était debout sur cette barque, l'épée à la main, la tête nue, le visage enflammé d'une ardeur cruelle; à ses pieds, une jeune fille, à genoux, cachait sa tête dans ses mains.

— A moi, Guise, à moi ! criait Borgia (c'était lui) ; à moi !

Et sa voix, non moins retentissante que celle de Guise, domina aussi un moment tout le tumulte de cette scène et arriva jusqu'au duc...

Il se détourna à cet appel ; un indicible mouvement d'effroi parut sur le visage de ce fier gentilhomme qui

traversait avec tant de calme les mille morts qui le poursuivaient.

Carniole l'observait et laissa échapper un sourire ; mais presque aussitôt Henri de Lorraine s'écria :

— Arrêtez-vous, rameurs, j'al toujours répondu à qui m'appelle, une épée nue à la main.

Les rameurs obéirent ; mais aussitôt Carniole se leva, en s'écriant avec colère :

— A la rame, misérables... à la rame, ferme, redoublez.....

Et comme Guise lui voulait imposer silence :

— Monseigneur, repartit Scoppa, vous ne portez plus seulement au bout de votre épée l'honneur des Guise, vous y portez les destinées d'un peuple : vous ne vous appartenez plus.

La barque de Henri reprit sa course, celle de Borgia arrivait d'une vitesse extrême ; elles marchaient à angle droit, l'une vers l'autre : Guise s'efforçant de gagner la côte, Borgia essayant de couper sa route.

Déjà le duc était hors de la portée des canons des galères, et assez près de terre pour que les batteries de la ville tinssent à distance les chaloupes qui auraient pu s'aventurer à sa poursuite ; il ne restait donc plus d'espérance aux Espagnols et d'obstacle au duc, que cette barque montée par Borgia.

Tous les yeux s'attachèrent sur ces deux fiers ennemis.

En effet, leurs barques couraient d'une égale vitesse, et si celle de Guise devait devancer celle de Borgia, ce ne pouvait être que d'une distance si petite, qu'il était impossible de la calculer...

Bientôt elles furent assez près pour que l'on jugeât que la rencontre était inévitable.

La felouque de Guise allait être prise en travers, lorsque tout à coup Carniole change la direction de sa barque, l'incline du côté de celle de Borgia, comme pour la laisser passer, puis redressant tout à coup le gouvernail, et poussant les rameurs de ses cris et de ses juréments, il court sur la felouque de l'Italien, l'aborde par le travers, la heurte, la renverse, l'abîme et passe victorieusement sur les flots, où la barque et ceux qu'elle portait avaient disparu.

Mille cris de triomphe éclatent du côté de Naples, les canons des galères recommencent à tonner, lançant à Guise leurs boulets inutiles, comme ces furieux qui, ne pouvant plus atteindre leurs ennemis, les poursuivent de leurs injures.

Un moment après, on vit monter à la surface des eaux le jupon rouge de la jeune Anita, et la barque de Guise s'arrêta.

Un moment après, la jeune fille était recueillie par Carniole.

— Monseigneur, fit le bandit à ce moment, voyez cette tête qui nage à une demi-portée de mousquet, ce n'est ni celle de Francesco, ni celle de l'un des rameurs que l'on a pris à bord de la chaloupe du seigneur Inigo.

— Tu as raison, repartit Henri... c'est Borgia.

— Ne vaut-il pas la balle que contient ce mousquet?

— Il vaut mieux que cela, dit Guise; je lui dois une revanche.

— Prenez garde, monseigneur, Dieu seul sait comment il la prendra.

Carniole souffla sur la mèche de son mousquet.

— A Naples, répondit Guise en la lui arrachant.

Une demi-heure après, Guise abordait à Naples au milieu de cent mille hommes qui étaient venus à sa rencontre, et qui le portaient en triomphe;

Tandis que Borgia, épuisé et presque mourant, atteignait la plus prochaine chaloupe, et était conduit comme un coupable en présence de don Juan d'Autriche et du duc d'Arcos.

Quant à Francesco, personne ne s'occupa de ce qu'il était devenu.

XIII

Ce jour-là même, dans la tour principale de l'église des Carmes, un homme et une femme venaient de s'enfermer dans une immense cuisine, qui mérite que nous en fassions la description.

Une haute et large cheminée en occupait un côté ;

Dans cette vaste cheminée et devant un feu indigent fumait une petite marmites de terre, de laquelle s'échappait une odeur infecte de lard rance et d'ail ;

Tout près et sur un coussin de toile Perse, or et soie, était assis un petit nègre hideusement défiguré par les affreuses pustules d'une maladie terrible (il avait la petite-vérole).

Le malheureux enfant, les yeux couverts de croûtes, grelotait sous le manteau de velours brodé d'or dont il était enveloppé, poussant sans cesse des gémissements plaintifs.

Les murs de cette cuisine, tout noirs de fumée, tout souillés de graisse, supportaient quelques tablettes, sur lesquelles étaient jetés pêle-mêle des pots de médica-

ments, des ustensiles de cuisine en terre, des vases ignobles débordant de beurré fondu et de macaroni gluant, parmi lesquelles luisaient des cassettes de bois précieux, ornées de sculptures d'or et d'argent, quelques-unes incrustées d'agates gravées et de précieux camées.

Çà et là des coupes d'un travail exquis, des verres d'une délicatesse aérienne, de petites statues d'une valeur considérable, soit par leur antiquité, soit par la perfection de l'œuvre ou la richesse du métal.

Le long de ces murs étaient appendus des quartiers de viande salée, du gibier, des volailles, des paquets d'oignons, et aux mêmes clous de magnifiques mousquets damasquinés, de riches épées, des cuirasses resplendissantes d'or, des armes de toute espèce.

Par terre, et à côté des ordures provenant des légumes qu'on avait épluchés, des piles de vaisselle d'argent, d'or et de vermeil, des coffres à demi ouverts, d'où sortaient des chaînes, des bracelets, des colliers de perles et de diamants;

Dans les angles, et entassés les uns sur les autres, des meubles les plus rares, d'où pendaient des velours, des damas, des brocards, des robes avec leurs dentelles de Venise, des manteaux avec leurs broderies de pierres précieuses, çà et là, des sacs d'argent et de sequins, à moitié répandus à terre.

De tous côtés, des tableaux magnifiques des premiers maîtres de l'Italie, des portraits de dames et de chevaliers, des toiles de sainteté, qui attestaient que le pillage, qui avait amené là toutes ces richesses, n'avait pas plus épargné l'asile religieux que la maison des riches et le palais du grand seigneur.

Enfin, et pour compléter ce bizarre ensemble de confusion, un lit splendide, surmonté d'un dais couronné de plumes, tout habillé de riches tentures de brocard d'or, au pied duquel se trouvait un misérable berceau en osier, couvert d'un vieux lambeau de drap et qui servait de lit au misérable négriillon malade.

L'homme qui s'était enfermé dans cette chambre pouvait avoir une quarantaine d'années, il était d'une taille médiocre, et assez mal tourné.

Ses cheveux noirs et crépus lui descendaient si bas sur le front qu'ils touchaient jusqu'à ses épais sourcils; ses yeux profondément enfoncés semblaient hagards; la teinte presque noire de son visage dissimulait mal sa pâleur livide; sa bouche démesurément fendue laissait voir, aux moindres mouvements de ses lèvres, une double rangée de dents blanches et aiguës; enfin ses énormes oreilles plates et sans bord lui donnaient tout à fait l'aspect d'un singe en mauvaise humeur.

Il était vêtu d'un collet de buffle, d'un justaucorps de

velours cramoisi, avec des chausses écarlates. Les jambes et les pieds nus. Un bonnet rouge et or couvrait sa tête, et une ceinture de même couleur soutenait de chaque côté trois longs pistolets qu'il ne quittait jamais.

La femme qui l'accompagnait pouvait avoir vingt-cinq ans, elle était belle, et ses grands yeux noirs, ses lèvres vermeilles, ses dents d'ivoire, sa peau brune et veloutée, ses cheveux d'ébène, ondulés à la manière antique, devaient avoir une grâce tout à fait piquante sous la coiffe à dessus plat et à barbe pendante des jardinières de Pouzsoles. Mais le ridicule de ses vêtements lui enlevait tous ses avantages.

Elle était habillée d'une robe de brocard bleu, venant de la duchesse de Matelone, qui était une des femmes les plus grandes de son époque, de façon que la Ronda (c'était le nom de cette femme) avait été obligée de la retrousser tout autour, pour qu'elle ne trainât pas par terre, tandis qu'elle lui montait jusqu'au menton; elle avait ajusté par-dessus cette robe un gard'infant en point de Venise, qui ressemblait volontiers à une serviette nouée autour du cou.

En outre elle avait jeté par-dessus tout cela une chaîne de pierreries de couleur, un collier de perles qui valait une principauté, et elle portait à ses oreilles des pendants

de diamants, les plus beaux peut-être qui, à cette époque, fussent en Europe.

Le tout était surmonté d'un bonnet à l'infante, dont le fond était orné d'une étoile de brillants.

Cet homme était Gennaro Anneze; cette femme était la sienne.

Au moment où ils étaient entrés dans cette pièce, tous deux étaient chargés d'objets divers, tels que ceux qui étaient répandus de tous côtés. C'étaient des épées, de petites cassettes, des sacs d'argent, des bijoux.

La Ronda avait relevé le devant de sa robe, et portait ainsi une quantité considérable de ce riche butin.

Arrivée au milieu de la cuisine, elle jeta à terre cette charge pesante, au risque de briser les choses précieuses qu'elle portait.

Son mari en fit autant, comme s'ils n'avaient l'un et l'autre attaché aucun prix à ces richesses.

— Ah! dit la Ronda en repoussant tout cela du pied, pour le ranger plus près du mur, je crois que nos hommes commencent à se faire la part trop large.

» Comment se fait-il qu'on n'ait trouvé que cet argent et ces bijoux dans le pillage de la maison de l'avocat Ornazio? Il était fermier de la gabelle sur les laines, et il était plus riche que le procureur Andréa, de chez qui on nous a rapporté dix fois plus de butin.

» Tu es un poltron et un imbécile, Gennaro, et si tu laisses faire ainsi, non-seulement on ne nous apportera rien, mais on viendra nous demander ce que nous avons.

— Silence! répondit Gennaro d'une voix sourde et enrouée; as-tu envie que les gardes qui sont dans la salle précédente t'entendent et forcent la porte, pour venir nous punir tous deux de tes imprudentes paroles?

» Ce n'est pas tout que d'être riche, il faut vivre, et si je n'avais pas ces braves garçons pour me défendre, et pour maintenir dans mon parti le peuple du marché, il y a longtemps que Pepé Palombo avec ses capes-noires, Santis avec ses bandits, et le Pione avec ses lazzares m'auraient coupé la tête et pendu par un pied, comme ils ont fait au comte Giuseppe de Caraffa.

— Mais, reprit sa femme avec aigreur, à quoi bon amasser toutes ces richesses, si elles ne doivent nous servir à autre chose qu'à les regarder là, jetées pêle-mêle comme un tas d'ordures?

— Il me semble, repartit Gennaro avec un sourire satisfait, que c'est déjà un assez grand plaisir.

» Voici, dit-il, tous les bijoux du duc de Turci, voilà les parures de la princesse d'Avelle, la vaisselle du duc de Conegliano.....

» N'es-tu pas fière de posséder ce qui faisait la fortune et l'orgueil de ces nobles insolents?

» Oh! ajouta-t-il en caressant de l'œil toutes ces richesses accumulées autour de lui, que je puisse faire la paix avec les Espagnols, et j'irai vivre à Rome comme un prince de l'Eglise ou un vice-roi du Mexique.

— Oui, repartit sa femme, si tu n'es pas pendu demain, comme l'a fait décider don Félix de Médina au dernier conseil des Espagnols, et comme le duc d'Arcos t'en a fait menacer en réponse au message que tu lui as envoyé hier.

— Ou plutôt, s'écria violemment Annèze, si je ne suis pas empoisonné aujourd'hui.

— Empoisonné! répliqua la femme en regardant son mari d'un air étonné; par qui, et comment?

Gennaro montra du doigt le petit négrillon qui était assis près du feu.

— Pourquoi cet enfant est-il là? Qui l'a tiré de son berceau?

» Ne vois-tu pas qu'il peut, en étendant la main, jeter dans cette marmite une liqueur ou une poudre mortelle?

— Eh! répondit la Ronda en haussant les épaules, le pauvre malheureux n'y voit pas clair, la fièvre le brûle; c'est à peine s'il reconnaît le son de ma voix.

» Et qui, d'ailleurs, aurait pu lui remettre du poison, puisqu'il ne sort jamais de cette chambre, et qu'il n'y a que toi et moi qui puissions y entrer?

— C'est égal, répondit brutalement Gennaro, remets-le dans son berceau, et maudit soit le jour où tu as pris en pitié cette hideuse créature, et où tu l'as apportée dans notre maison!

— Ce jour-là, Gennaro, reprit la Ronda, tu avais la fièvre noire, et nos médecins t'avaient laissé pour mort dans notre pauvre boutique.

• Une vieille Egyptienne s'y présenta au milieu de la nuit, portant cet enfant dans ses bras. Elle m'offrit de te guérir, grâce à une poudre dont elle avait le secret, et je fis vœu à saint Janvier de lui accorder ce qu'elle demanderait, si elle parvenait à te sauver.

— Oh! dit Gennaro en versant quelques sacs de sequins dans un grand plat d'argent, tu as été bien imprudente, ce jour-là : car enfin cette femme pouvait m'empoisonner.

— Tu n'étais pas encore capitaine-général des armées de Naples, répondit la Ronda d'un ton dédaigneux, et cette femme n'avait aucun intérêt à se débarrasser d'un misérable comme toi.

— Folie, folie, dit Gennaro d'un ton sentencieux ; toutes les Egyptiennes sont sorcières ; elle pouvait prévoir ma grande fortune, et vouloir se débarrasser d'un homme qui peut-être un jour sera le maître de Naples.

— Toujours est-il, répondit vivement la Ronda, qu'elle

te sauva, et que, pour la récompenser de ta guérison, je lui promis, selon le vœu que j'avais fait à saint Janvier, de me charger de cette pauvre petite créature qu'elle portait dans son tablier, et je ne l'abandonnerai pas, quoi que tu puisses dire.

— Bien, bien, reprit Gennaro d'un ton bourru, mais bon sera le jour où la maladie emportera ce damné petit Egyptien.

— Maudit soit ce jour, s'écria la Ronda avec colère, car je suis sûre que ta vie est attachée à celle de cet enfant, et le jour où tu le frapperais pour t'en débarrasser, le jour où il mourrait parce que tu l'aurais abandonné, serait celui où Dieu te livrerait à tes ennemis pour te punir de ta cruauté et de ton ingratitude.

Gennaro jeta un regard irrité sur sa femme et sur l'enfant malade; il semblait vouloir les punir l'un et l'autre de la menace de Ronda; mais presque aussitôt, ce sentiment violent sembla faire place dans son âme à une soudaine terreur; il baissa la tête et répondit :

— Eh bien ! ne vois-tu pas qu'il souffre ? donne-lui à boire de cette limonade, et fasse Dieu qu'il guérisse bientôt !

La Ronda ne répondit à son mari que par un regard de mépris.

XIV

La Ronda avait déjà fait avaler à l'enfant quelques gorgées d'une boisson rafraichissante, lorsqu'ils furent interrompus par des éclats de voix et un bruit tumultueux qui s'éleva dans la salle, qui précédait la cuisine où ils se trouvaient.

Gennaro fut pris d'un tremblement convulsif, pendant que sa femme allait écouter à la porte, pour deviner ce qui excitait tous ces éclats.

— Par la barbe du Père éternel, disait une voix haute, insolente, est-ce que vous croyez, parce que vous êtes vingt, que vous m'empêcherez de pénétrer dans le repaire de ce damné Gennaro? mon épée est plus longue, plus lourde que vos piques, mes maîtres, et je vais vous l'apprendre tout à l'heure si vous ne m'amenez pas à l'instant votre capitaine-général.

Des cris de : Mort au bandit ! répondirent à cette violente allocution, et presque aussitôt un tumulte effroyable suivit cette menace.

Des cris de femme se mêlaient au choc des armes, et la Ronda s'écria presque aussitôt :

— C'est la voix de Carniole Scoppa. Seigneur Dieu, que vient-il nous annoncer?

— Laisse mes braves l'étendre sur le carreau de quelque bon coup de pique, dit Gennaro, ce sera un chien hargneux de moins acharné à nous ronger les os.

— Oui, vraiment, répondit la Ronda, pour que le corps de bandits qu'il a laissé à Naples sous le commandement du Rosso, son lieutenant, et qui sont vos meilleurs partisans, viennent assiéger la cour des Carmes et nous y égorgent quand ils l'auront prise, ou nous y brûlent s'ils ne peuvent en venir à bout.

Aussitôt elle ouvrit la porte de la cuisine et se précipita courageusement dans la salle en s'écriant :

— Holà! hé! misérables, quel est celui d'entre vous qui ose tirer l'épée et lever la pique contre notre fidèle ami Carniole Scoppa?

• Rengainez! ou de par tous les saints, mon mari vous fera pendre aux potences du Marché-Neuf.

L'intervention de la Ronda arriva à propos, pour la garde d'honneur de son époux, car déjà Carniole Scoppa en avait étendu deux ou trois par terre; l'un avait la poitrine ouverte, et quoiqu'il fût probable qu'il eût succombé sous le nombre, c'eût été avec une si grande

perte pour la garde particulière de Gennaro Anneze, qu'il est probable qu'il ne lui fût pas resté assez d'hommes pour garder les diverses issues de la tour qu'il occupait.

— Merci de vos bonnes paroles, dit Carniole, en tendant la main à la Ronda, vous êtes une bonne et brave femme qui sait distinguer ses amis de ses ennemis; mais votre mari est le plus insigne gueux que je connaisse.

» Je ne sais qui me tient d'aller lui passer mon épée au travers du corps, pour m'avoir exposé à la salir dans le sang de ces ignobles gredins; mais, à vrai dire, la liqueur rouge qui coule dans ses veines ne vaut pas mieux que celle que j'ai tirée de ces misérables, et mon épée n'en sera pas moins flétrie jusqu'au jour où je l'aurai lavée dans le sang de quelque gentilhomme.

— Pardonnez-nous, seigneur Carniole, reprit la Ronda d'un ton soumis, mais mon mari ne peut être à la merci du premier qui voudra le demander, et les pauvres gens avaient reçu l'ordre de ne laisser entrer personne.

— Ils auraient dû recevoir l'ordre, reprit brusquement Carniole, de laisser entrer, à quelque jour et à quelque heure qu'il se présente, votre ami Carniole Scoppa.

» Mais où est-il, ce brave et digne Gennaro, que je lui

annoncé la grande nouvelle qui occupe déjà toute la ville de Naples ?

— Quelle nouvelle ? dit la Ronda, en s'avancant vers Anita, qui, durant tout le tumulte, s'était tenue cachée dans un coin de la vaste salle, en poussant les cris que la femme d'Anneze avait entendus du fond de sa cuisine. Quelle nouvelle ?

• Est-ce par hasard celle de l'arrivée du père de ma charmante filleule, avec ses braves soldats ?

— Non, non, répondit Carniole, je vous apporte un secours plus puissant et plus respecté que celui de mon digne frère, descendant en ligne droite du dieu Hercule.

— Cela n'empêchera pas Anita d'être la bien venue dans ma maison, répondit la Ronda en embrassant la jeune fille.

• Mais, mon Dieu ! comme la voilà faite ; elle grelotte, elle a froid, elle est toute trempée par l'eau de la mer.

— C'est qu'elle a fait un voyage dangereux, qui s'est terminé par un naufrage terrible ; fasse Dieu que le baptême qu'elle a reçu dans les eaux du golfe de Naples ait lavé les fautes qu'elle a dû commettre pendant ce voyage !

— Sur mon âme ! mon oncle, dit Anita, dont la fatigue et les dangers avaient épuisé les forces, sur mon âme, je suis innocente.

Carniole haussa les épaules et répondit par un sourire

qui disait clairement que cette assurance ne le satisfaisait pas.

Puis il reprit :

— Mais ce sont des choses dont nous nous occuperons plus tard ; allez me chercher Gennaro Anneze, et dites-lui de se préparer à me suivre.

Avant que la Ronda n'eût fait un pas pour aller chercher son mari, celui-ci entra dans la salle où était Carniole.

Il avait ajouté aux pistolets qu'il portait à sa ceinture une hache de boucher, et il tenait un mousquet dont il avait allumé la mèche.

— Te suivre, s'écria-t-il en entrant, pour me faire assassiner par les gens de Pepé Palombo ou par ceux de Genuino ?

» Je ne sortirai point de la tour des Carmes. Pourquoi en sortirais-je ?

— Pour aller au-devant du très-illustre prince Henri de Lorraine, duc de Guise, qui vient de débarquer en face de toute la flotte espagnole, après avoir été salué par toutes les batteries des ennemis de Naples, et qui maintenant entend la messe dans l'église de Notre-Dame-des-Carmes.

Au nom du duc de Guise, toutes les personnes pré-

sentes, et Gennaro lui-même, répondirent par un cri de joie.

— Il est ici, dis-tu ? s'écria Gennaro, en se rapprochant vivement de Carniole, et comme si la présence du duc de Guise à Naples effaçait de son esprit toutes les craintes auxquelles il était en proie quelques instants avant.

— Sans doute, répondit Carniole.

— En es-tu bien sûr ?

— C'est moi qui l'ai amené.

— Apporte-t-il de l'argent ?

— Il a le secret d'en fabriquer, repartit Carniole en jetant un regard railleur du côté de la cuisine.

— Nous amène-t-il des troupes ? reprit Gennaro.

— Celles qu'il commandera sont sûres de vaincre, répondit Carniole.

— A-t-il avec lui des munitions ?

— Il a chargé les Espagnols de lui en fournir.

— Et tu penses qu'il m'attend, et qu'il est convenable que j'aille au-devant de lui ?

— Je le pense si bien que je suis venu te chercher.

Anneze ne répondit point et se mit à marcher dans la salle d'un pas actif, et d'un air inquiet et préoccupé.

Pendant ce temps, la Ronda avait échangé les paroles suivantes avec Anita :

— Est-ce véritablement le duc de Guise ? dit-elle à la jeune fille.

— Oui, c'est lui, répondit Anita.

— L'as-tu vu ?

— Oui, je l'ai vu, car il m'a recueillie dans sa barque, au moment où j'allais périr.

— Est-il aussi beau qu'on le dit ?

— Oui, il est beau, dit Anita d'un ton pensif.

— Plus beau que Melchior Borgia lui-même ? dit la Ronda en baissant la voix.

Anita fixa ses yeux brûlants de fièvre sur ceux de sa marraine, comme pour lire au fond de sa pensée, et lui prenant les mains, elle les serra vivement en répondant d'une voix presque éteinte :

— Oui, plus beau que Melchior Borgia, plus beau que don Félix de Médina ; ce sont des gentilshommes, mais lui c'est un prince ; ce sont des enfants, mais lui c'est un homme.

— Et dis-moi, ajouta la Ronda, en se penchant presque à l'oreille d'Anita, est-il vrai qu'aucune femme ne puisse le regarder sans éprouver au fond de l'âme une sensation terrible et brûlante ?

A ce moment, la vive rougeur qui avait un moment coloré les joues d'Anita s'effaça tout à coup, ses mains laissèrent échapper les mains de la Ronda, ses lèvres

s'agitèrent convulsivement, elle tomba évanouie en murmurant :

— Ne me demandez pas cela.

— Emportez cette pauvre enfant, dit vivement Carniole en s'adressant à la femme d'Anneze, soignez-la, réchauffez-la; vos bons soins vous seront comptés devant Dieu, et devant moi, ajouta-t-il, avec un signe particulier, en montrant Gennaro, qui continuait au milieu de la salle sa promenade taciturne.

La Ronda emmena Anita dans la cuisine.

Gennaro, qui n'avait pas pris garde à ce qui venait de se passer, s'arrêta tout à coup et s'écria vivement :

— Non, je n'irai pas... je ne sortirai pas...

Le duc Guise est venu à Naples sur mon invitation, il peut bien pousser jusqu'ici.

— Si Pepé Palombo, ou le Genuino, ou le dernier des drôles qui sont ici, repartit Carniole Scoppa, m'eût répondu comme tu viens de le faire, je te jure que je lui aurais fendu la tête, car j'aurais pu soupçonner que de leur part c'eût été insolence, mais de la tienne ce n'est que terreur et lâcheté; et comme ce serait vouloir faire marcher un cadavre que de prétendre arracher un poltron à ses craintes, je ne te parle plus de me suivre, mais je te dis de me donner un des tiens, le plus considérable

de ceux qui t'obéissent, pour venir faire tes excuses à son altesse, et l'inviter à te venir trouver.

— Oui, tu as raison; voici Cavaillo, mon premier lieutenant, le frère de ma femme, celui que je considère comme un autre moi-même, qui va te suivre et porter mes compliments et mes excuses au duc.

Celui que Gennaro avait désigné ainsi s'avança...

C'était, de tous les brigands qui encombraient cette salle, celui qui, dans les vêtements et l'abandon complet de sa personne, semblait le plus misérable et le plus brutal.

Mais, à le mieux examiner, on reconnaissait une rare beauté dans ses traits, une vive intelligence dans son regard, et dans toute sa physionomie l'expression d'une volonté ferme et d'une persistance obstinée.

— Ah ! dit Carniole, c'est Angelo que tu te proposes d'envoyer comme ambassadeur au duc de Guise ?

— Soit, je l'accepte; sa parenté avec toi est un brevet suffisant pour le faire admettre par le prince.

— Mais, pour remplir une pareille mission, ne faudrait-il pas qu'il prit tout au moins la peine de se laver un peu le visage et les mains, et ne pourrais-tu tirer du trésor de tes pilleries quelque vêtement convenable et qui le rehausse un peu ?

— A quoi bon ? dit Angelo en souriant dédaigneuse-

ment, le sang qui tache ma main est du sang espagnol, la poussière qui couvre mon visage est celle du combat; cette parure doit plus charmer le duc de Guise que le justaucorps galonné, volé dans le pillage d'un palais.

— Le drôle a raison, dit Carniole, n'est-ce pas, Genaro ?

Le misérable Anneze répondit par un sourire bas et cruel, et repartit :

— Je vais tout préparer pour faire honneur au duc.

XV

Il était à peu près midi, lorsque Henri de Guise, ce beau et charmant gentilhomme, dont on disait à la cour de France que les autres princes semblaient de la canaille à côté de lui, arriva devant le tourjon des Carmes, conduit par Carniole, Angelo, l'élu du peuple Arpaya, et une foule immense d'hommes, de femmes et d'enfants, qui jetaient des feuillages sur les pas de son cheval, et qui brûlaient de l'encens au-devant de lui.

A peine avait-il mis le pied sur le sol napolitain,

Guise avait été porté en triomphe par le peuple jusqu'à l'église Notre-Dame-des-Carmes, où il avait entendu la messe.

Jusque là rien ne l'avait averti de ce que pouvaient être les hommes auxquels il allait avoir affaire.

Bien qu'il sût que Naples était au pouvoir de misérables sortis des dernières classes populaires, il lui était cependant difficile de se faire l'idée d'un chef aussi sale et aussi déguenillé qu'Angelo.

L'arrivée du lieutenant et du beau-frère de Gennaro Anneze causa donc une surprise fâcheuse à Guise ; il était encore tout brûlant de l'enthousiasme de son voyage si audacieusement exécuté, encore tout enivré de l'accueil de la multitude, de la pompe de la cérémonie religieuse à laquelle il venait d'assister, des chants entonnés par un nombreux et pompeux clergé, et répétés par des milliers de voix : l'aspect d'Angelo l'humilia ; toutefois ce sentiment s'effaça bientôt.

Angelo, arrivé devant le duc, mit un genou en terre devant lui avec une sorte de grâce et de dignité qui étonnèrent ceux qui le connaissaient.

— Monseigneur, dit-il d'une voix grave, pardonnez à mon frère s'il ne s'est pas présenté à vous, comme c'était son devoir, mais parmi ce peuple que vous venez défendre, il se trouve trop de traîtres et d'assassins qui

ont promis la mort de mon frère aux Espagnols, pour qu'il n'y eût pas pour lui un danger trop grand à quitter l'asile où il est enfermé.

— Si ce danger existe pour lui, monsieur, lui dit le duc, il doit exister pour vous, et cependant vous l'avez bravé.

— Je ne suis qu'un soldat, monseigneur, et que ce soit une balle napolitaine ou espagnole qui me tue, il importe peu au salut de la république.

— La vie de mon frère répond du salut de Naples, jusqu'à ce qu'il ait remis entre vos mains les destinées de la patrie; il a dû la ménager jusque là.

— Il vous attend, car il a hâte de vous saluer, comme je vous salue, roi de Naples...

— Oui... oui, crièrent quelques voix isolées.

— Jamais ! crièrent d'autres voix, pendant qu'un sourd et long murmure courait d'un bout de cette foule à l'autre.

Un homme d'un aspect aussi féroce que misérable s'écria :

— A bas l'étranger... il est né en France.

— Vous vous trompez, reprit Guise à haute voix, je suis né sur la felouque qui m'a apporté ici.

Cette réponse charma la foule.

— Vive le duc de Guise ! crièrent mille voix, parmi

lesquelles quelques-unes poussaient les cris de : Vive le roi !

— Mort à tous les gentilshommes, de quelque pays qu'ils soient ! mort à ceux qui les ont appelés ! répondit d'une voix furieuse celui qui avait crié : A bas l'étranger !

Aussitôt il s'éloigna avec un groupe de bandits qui répétèrent les mêmes imprécations, et ce dernier ennemi se perdit dans la foule qui lui fit place avec épouvante.

Pendant ce temps Carniole disait à Angelo :

— Nous ne serons tranquilles que le jour où nous aurons attaché ce Miquel Santis à la potence, où il a pendu le cadavre de Pepé Caraffa.

— Si nous voulons pendre tous ceux qui ne sont pas de votre avis, reprit Angelo pendant que Gulse montait à cheval, il n'y aura pas assez de toutes les potences du Marché-Neuf.

Le duc, qui avait entendu ces paroles, commença à comprendre qu'il n'était pas venu se mettre à la tête d'un peuple uni dans une pensée commune pour la conquête de son indépendance, mais qu'il allait se trouver le chef d'une anarchie qui s'agitait dans la fange des rues.

Cependant il reprit sa route au milieu des acclama-

tions des femmes et des enfants, et arriva bientôt à ce qu'on appelait le tourjon des Carmes.

Il monta au premier étage par un grand escalier extérieur, et arriva à une espèce de petite terrasse, sur laquelle il rencontra Gennaro en compagnie des misérables qui faisaient sa garde.

Anneze s'avança vers Guise et le salua disgracieusement en grommelant quelques paroles sans suite. Puis, sans attendre la réponse du duc, il fit signe à sa femme de s'approcher.

Elle tenait dans ses mains un bassin d'argent, dans lequel était posé un bonnet rouge et or, de la forme de celui qu'Anneze portait elle-même, et qui n'était autre que le bonnet ordinaire des pêcheurs napolitains.

Alors, s'approchant de Guise, sans que le duc pût soupçonner ce que voulait faire Gennaro, celui-ci lui ôta rapidement le chapeau à plumes dont il était coiffé, et plaça sur sa tête le bonnet qu'il avait pris dans le bassin d'argent.

En même temps il s'écria de manière à être entendu de la foule qui s'était arrêtée au pied du grand escalier :

— Voici la couronne que le duc de Guise est venu chercher à Naples.

C'était le signe de ceux qui voulaient faire une république de ce royaume, et, comme la foule était en disposi-

tion d'applaudir à tout ce qui se disait, à tout ce qui se faisait dans ce jour solennel, elle se mit à hurler :

— Vive le duc de Guise, protecteur de la république de Naples !

XVI-

On l'avait déjà salué roi, on le saluait protecteur d'une république.

Guise comprit que c'était à lui de décider du titre sous lequel il devait commander à cette populace mobile.

Il fit signe à Gennaro de le précéder dans l'intérieur de la tour, et comme celui-ci hésita, Guise passa le premier et entra dans une vaste salle entourée seulement de bancs de bois, puis dans une seconde pièce qui précédait la cuisine où étaient entassées les richesses de Gennaro.

Le duc s'y trouva seul un moment, et s'étant retourné pour savoir pourquoi Gennaro ne le suivait point, il le vit fermant avec soin les portes derrière lui, après avoir recommandé à ses gardes de ne laisser entrer personne.

Gennaro et Guise se trouvèrent donc seuls : le duc examinait attentivement cet homme à l'allure honteuse, à la physionomie basse et craintive, tandis que celui-ci se promenait dans la chambre d'un air embarrassé et inquiet.

— Eh bien ! monsieur le duc, dit enfin Gennaro, voilà, qu'avez-vous à me dire ?

— Vous oubliez, repartit Henri de Lorraine, que c'est vous qui m'avez appelé ici, et que c'est à vous à expliquer les espérances que vous avez fondées sur mon arrivée.

— Des espérances, répéta Gennaro avec humeur, quelles espérances peut-on former dans la position où est la ville ? chacun se bat pour soi.

• Pepé Palombo, comme tous les capitaines de quartier, se renferme dans son ottine et ne se bat que lorsqu'il est attaqué.

• Genuino, qui mène toute la bourgeoisie, a des correspondances avec les Espagnols.

• Miquel Santis ne pense qu'à massacrer tout ce qui reste dans Naples de nobles et de gentilshommes.

• Le Pionne seul avec ses lazzeres se bat courageusement partout où il y a un danger, et vous êtes arrivé avec un bandit qui vendra Naples à ses ennemis pour mille écus d'or, et qui vous tuera pour dix.

— Et vous, monsieur, lui dit Guise, vous, le capitaine-général de cette ville, que faites-vous ?

— Moi, dit Anneze d'un ton d'humeur, je sais ce que je dois faire; je rends la justice, je punis les traitres et les coupables, et je fais rendre gorge à tous ceux que je soupçonne de s'être nourris et abreuvés du sang et de la sueur du peuple.

— C'est-à-dire, lui dit Guise, que vous le volez à votre profit.

Gennaro se retourna et jeta sur le duc un regard plein de colère et de menace, mais il s'arrêta et pâlit devant le sourire méprisant de Henri de Lorraine.

Il lui tourna le dos, et reprit, un moment après :

— Est-ce que croyez, monsieur le duc, qu'en vous appelant ici, j'ai voulu me donner un maître ?

— Vous avez voulu deux choses, lui dit sévèrement le duc de Guise : vous avez voulu prévenir une trahison de Genuino ou de tout autre, qui, en livrant la ville aux Espagnols, vous eût mis dans les mains d'ennemis qui vous eussent fait pendre comme un rebelle.

Gennaro voulut répondre, mais Guise l'interrompit en continuant d'un ton sévère :

— Vous avez voulu, d'un autre côté, empêcher le peuple d'élire un autre chef que vous; car il n'en est pas

un qui, une fois à votre place, n'eût cru de bonne justice de vous faire pendre comme un voleur.

• Vous saviez très-bien en m'appelant à Naples, que ma présence arrêterait à la fois les projets des traitres et des ambitieux.

Gennaro continuait à marcher dans la salle, lançant à tous moments des regards furieux du côté de Guise. Il était comme ces chiens lâches et hargneux qui grondent, sans oser la mordre, contre la main qui les frappe.

Enfin, il se décida à parler ; mais au lieu de répondre aux paroles de Guise, il lui dit brusquement :

— Mais qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Ce message vous l'expliquera, dit le duc, en lui tendant une lettre scellée aux armes de France.

Gennaro examina le cachet et sourit en y voyant gravées les armes de France : il rompit l'enveloppe et la mit soigneusement dans son pourpoint.

Ensuite il ouvrit la lettre, la tourna, la retourna avec impatience, puis la rendit tout à coup à Guise en lui, disant :

— Lisez-la-moi, j'ai mal aux yeux.

Cette lettre était un message du marquis de Fontenay, ambassadeur de France à Rome.

Le duc allait en donner lecture à Gennaro, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte extérieure.

On frappait à coups redoublés, on se disputait, on hurlait.

Anneze se mit à trembler, et par un mouvement pareil à celui d'un enfant qui, à la moindre alarme, s'abrite près de sa mère, Gennaro se jeta derrière le duc, qui allait vers la porte pour savoir d'où venait tout ce tapage.

Mais il paraît qu'Anneze reconnut la voix qui poussait les cris furieux qui avaient interrompu sa conversation ; car il courut vers la porte avant que Guise n'y fût arrivé, et l'ouvrit rapidement.

Aussitôt un homme dans le plus bizarre costume, la tête couverte d'une crinière incroyable, se précipite dans la salle, court au duc, tombe à ses genoux, baise ses bottes, et s'écrie d'une voix exaltée :

— Astre de victoire et de liberté, soleil de gloire et de noblesse, je te salue.

• Ta présence sur cette plage a réjoui les cœurs, relevé les courages, raffermi les résolutions chancelantes, aiguisé les épées, rallumé le tonnerre des mousquets...

• Je te salue et je m'incline, astre, soleil, noble Henri de Lorraine!

Le duc de Guise s'était reculé devant cette espèce de masque grotesque, et, le montrant du doigt à Gennaro, il lui dit pendant que l'orateur baisait avec ferveur la place où avaient posé les pieds du duc :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Mais reprit Gennaro, avec un sourire sardonique, c'est monseigneur l'ambassadeur de la cour de France près de la république de Naples.

— Ça ? fit le duc avec un dégoût qu'il ne put dissimuler.

Le misérable se releva, et se coiffant d'un chapeau emplumé, non moins ridicule que la crinière qu'il s'était ajustée sur la tête, il s'écria :

— Je suis il signor Adriano^{Luigi} del Ferro, ambassadeur de Sa Majesté très-chrétienne...

Le duc lui tourna le dos, il passa vivement la main sur son front et poussa un profond soupir.

« Dans quelle odieuse pasquinade me suis-je jeté ? »
« voulaient dire ce geste et ce soupir. »

Cependant Henri se remit presque aussitôt, et revenant vers Luigi del Ferro, il le salua d'un air grave, et lui remit une lettre qu'il tira également de son pourpoint.

— Qu'est-ce que cela ? dit Gennaro avec inquiétude...

— C'est une lettre de M. le marquis de Fontenay, ambassadeur du roi Louis XIV à Rome, adressée par lui au seigneur Luigi del Ferro, notre ambassadeur près la cour de Naples.

Guise, en parlant avec cette gravité et cette déférence à ce saltimbanque décoré d'un si haut titre, essayait, par

la considération qu'il lui montrait, de le remettre à la véritable place qu'il eût dû occuper; mais il n'y réussit pas, car Gennaro arrachant vivement la lettre des mains de Luigi, s'écria :

— Qu'y a-t-il là-dedans ?

— Cette lettre est pour monsieur, dit Guise sévèrement. Gennaro baissa la tête et rendit la lettre à Luigi, qui, au lieu de paraître blessé de l'insulte qu'il venait de recevoir, répondit en souriant :

— Soyez tranquille, monseigneur, l'illustrissime général peut s'emparer de toutes les dépêches du monde, elles ne pourraient lui servir qu'à bourrer son mousquet, s'il osait le tirer, ou qu'à allumer le feu de sa cuisine, car il ne sait pas lire.

— Lis donc tout haut, misérable chien, s'écria Gennaro avec colère.

Cependant la porte était restée entr'ouverte, et les gardes, arrêtés dans la première salle, ainsi qu'une foule de curieux qui étaient parvenus à y pénétrer, avaient été témoins de cette scène.

Luigi prit la lettre, l'ouvrit et la parcourut rapidement des yeux.

— Lis donc, s'écria Gennaro, qui l'observait avec anxiété.

— Silence! répondit Luigi en élevant la voix, et vous

tous, écoutez, et répétez au peuple les nouvelles importantes que je reçois...

— Écoutons, écoutons, répétèrent les curieux et les gardes.

— M. le marquis de Fontenay m'annonce l'arrivée de monseigneur le duc de Guise, comme représentant de la France, et garant de l'intérêt que sa majesté Louis XIV porte aux braves Napolitains.

— Vive le duc de Guise! s'écria la foule qui se tenait dans la salle, pendant qu'Angelo, s'élançant du haut de la terrasse, répétait cette phrase au peuple rassemblé au bas de l'escalier.

Le cri de : Vive Guise! retentit au dehors comme au dedans.

— Il m'annonce aussi, reprit Luigi, que Sa Majesté très-chrétienne enverra bientôt au secours des Napolitains une flotte de vingt galères...

Que dit-il? s'écria Angelo du haut de la terrasse.

Que Sa Majesté très-chrétienne, répondit Carniole, qui était resté dans la salle située entre celle où était Guise et la terrasse où était Angelo, que Sa Majesté très-chrétienne enverra bientôt aux Napolitains le secours d'une flotte de quarante galères.

— Et tout aussitôt, Angelo cria au peuple que Sa Ma-

jesté très-chrétienne promettait aux Napolitains le secours d'un flotte de quatre-vingts galères.

Les cris de vive Guise! redoublèrent.

— Cette flotte, continua Luigi sera montée par une armée de cinq mille hommes.

— Le roi de France, cria Carniole à Angelo, nous envoie une armée de dix mille hommes.

— Sa Majesté très-chrétienne, dit Angelo au peuple, envoie à notre aide une armée de vingt mille de ses meilleurs soldats.

Les cris de vive Guise! devinrent furieux.

— Et en outre, ajouta Luigi, cette flotte vous apportera des munitions et cent mille écus de subsides.

— La flotte, répéta Carniole, apportera des fusils, des munitions et trois cent mille écus de subsides.

— La flotte, cria encore Angelo au peuple, nous apporte des canons, des munitions et un million d'écus de subsides.

Les cris de vive le duc de Guise! devinrent frénétiques.

Henri restait immobile et muet, mordant avec humeur sa moustache.

Les cris continuaient au dehors.

— Il serait bon de vous montrer au peuple, reprit Carniole.

— Je ne veux pas être le complice de cette indigne comédie.

— Monseigneur, dit Carniole, on vous a promis une ville abondamment pourvue, et la moitié du peuple meurt de faim; on vous a annoncé une armée de cent mille hommes, et c'est à peine si vous en trouverez quatre mille qui valent la peine d'être comptés dans une rencontre.

» On vous avait dit que les personnages les plus considérables se joindraient à vous; et vous voyez à quelle populace vous avez affaire.

» Jouez le même jeu qu'on a joué avec vous; d'ailleurs, la partie est engagée.

— Soit, dit Guise avec humeur; mais je ne puis me montrer au peuple sans lui faire quelques libéralités, et j'ai laissé chez le curé de Notre-Dame les quatre mille pistoles que j'ai apportées.

— Allons, dit Carniole tout bas à Gennaro, prête à monsieur le duc quelques sacs de tes écus et de ces sequins que tu entasses là...

— Ils vous seront rendus, dit le duc, qui vit la figure de Gennaro s'allonger à cette proposition.

Carniole haussa les épaules, pendant que Gennaro disait tout bas à sa femme :

— Prends quelques poignées de menue monnaie et apporte-les ici.

Un regard d'Angelo arrêta Gennaro dans sa recommandation, et il dit à la Ronda :

— Que ce que ma sœur fera... soit bien fait.

Gennaro voulut se récrier ; mais il resta muet, en portant tour à tour ses regards désolés et furieux sur Carniole et Angélo, qui s'étaient placés de chaque côté de lui.

Guise s'était éloigné pendant cette ignoble discussion ; il avait remarqué que Luigi del Ferro, malgré sa folie apparente, avait lu attentivement la suite de la dépêche sans rien en communiquer à personne.

Le duc espéra qu'il y avait peut-être quelque bon sens et quelque subtilité sous cette apparence extravagante, car il savait que la suite de cette dépêche renfermait des instructions qu'il était inutile de faire connaître au peuple.

Bientôt après, la Ronda sortit de la cuisine, où elle était allée chercher de l'argent avec Anita.

L'une portait un bassin d'or rempli de sequins, et l'autre un vaste plat d'argent couvert d'écus.

La résignation forcée de Gennaro ne put supporter cette vue.

— Non, point cela, dit Gennaro en s'élançant vers sa femme..... je suis ruiné..... rends-moi mon or, coquaine !

— Tu insultes ma sœur ! dit Angelo en le repoussant du revers de sa main.

— Au moins les as-tu comptés? reprit Anneze d'un ton pleurard.

— Les as-tu comptés quand tu les as volés? dit Carniole.

Gennaro s'éloigna en s'arrachant des poignées de cheveux.

Pendant ce temps, Anita et la Ronda s'approchèrent du duc, et la Ronda lui dit, en le regardant de son plus doux regard :

— Est-ce assez, monseigneur?

— Si j'avais pu puiser dans le trésor de mon père, dit Anita toute tremblante, ces sequins d'argent auraient été des ducats d'or.

Et, après avoir regardé le duc, elle baissa les yeux en rougissant.

Le duc les regarda l'une après l'autre.

— C'est donc là votre sœur, Angelo?... C'est ta nièce, Carniole... Elles vous font honneur.

Angelo et Scoppa sourirent chacun à part soi.

— Allons, se dit Guise en prenant le chemin de la terrasse, si l'appui des hommes me manque, j'aurai pour moi la bonne volonté des femmes. C'est beaucoup.

Il arriva sur la terrasse entre la Ronda et Anita, portant chacune un bassin rempli d'argent. Il fut accueilli par des cris si retentissants, qu'il ne put dire une parole.

Alors, prenant l'argent à poignée, tantôt dans un plateau, tantôt dans un autre, il le jeta au milieu de la foule qui se rua, en hurlant, sur cette curée.

Ce tumulte dura assez longtemps pour que Guise pût remarquer que tous ceux qui avaient pu attraper quelques pièces de monnaie s'échappaient tout aussitôt de la foule et quittaient la place en courant.

— Est-ce là, dit-il, le but de tout cet enthousiasme, et la constance de ce populaire ne dure-t-elle que jusqu'au moment où il a reçu son salaire?

— Ne les jugez point si mal, dit Carniole : si ces malheureux s'enfuient après avoir attrapé un sequin, c'est qu'ils vont chez quelque boulanger acheter du pain pour leurs enfants ou pour eux-mêmes... Les trois quarts meurent de faim.

Guise poussa un profond soupir, mais comme il se voyait observé de tous côtés, il reprit d'un ton familier :

— Tu me fais souvenir, Carniole, que voilà bientôt plus d'un jour que je n'ai mangé.

Gennaro, qui s'était approché pour voir ses sequins rouler sur les marches de la tour, s'avança sur un signe d'Angelo en disant du même ton maussade et hargneux :

— Si monseigneur veut me faire l'honneur d'accepter mon modeste repas.

— Sœur, dit vivement Angelo à la Ronda, n'oublie pas que tu as le droit de servir M. de Guise.

— Anita, fit tout bas Carniole, tâche de servir Son Altesse.

Le duc accepta l'invitation de Gennaro de la façon la plus gracieuse, bien décidé qu'il était à surmonter le dégoût que lui inspirait ce misérable et tout son entourage, jusqu'à ce qu'il eût pu prendre un parti sur la conduite qu'il devait tenir.

XVII

Ce que nous avons raconté à nos lecteurs touchant Gennaro et l'arrivée du duc, doit leur faire pressentir ce que dut être le repas auquel Guise fut forcé d'assister.

Anneze n'avait pas d'autre cuisinier que sa femme, tant il craignait que ses ennemis ne l'empoisonnassent, de façon que l'élégant et magnifique Henri de Lorraine fut obligé de se contenter du détestable ragoût qui bouillait dans la marmite depuis le matin.

Le duc, humilié d'abord de la position où il se trouvait, se décida enfin à en rire.

Pour commencer, la Ronda, toute vêtue de brocard et de soie, couverte de diamants et de perlès fines, troussa sa robe, releva ses manches et se mit en devoir de servir le duc; ceci permit à Henri de remarquer des pieds charmants, un commencement de jambe vif et déluré qui devait promettre une danseuse achevée dans ces fringantes saltarelles qui animent si joyeusement les amours napolitains.

Anita fit comme sa marraine, et laissa entrevoir des promesses de beauté encore plus piquantes, et cependant voilées de cette grâce enfantine qui éveille un doux sentiment à côté du désir.

L'œil, la lèvre, l'allure de la jeune fille annonçaient une pétulance, une ardeur extrêmes; mais ces vives apparences étaient contenues par un embarras charmant, par une timidité presque pénible, qui enchantaient d'autant plus le duc qu'il voyait bien qu'il en était la cause.

La Ronda avait déjà posé sur la table l'affreux ragoût qu'elle avait préparé, et Anita, tenant en main une bassine d'argent et une aiguière en vermeil, allait présenter à laver au duc, lorsque Luigi del Ferro, l'écartant brusquement, s'écria :

— C'est à moi de servir l'illustrissime, c'est un droit de ma charge.

— Vous n'êtes point de ma maison, lui dit Henri, et je ne saurais rabaisser un homme de votre importance à un service qui ne m'est dû que par les gentilshommes qui m'appartiennent.

— Laissez-le faire, dit Gennaro, il y est habitué.

• Je trouverais plaisant que le drôle ne s'empressât pas de vous servir à table, lorsque je lui permets de m'ôter mes sandales à l'heure de mon coucher.

— A votre aise, monsieur l'ambassadeur, dit Guise en se lavant les mains dans le bassin que tenait Luigi del Ferro.

Il prit cependant la serviette des mains d'Anita, et soit maladresse, soit volonté, il rencontra les jolies mains de la jeune fille et lui serra doucement le bout des doigts : mais pour que personne ne fût jaloux, il remit la serviette à la Ronda avec un sourire et un regard qui la firent rougir comme Anita avait rougi en se sentant presser la main.

Gennaro, le nez penché sur la table, et mangeant avec gloutonnerie, ne s'aperçut point du trouble des deux femmes ; mais Luigi le comprit et se penchant à l'oreille de Guise, il lui dit tout bas :

— Vous savez que dans les conventions qui vous ont

été remises par mon frère Tonti, il est expressément convenu que les Français ne séduiront ni femmes, ni filles.

Guise allait répliquer à cette impertinente observation, lorsque Gennaro l'interrompt brutalement :

— Que vous a-t-il dit ? s'écria-t-il en dévorant Guise du regard ; c'est quelque délation contre moi, quelque complot... il veut vous entraîner dans le parti de mes ennemis. Si je le savais...

— Rassurez-vous, lui dit Guise, maître Luigi me disait qu'en outre de cet excellent ragoût vous pourriez me faire servir quelques fruits.

— D'où sait-il que j'en ai ? dit Gennaro ; pourquoi fait-il le libéral avec ce que je possède ?...

• Monseigneur, ajouta-t-il brusquement, vous n'êtes pas ici à la cour du roi de France, ni à la table d'un cardinal romain ; vous êtes chez un misérable et pauvre fabricant de fusils qui vous reçoit comme il peut. Je n'ai pas de quoi faire le prodigue.

— Pardieu ! voilà qui est noble et grand, lui dit le duc ; car si vous êtes si fort retenu dans l'emploi des richesses qui vous entourent, c'est que vous ne les considérez pas comme vous appartenant, et que vous comptez les employer à la défense et à l'approvisionnement de la ville comme chose et fortune publiques.

Gennaro releva la tête, regarda le duc, puis Luigi del Ferro, puis sa femme, puis Anita.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? fit-il d'une voix étranglée...

— Que vous feriez bien, lui dit Luigi, de lui servir ce que vous avez de mieux en vin et en fruits, et de faire mettre à la broche pour souper ce soir une de ces excellentes pièces de gibier qui pourrissent le long des murs de cette cuisine.

Gennaro n'eut pas le temps d'ordonner qu'on se rendit au désir du duc, car déjà la Ronda débouchait une bouteille d'un vin délicieux, et Anita apportait des fruits magnifiques dans une corbeille de filigrane..

— Hum ! fit Gennaro, avec quoi vivrons-nous si la famine se met dans la ville ?

— Voici, ce me semble, dit le duc en montrant les trésors entassés dans cette cuisine, voici de quoi acheter des vivres pendant longtemps.

— Oui, dit Gennaro, quand il y en a ; les paysans ne peuvent faire entrer à Naples ni blé, ni viande, ni légumes.

— Puisque voilà de quoi les payer, dit Guise en poussant du pied un sac d'or qui s'effondra au milieu de la cuisine, voici de quoi leur ouvrir un passage, ajouta-t-il en frappant sur son épée.

— Camille, renversant d'un pied dédaigneux la ba-

lance où l'insolent Brennus avait jeté son épée, n'a point dit une plus noble parole que celle que vous venez de prononcer, s'écria Luigi en se mettant à genoux devant Guise.

— Oui, oui, dit la Ronda, c'est le mot d'un brave gentilhomme.

— D'un héros, ajouta Anita.

Guise remercia les deux femmes d'un coup d'œil également partagé. Mais Gennaro, à qui tant d'admiration déplaisait, allait faire quelque grossière observation lorsqu'un horrible vacarme éclata encore dans la salle qui précédait la cuisine.

Gennaro se prit à se désoler; la Ronda jeta loin d'elle un plat précieux en criant :

— Sainte Vierge ! quelle existence ! n'avoir pas une heure de repos !

— Est-ce que c'est toujours ainsi ? dit Guise.

— Toujours, lui répondit Luigi.

Guise devait apprendre dans cette journée à quelle entreprise dangereuse il s'était voué.

Cependant Luigi del Ferro allait ouvrir la porte pour connaître la cause de la violente querelle qui continuait dans la salle voisine, lorsque Anita l'arrêta tout à coup en lui disant d'une voix presque éteinte par la terreur :

— Juste ciel ! c'est mon père !

— A cette parole, Luigi del Ferro recula jusqu'au fond de la chambre, et Gennaro chercha d'un œil égaré quelque coin où il pût se cacher ; la Ronda elle-même, qui ne paraissait pas facile à alarmer, se troubla visiblement.

Guise vit qu'il n'y avait que lui qui pût aller au-devant de ce terrible citoyen ; il ouvrit la porte et fut presque renversé par un homme qui se précipitait dans la chambre en s'écriant :

— Où sont-ils ? Où est-elle ?...

En parlant ainsi, le Pappone, car c'était lui, voulut s'élancer vers Luigi del Ferro, qui s'était emparé de Gennaro et qui le tenait devant lui en guise de bouclier.

Heureusement pour ces deux misérables, le duc, saisissant vivement Pappone au collet, le fit tourner sur lui-même et le lança à terre avec une telle vigueur que le noble descendant d'Hercule resta un instant étourdi du coup.

— Qui ose entrer ici, fit le duc, dans l'endroit où je suis ?

• Par la mort-Dieu, messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers une troupe de bandits qui hurlaient à la porte de la cuisine en jetant d'effroyables regards de convoi-

tise sur les richesses étalées devant eux, par la mort-Dieu ! j'apprendrai à quiconque l'oublierait le respect qui m'est dû.

— Vive monseigneur le duc de Guise ! cria Luigi del Ferro, toujours blotti derrière Gennaro.

— Le duc de Guise... vous êtes le duc de Guise ? dit Papponé en se relevant avec colère...

• Eh bien ! si vous êtes quelque chose ici, je viens vous demander la tête de ce traître, ajouta-t-il en montrant Luigi del Ferro.

— La personne d'un ambassadeur est sacrée, répondit Guise, et je ne permettrai pas la moindre violence contre lui.

— Eh bien ! de par tous les diables, je me passerai de la permission.

Le duc allait être forcé de lutter corps à corps avec le boucher, et il est probable que cette fois il n'eût pas eu si bon marche de lui, lorsque tout à coup Anita s'élança au-devant de ses pas en s'écriant :

— Grâce pour lui, il n'est pas coupable !

— Comment ! il n'est pas coupable ?

• N'est-ce pas lui qui m'a mis en tête de venir attaquer les Espagnols pendant que le comte de Borgia, élu capitaine-général des Napolitains, les attaquerait de son côté ?

Guisse, Gennaro et toutes les personnes présentes demeurèrent fort stupéfaits à ces paroles.

Le duc regarda Luigi del Ferro, qui, secouant tout aussitôt sa crinière, se mit à hurler :

— *Pater noster, qui es in cœlis...*

— Silence! dit Guisse avec colère; répondez, monsieur, comment se fait-il que vous, qui m'avez écrit à Rome la lettre qui m'a amené ici, vous ayez en même temps dit à monsieur que le comte de Borgia serait élu chef de la république?

Credo in unum Deum omnipotentem, se mit à chanter Luigi à tue-tête.

— Me répondez-vous? lui dit Guisse avec colère...

— Vous n'en obtiendrez rien maintenant, fit la Ronda, le pauvre diable est dans un de ses accès de folie...

Guisse trouva que cet accès était venu si à propos qu'il y a avait de quoi en suspecter la réalité.

Le Pappone, qui était de cet avis, n'imita point la prudence de Guisse, qui se contenta de hausser les épaules.

— Je vais voir alors de quelle couleur est le sang d'un fou, s'écria-t-il en tirant l'épée et en s'élançant vers Luigi.

Il leva son arme sur la tête du grotesque ambassadeur et lui cria :

— Tiens, traître!...

Mais il s'arrêta en voyant le visage de Luigi rester impassible pendant qu'il continuait à chanter d'une voix formidable...

— Vous voyez bien qu'il est fou, dit la Ronda.

— Oui, murmura le Pappone ; mais c'est moi qui suis le plus fou de nous deux d'avoir cru à ce que ce misérable me proposait.

— Vous me direz maintenant de quoi il s'agit ! reprit Guise.

— Je vous le dirai, moi, monseigneur, fit Anita en s'adressant à Guise.

— Avant de répondre à monsieur le duc, s'écria le Pappone, tu m'expliqueras, je suppose, ce que signifie l'envoi de ces deux anneaux ?

— C'était une espérance folle à laquelle il ne faut plus songer, reprit Anita.

— Quoi ! dit le Pappone en baissant la voix, mon duché d'Ischia, ton mariage avec Melchior de Borgia...

— Jamais, mon père, dit Anita, jamais !

— Il ta refusée, peut-être, dit le Pappone avec fureur...

— Non, mon père, reprit Anita doucement, c'est moi qui ne veux plus...

— Toi ?...

— Mon cœur n'est plus avec lui, ajouta-t-elle doucement en cachant son visage dans les mains de son père.

La Ronda fronça ses noirs sourcils et laissa échapper un sourire de mépris.

Le Pappone regarda autour de lui de l'air d'un homme qui demande à tout le monde l'explication de ce qu'il vient d'entendre.

Il rencontra alors les yeux du duc de Guise attachés sur Anita avec une expression tout amoureuse.

— Ah ! fit-il sourdement... Ah ! ah ! répéta-t-il après un moment de silence...

• Ah diable ! ajouta-t-il un moment après.

Puis il regarda Guise et sa fille, se gratta l'oreille, comme s'il combinait ensemble les nouvelles idées qui se présentaient à lui.

Guise le comprit, et craignant quelque demande indiscreète, se hâta de lui dire :

— Mais, qu'est-il arrivé de votre attaque contre les Espagnols ?

— Il en est arrivé que je me suis avancé avec la confiance d'un homme qui se croit soutenu...

• Je croyais les trois quarts des troupes espagnoles occupées à combattre contre la ville, et le canon, qui retentissait de tous côtés, devait me le faire croire... Point du tout, ce bruit infernal n'était dirigé que contre une misérable barque, si bien que lorsque je me suis

élancé hardiment sur les postes espagnols, je les ai trouvés parfaitement occupés.

» Au bout d'une heure de combat, une troupe de cavaliers tombait sur mon arrière-garde, si bien que je me suis trouvé enfermé entre la ville et les postes espagnols.

» C'était bien le moins que la ville pour laquelle je venais combattre me donnât asile; mais j'étais du côté de l'ottine où commande ce traître de Pepé Palombo, qui m'a laissé écharper jusqu'au moment où des deux mille hommes que j'avais emmenés, il n'en restait plus que cinq cents... Alors seulement il a baissé les baricades et ouvert les portes.

» C'est lui qui m'a appris votre arrivée et celle de ce misérable Luigi, qui n'est pas si fou qu'il veut bien le faire croire; car voyez de quel air il nous écoute depuis qu'il peut recueillir ici quelques renseignements bons à vendre aux Espagnols...

— *Te Deum laudamus*, entonna tout aussitôt Luigi del Ferro.

— Silence ! lui cria Guise d'un ton de mépris.

Luigi continua.

— Jetez ce malheureux à la porte, fit le duc.

Deux des estafiers de Gennaro s'avançaient pour obéir à l'ordre de Guise ; mais le capitaine-général trouva mau

vais qu'on exécutât dans sa maison un ordre qu'il n'avait pas donné, et il leur commanda de se retirer.

XVIII

Ce qui se passait dans cette cuisine était pour ainsi dire une représentation en petit de l'immense anarchie qui régnait dans la ville de Naples.

Luigi del Ferro, se sentant soutenu par Gennaro, continuait à chanter à tue-tête pendant que la Ronda calmait, avec toutes sortes de regards caressants et de douces paroles, la colère qui s'était peinte sur le visage du duc de Guise.

De son côté, Anita racontait à son père comment, partie avec Carniole, cachée par lui au bord de la mer, elle avait été rencontrée par Borgia, s'était embarquée avec lui et avait été enfin recueillie dans la barque du duc de Guise.

Sans doute, Anita avait arrangé son récit de façon à apaiser la colère de son père, et probablement elle

avait fait luire à ses yeux des espérances qui flattaient la superbe ambition du prétendu descendant d'Hercule, car il finit par lui répondre :

— Si c'est ainsi, je pardonne à Carniole de t'avoir amenée ici.

• Je comprends, ajouta-t-il, qu'il n'était pour rien dans l'affaire de Borgia ; c'est à celui-ci, fit-il tout bas en désignant le duc de Guise du coin de l'œil, c'est à celui-ci qu'il faut songer maintenant.

Anita poussa un profond soupir pendant que le Pappone criait tout haut à ceux de ses bandits qui avaient pénétré avec lui dans le tourjon des Carmes :

— Allons, vous autres, rendez la liberté à mon frère Carniole.

En effet, tout le tumulte qui avait précédé l'entrée del Pappone dans la cuisine était le résultat d'un combat livré dans la grande salle, et dans lequel les bandits du Pappone avaient désarmé ceux de Gennaro et s'étaient emparés de Scoppa.

— Eh bien ! reprit le boucher, n'avez-vous pas entendu ? je vous ai dit de rendre la liberté à mon frère.

A ces mots, Angelo, le frère de la Ronda, s'avança d'un air narquois, en disant :

— Ne sais-tu pas qu'il n'y a d'autre prisonnier dans la tour que toi, Dominico Colesi ?

» Ton frère est bien loin d'ici, mais comme c'est un homme plein de générosité et de bons sentiments, il s'est dévoué pour toi pendant que tu comptais le retenir captif pour le faire pendre.

» En apprenant que tu venais d'être battu par les Espagnols, il a craint que cette fâcheuse nouvelle ne portât le découragement et le désordre dans ta ville de Sessa, et il vient de partir en toute hâte pour cette cité, afin de la maintenir dans l'obéissance, et d'empêcher les Espagnols de s'en rendre maîtres.

— Ah! le traître, le scélérat, l'usurpateur! s'écria le Pappone, avec mille contorsions désespérées, il veut me dérober ma ville, il veut me voler mes trésors.

» Non, j'y serai avant lui, laissez-moi partir.

→ Oui, oui, s'écria la Ronda, partez.

En parlant ainsi, elle avait obéi à un regard discret d'Angelo.

— C'est très-bien, reprit Gennaro, et si monseigneur le permet, je ne m'opposerai pas à ce que le futur duc d'Ischia retourne dans sa principauté.

Un nouveau regard d'Angelo avertit sa sœur de ce qu'elle avait à faire et à dire.

Elle se pencha à l'oreille du duc de Guise :

— C'est un traître sur lequel vous ne pourriez compter; laissez-le partir.

— Allez, monsieur, fit Henri, et si vous trouvez Carniole, dites-lui que ce n'était pas là ce qu'il m'avait promis.

Le Pappone se dirigea vers la porte, en disant :

— Adieu, monsieur le duc, que le ciel vous protège !

— Emmenez donc votre fille, lui cria sèchement la Ronda.

Le Pappone s'arrêta, puis, après un moment de réflexion, il dit à Guise :

— Vous ne trouverez pas étonnant qu'un père ne veuille pas exposer sa fille aux dangers que je vais courir ; car non-seulement il me faudra forcer les lignes espagnoles, mais encore j'aurai à combattre les traîtres qui auront suivi mon frère, et ce n'est pas au milieu des balles et des coups d'épée qu'est la place d'une jeune fille.

» Permettez-moi, monsieur le duc, de la laisser ici, sous votre protection.

La Ronda pâlit, et elle allait témoigner à Guise le mécontentement qu'elle éprouvait, lorsque le duc lui dit tout bas :

— Je la garde comme otage de la fidélité de son père.

» C'est bon, ajouta-t-il en se tournant vers le Pappone, je donne ma parole de gentilhomme que la vie de votre fille sera en sûreté entre mes mains.

Dominico Colesi s'éloigna tout aussitôt, rejoignit une

bonne partie de ses soldats qu'il avait laissés au pied de l'escalier de la tour, et se hâta de profiter de la nuit qui commençait à venir, pour traverser les postes espagnols et reprendre la route de Sessa.

Cependant, à peine avait-il quitté la tour, que la Ronda, ne dissimulant plus l'humeur qu'elle éprouvait de la présence d'Anita, lui dit tout haut :

— Tu sais qu'il n'y a pas de place pour te loger dans la tour, la belle ; ainsi, tu peux aller chercher un gîte où tu voudras.

— Puisque vous m'avez accordé l'hospitalité, ma belle dame, lui dit Guise en lui baisant la main, vous êtes obligée de l'offrir à tous ceux qui m'accompagnent.

• Je suis sûr que cette jeune fille se contentera du coin le plus modeste que vous lui offrirez, jusqu'à ce que j'aie pu trouver quelqu'un de convenable, sous la protection de qui je puisse la mettre.

— Quand on est jolie et riche comme Anita, s'écria tout à coup une voix rude, on ne manque jamais de protecteur convenable.

Tout le monde resta fort surpris en reconnaissant Carniole Scoppa, qui entra la main fièrement appuyée sur son épée.

— Eh quoi ! dit Angelo avec colère, le Pappone t'a déjà

atteint et chassé comme un laquais ? Voilà, ma foi ! un beau conquérant !

— Tout doux ! tout doux ! repartit Scoppa, signor Angelo, mon frère court à son aise sur la route de Sessa, et je suis resté à Naples de ma pleine et entière volonté.

— Mais pourquoi m'as-tu dit que tu voulais t'emparer de sa ville ? dit Angelo en serrant convulsivement le manche de son poignard.

— Maître Angelo Cavaillo, repartit Scoppa d'un ton railleur, vous cachez sous ces guenilles presque autant de duplicité, de trahison que ce drôle de Luigi del Ferro sous sa crinière de fou ; mais je me flatte d'avoir là, ajouta-t-il en se frappant le front, autant d'adresse que vous.

» Je vous ai dit que je voulais m'emparer de la ville de Sessa, afin que vous eussiez l'obligeance, dans l'espoir de m'éloigner d'ici, de couper les cordes dont les bandits de mon frère m'avaient lié par surprise ; cette petite ruse m'a servi à deux choses : d'abord à rattraper ma liberté, ensuite à éloigner le Pappone, à qui vous ne deviez pas manquer de dire cette agréable nouvelle.

» Vous voyez que j'ai réussi, et j'espère que je réussirai aussi, en vous priant de vouloir bien donner, pour cette nuit, l'hospitalité à ma jolie nièce Anita, ainsi qu'à moi ?

» J'espère qu'au besoin, monseigneur, vous vous en ferez un devoir.

— C'est déjà chose convenue, dit le duc, et je vous avoue que les fatigues de cette journée commencent à me faire sentir le besoin du repos.

» Veuillez donc me dire, ajouta-t-il en se tournant vers Gennaro, dans quel endroit je pourrai me reposer?

— Cette chambre, répondit Anneze, est la seule où il y ait un lit; j'espère que votre excellence voudra bien le partager avec moi.

La proposition était peu agréable, et le duc crut pouvoir l'esquiver en disant :

— Je ne voudrais déranger personne; et je ne pense pas, ajouta-t-il en souriant, que la signora Gennarò soit de moitié dans l'offre que vous me faites.

— Ma femme couchera sur un matelas près du feu, répondit brusquement Anneze.

— Et pendant que monseigneur partagera le lit de Gennaro, dit Carniole, ma nièce partagera le matelas de la Ronda.

» Si cette chambre, ajouta-t-il en élevant la voix pour interrompre les réclamations que cette proposition allait exciter, si cette chambre est la seule où il y ait un lit, c'est aussi la seule qui soit à l'abri de visites dangereuses.

— Penses-tu que ta nièce soit si jolie, dit Angelo, que personne ait envie de troubler son sommeil pour aller lui tenir des propos d'amour ?

— Ce n'est point à cela que je pense, repartit Carniole ; mais, tout au contraire, je crois que le sommeil d'Anita conviendrait tellement à certaines gens qu'il pourrait s'en trouver qui le rendraient éternel avec un bon poignard dans le cœur.

» Monseigneur, reprit-il encore, vous avez répondu à mon frère de la vie de sa fille, il faut qu'elle repose cette nuit près de vous ; demain, je viendrai vous la redemander.

En parlant ainsi, il quitta la cuisine, et bientôt après Luigi del Ferro le suivit.

Angelo se retira, et le duc de Guise resta encore une fois seul avec Gennaro, la Ronda et Anita.

XIX

On nous pardonnera sans doute de donner à tous ces détails une si large place dans ce récit ; mais il nous semble qu'ils disent mieux que ne pourrait le faire l'ap-

préciation la plus juste, la misérable entreprise où s'était engagé le duc de Guise, et tout ce qu'il y avait de contraste bizarre dans les mœurs hautaines et princières de ce descendant d'une des plus grandes familles de l'Europe, et la situation à la fois grotesque et dangereuse dans laquelle il s'était jeté.

Mais ce n'était pas assez de l'accueil qu'il avait reçu le matin, du singulier festin qu'on lui avait servi, de l'apparition d'un ambassadeur tel que Luigi del Ferro, de l'arrivée d'un gouverneur de ville tel que le Pappone, et de la présence d'un chef de gouvernement fait comme Gennaro Anneze. Le coucher eut aussi sa part de ridicule, que nous aurions cependant passé sous silence; si quelques-unes de ces circonstances ne se rattachaient à des événements postérieurs.

Gennaro, sans respect pour la présence du duc, et surtout pour celle d'Anita, commençait à se déshabiller, lorsque Guise lui fit une observation à ce sujet.

Alors il s'assit sur le lit, et ici nous voudrions laisser parler le duc lui-même, pour ne pas accepter, vis-à-vis de nos lecteurs, la responsabilité de vilains détails dont le beau Henri de Lorraine dut être le témoin.

— Allons, je coucherai tout habillé, dit Gennaro; mais je souffre horriblement de la jambe; et tu vas me panser, entends-tu, Ronda ?

Celle-ci obéit, et s'approcha de son mari dont elle défit les chausses, pendant que le duo de Guise disait à Gennaro :

— Vous avez donc été blessé dans quelque rencontre ?

— J'ai été blessé, dit Gennaro, si on peut appeler blessure un trou fait par le bistouri d'un chirurgien, afin d'y mettre...

En ce moment, la Ronda développa une longue bande de linge et tira d'une petite boîte un long collier dont les perles n'avaient ni la valeur ni l'éclat de celles qu'elle portait au cou. Le duc détourna la tête avec dégoût.

— C'est un remède que l'espagnol Antonio Majos a introduit à Naples, dit Gennaro d'un ton satisfait, et dont je me trouve très-bien.

Le cœur de Guise se souleva à la pensée qu'il avait baisé les mains qui se livraient à de pareils soins. Il se tourna vers Anita, qui, assise sur un escabeau, le regardait dans une muette contemplation.

La Ronda s'aperçut que le regard du duc de Guise se reposait avec plaisir sur les blanches mains d'Anita, et elle lui cria d'une voix grondeuse :

— Puisqu'il faut te garder ici, tâche au moins d'être bonne à quelque chose, et berce cet enfant, dont les cris nous empêcheront de dormir toute la nuit, si nous ne parvenons pas à l'endormir.

Anita se leva en rougissant et alla vers le berceau où l'on avait déposé l'odieux petit négroillon dont la Ronda s'était faite la protectrice.

Anita allait poser la main sur ce berceau tout imprégné de maladie pestilentielle, lorsque Guise, qui avait déjà aperçu ce misérable enfant, s'élança vers Anita, l'arrêta brusquement en lui disant :

— Ne touchez pas à cela.

— Et pourquoi n'y toucherait-elle pas ? dit la Ronda. Ne peut-elle pas faire ce que je fais ?

— Vous êtes la maîtressé, lui dit Guise, de risquer votre existence ou tout au moins votre beauté ; mais songez que j'ai répondu à son père de la vie de cette jeune fille.

— Qui donc bercera l'enfant pendant que je suis occupée à soigner mon mari ? reprit aigrement la Ronda.

— Moi, lui dit Henri.

Et voilà le valeureux duc de Guise agitant le sale berceau de cette hideuse créature, pendant qu'Anita, les mains jointes devant lui, le contemplait à travers des larmes de reconnaissance et d'admiration.

Cependant, au regard que la Ronda lança sur Anita, le duc comprit qu'il avait fait une imprudence, non-seulement pour lui-même, mais pour la fille du Pappone, et il

entama la conversation avec Gennaro sur l'état de la ville, en essayant d'y faire participer la Ronda, comme un conseiller dont il prisait très-haut les lumières et les jugements; mais la femme d'Anneze ne répondit à aucune de ces coquetteries, et garda le silence le plus obstiné.

Ce fut durant cet entretien que le duc et Gennaro firent ensemble le partage de l'autorité suprême, dont le premier était seul investi, si toutefois le titre et les attributions eussent eu quelque signification au milieu du désordre qui régnait à Naples.

Guise prit pour lui le commandement des troupes, la nomination à tous les grades et la punition des délits qui appartenaient au service militaire.

Gennaro se garda l'administration des impôts et celle de la justice.

Le premier comptait arriver par la victoire à une popularité qui lui permettrait de soumettre bientôt à ses ordres tous ceux qui se partageaient l'affection du peuple.

Le second ne voyait que des marchés fructueux à conclure avec les fermiers de l'impôt, un droit de pillage à exercer sous prétexte de poursuivre les ennemis du peuple, ou bien, selon les circonstances, des rançons à obtenir et des grâces à vendre.

L'enfant s'était endormi, Anita s'était jetée sur le matelas étendu près du feu; Gennaro ordonna à sa femme de se coucher près d'Anita, et pria le duc de venir prendre place près de lui sur le lit magnifique du duo de Matalone.

Gennaro était dans la ruelle; le duc se coucha tout habillé sur le bord du lit, le visage tourné du côté de la cheminée; de manière à observer la Ronda; elle resta immobile sur l'escabeau où elle s'était assise en attendant que tout le monde fût endormi.

Bientôt les grognements de Gennaro attestèrent son sommeil. Anita ne bougeait pas, et Guise imita légèrement les ronflements de Gennaro pour faire croire qu'il dormait aussi.

Cependant, la Ronda attendit encore, comme pour donner aux dormeurs le temps de s'enraciner dans un profond sommeil; seulement, elle s'était tournée vers Anita, et Guise voyait ses grands yeux noirs luire d'un feu sombre à la lueur d'une petite lampe suspendue par son crochet de fer à la tringle qui courait le long du manteau de la cheminée.

Quand la Ronda crut être bien sûre du sommeil de ceux qui l'entouraient, elle se leva doucement et alla s'agenouiller à côté d'Anita, et resta longtemps à contempler ce jeune et frais visage.

La lumière incertaine et pauvre de la lampe ne permettait pas à Guise de voir l'expression des traits de la Ronda, dont le visage, penché vers Anita, se trouvait tout à fait dans l'ombre.

Cependant, Guise crut voir que la Ronda avait doucement porté sa main à sa ceinture : elle y pronait un poignard...

Guise allait s'écrier, lorsqu'un gémissement douloureux, parti du berceau, arrêta tout à coup la Ronda. Elle se releva avec terreur, et Anita, s'étant agitée sur son matelas, la Ronda, pour se donner une contenance, se mit en devoir de se déshabiller.

Elle détacha les agrafes de sa robe et la laissa tomber à ses pieds.

Le duc put alors admirer la grâce et la richesse de cette taille déformée par des habits ridicules.

La Ronda elle-même parut ravie de se voir ainsi ; elle alla se placer devant une riche glace de Venise qui faisait partie du magnifique butin qui encombrait cette chambre, et là, se tournant, se penchant de tous côtés, elle sembla s'assurer que sa beauté était capable de lutter avec celle d'Anita.

C'était un terrible homme, que le duc de Guise ; très-brave, très-ambitieux, très-fier ; mais jamais il n'avait pu voir un visage agaçant, une tournure avenante, sans que

des pensées d'amour, des désirs de volupté ne vinssent effacer de son esprit tout ce qu'il avait rêvé de grands projets et tout ce qu'il s'était promis de prudence pour les faire réussir.

En voyant ainsi la Ronda étaler devant lui des charmes qui lui avaient valu l'admiration des nobles aussi bien que du peuple, il fut sur le point d'oublier la conquête du royaume de Naples et les articles importants du traité signé avec le frère de Luigi; il oubliait Genaro, qui ronflait près de lui; il oubliait les soins odieux que lui avait donnés la Ronda, il eût même oublié Anita, si la Ronda n'eût ramené son attention sur elle d'une façon bien singulière. Satisfaite d'elle-même, elle voulut comparer sa beauté à celle de sa rivale endormie.

La Ronda revint vers Anita, et se pencha encore vers la jeune fille endormie; elle dévoila doucement ce sein d'enfant, et se regardant elle-même, parut se donner la préférence; puis elle posa son pied près de celui de la jeune enfant, et relevant légèrement sa robe et celle d'Anita, elle montra à Guise deux pieds délicieusement courbés et d'une élégance qui rendait le jugement difficile. La jambe d'Anita avait plus de mollesse et de rondeur, celle de la Ronda plus d'élégance et de hardiesse.

Ce bizarre examen tenait Guise si éveillé, qu'il avait

toutes les peines du monde à faire croire qu'il dormait.

Il était temps que cette comparaison cessât, car Guise, bien convaincu du profond sommeil de Gennaro et de celui de la jeune fille, était sur le point de se lever pour donner la palme à la belle éveillée, au risque de revenir le lendemain sur son jugement, après le réveil de la belle endormie, lorsqu'il vit la Ronda s'arrêter brusquement et prendre la lampe : son visage, mieux éclairé, faisait voir une sombre expression de dépit; elle approcha la lumière du visage d'Anita et retomba dans sa contemplation muette.

Tout à coup la Ronda souffla la lampe.

Guise ne vit plus rien, mais il entendit que la Ronda marchait encore dans la chambre; il lui sembla qu'elle allait jusqu'au berceau du petit nègre, et qu'elle retournait ensuite vers Anita.

Puis, ce fut un silence complet qui dura près d'une minute, au bout de laquelle un cri désespéré d'Anita fit retentir la chambre :

Guise se jeta à bas du lit; Gennaro s'éveilla en criant au meurtre, à l'assassin, et presque aussitôt des coups terribles furent frappés à la porte de Carniole, qui hurlait comme un furieux.

Guise parcourait la chambre à tâtons pendant qu'Anita criait :

— Mon Dieu, mon Dieu, que m'est-il arrivé ?

Cependant la Ronda demandait aussi d'où venait ce tumulte.

Guise ouvrit la porte afin d'obtenir de la lumière, et Carniole et Angelo entrèrent portant chacun une torche.

Gennaro s'était caché dans la ruelle. Anita était à genoux sur son matelas, le visage bouleversé par une indicible terreur, et la Ronda, debout au milieu de la chambre, répétait d'une voix railleuse :

— Mais qu'a donc cette fille à crier ainsi ?

— Qu'as-tu, Anita, que t'a-t-on fait ? dit Carniole d'un ton menaçant.

— Oui, dit Guise, qu'avez-vous ? qu'est-ce donc qui vous a si fort épouvantée ?

Anita jeta autour d'elle un regard vague et terrifié, et répondit d'une voix haletante :

— Je ne sais... mais au milieu de mon sommeil, il m'a semblé qu'un nain difforme s'était couché sur ma poitrine... puis il m'a semblé que ses mains calleuses se promenaient sur mon sein, puis il est monté jusqu'à mon visage, et j'ai cru sentir comme des lèvres rugueuses et fétides qui se pressaient sur ma bouche... alors je me suis éveillée.

Angelo sourit amèrement et d'un air de triomphe.

Guise regarda la Ronda, qui soutint fièrement le coup d'œil indigné qu'il lui lança, ...

Tous deux avaient compris que ce rêve avait sa réalité; que ce nain hideux était le misérable négrillon pestiféré qui hurlait dans son berceau.

— Allons, folle, dit Scoppa à sa nièce, laisse-nous dormir en paix, nous en avons tous besoin.

— Et dis-lui, ajouta Gennaro en sortant de la ruelle où il était resté blotti, que si elle recommence une pareille algarade, je la fais jeter à la porte.

La santé de l'homme le plus robuste ne résisterait pas à des peurs semblables à celles que j'ai éprouvées aujourd'hui.

— Je ne veux gêner personne, dit Anita; emmenez-moi, mon oncle, emmenez-moi.

Puis elle se tourna vers le duc de Guise, et lui dit :

— Adieu, Monseigneur !

— Pourquoi partir ? lui dit Guise : votre père vous a confiée à moi, je lui réponds de votre vie.

— Qu'importe ma vie ? répondit Anita tristement ; d'ailleurs, ajouta-t-elle, je sais que je ne dois pas mourir jeune, le Cucurulle me l'a dit : il m'a dit aussi que je serais malheureuse, et il me semble que ça commence.

Elle sortit avec Carniole, la Ronda se coucha sur le matelas, Gennaro se prit à ronfler, et Guise se demanda

si c'était bien lui, le plus élégant gentilhomme de la cour, le représentant d'une famille qui avait failli mettre la main sur la couronne de France, qui était couché côte à côte d'un misérable dévoré d'ulcères, et dans cet immonde réduit tout encombré de la dépouille des nobles assassinés et pillés par ce misérable.

XX

Un mois s'était écoulé depuis l'arrivée de Henri de Lorraine à Naples, et déjà les Espagnols avaient été repoussés des postes avancés qu'ils occupaient à l'entrée des faubourgs; on attendait à tous moments les secours d'une flotte expédiée par Mazarin pour seconder l'entreprise du duc.

Des vivres avaient été introduits, et des mesures énergiques, en faisant cesser en partie le pillage, avaient ramené la confiance des habitants considérables de la ville.

Mais à mesure que les affaires de la république s'amé-

lioraient, la position personnelle du duc de Guise devenait de plus en plus dangereuse.

La nuit était close, lorsqu'un homme de haute taille, enveloppé d'un long manteau, frappa à la porte d'une petite maison isolée.

— Qui est là ? demanda-t-on de l'intérieur.

— C'est moi, Miquel Santis.

— Qui demandez-vous ?

— Je demande Carniole Scoppa, n'est-ce pas ici sa demeure ?

— C'était sa demeure avant qu'il n'habitât le palais du duc de Guise, répondit l'enfant, mais il y vient rarement à présent, et il n'y est pas à cette heure.

— Eh bien ! répondit Miquel Santis, il y viendra ce soir... allons, ouvre, drôle, si tu ne veux pas que j'enfonce la porte.

— Ouvre - lui, Francesco, dit dans l'intérieur la voix presque éteinte d'une jeune fille, mais dis-lui que la maladie et la mort habitent cette maison.

Francesco, car c'était lui, ouvrit au boucher et lui transmit les paroles de la malade.

— Je sais, dit le boucher en entrant, que la nièce de Carniole est atteinte d'une terrible maladie ; mais les traces qu'elle a laissées sur mon visage te disent assez que je n'en ai plus rien à craindre.

— Ah ! continua le boucher en s'approchant du lit sur lequel languissait la malheureuse Anita, on est jeune, on est beau, on est aimé, on croit au bonheur qui vous sourit, puis un jour arrive où un souffle empoisonné passe sur vos lèvres durant le sommeil, et le lendemain on s'éveille le front chauve comme un vieillard, les yeux éraillés, le visage labouré de hideuses cicatrices, et ceux qui vous souriaient la veille se détournent de vous avec dégoût, celle qui vous aimait ne vous reconnaît plus ; alors on devient méchant, cruel, vindicatif, alors...

— Alors, dit Anita d'une voix douce et triste, on meurt et on pardonne.

Santis approcha la lampe du lit et regarda Anita qui fit un effort pour se cacher.

— Diable ! fit-il brutalement, ça va mal...

— Et toi, ajouta-t-il en se tournant vers Francesco, toi que rien n'a encore éprouvé contre ce mal affreux, tu es venu le braver ?

— Oui, dit Francesco, et si je dois devenir malade, fasse Dieu que ce soit moi qui sois défiguré, car la beauté d'un homme n'est pas dans son visage. Elle est là et là, ajouta-t-il en portant successivement la main droite à sa tête et à son cœur.

• D'ailleurs, reprit-il avec un profond soupir, je ne suis pas aimé, moi.

— Pauvre Francesco! murmura Anita, tu es bon, toi...

— Non, reprit-il, je t'aime, Anita; je ne suis point comme Borgia qui, lorsque je lui appris ta maladie, m'a répondu en se détournant légèrement :

« C'est fâcheux pour elle, c'était une jolie fille. »

— Peu m'importent les paroles et les sentiments du comte de Borgia, dit Anita. Hélas! ce n'est pas pour lui que j'aimais à être belle!

— Et pour qui donc, fit Santis en ricanant.

— Pour qui? dit Francesco avec colère... pour...

— Tais-toi, Francesco, dit Anita d'une voix suppliante; ce ne serait pas bien de trahir le secret que tu as surpris dans le délire de mes rêves.

» Ce n'est pas de ma faute si je l'aime. Je ne l'ai pas voulu; c'est Dieu qui m'a inspiré cette fatale passion pour me punir de ma coquetterie passée; c'est lui qui m'a envoyé ce mal horrible pour châtier mes folles espérances.

— Serait-elle comme toutes les femmes de Naples? reprit Santis d'un ton brutal; serait-elle affolée de ce brigand de Français, de ce prince insolent, de ce...

— Malédiction et mort sur ce Lorrain infâme, sur ce fanfaron impudent, sur ce reste dégénéré d'un grand nom! s'écria tout à coup une voix furieuse qui interrompit brusquement Santis.

C'était Carniole qui entra et qui jeta avec fureur de côté et d'autre son chapeau et son épée.

— Ah ! fit Santis avec un rire cruel et joyeux, te voilà... ton tour est donc venu comme celui des autres ?

• Sans doute, Guise t'a chassé comme il a fait du vieux Genuino, ou bien il t'a cassé sa canne sur la tête ?...

— Comme il t'a fait au milieu des tiens, à la place du Marché-Neuf, dit Carniole, pour te punir de tes insolences.

• Non, maître Santis, le Guise, tout duc et tout prince qu'il est, ne m'a point fait cette injure ; sans cela il y aurait sur mon épée une couche de plus de sang royal.

Francesco sourit en frappant dans ses mains et s'écriant :

— Bien ! voilà un homme !... Point de poison ! l'épée ! l'épée ! à la bonne heure !

— Oh ! que dites-vous, mon oncle ? fit Anita en se levant sûr son séant.

— Quoi ! fit Santis en baissant la voix et en se penchant vers Carniole d'un air étonné, ravi, tu oserais le tuer ?

Carniole regarda à son tour Santis d'un air de mépris, puis il ajouta en le regardant fixement :

— Voyons, pourquoi m'as-tu fait dire de venir ici, que me veux-tu ?

— Peut-on parler?... dit Santis en montrant du coin de l'œil Anita et Francesco.

— Anita ne peut être indiscrete, dit tristement Carniole.

• Pauvre fille! ajouta-t-il tout bas; avoir été si belle! et maintenant... Ah! si elle était restée ce qu'elle était, je serais mestre de camp général...

• Quant à Francesco, reprit-il brusquement, il se taïra... la haine est discrète, et je ne sais pourquoi il déteste le duc plus que toi, peut-être.

— Tu sais ce qui est arrivé ce matin au palais?

— Ce matin je faisais entrer un convoi de blé dans le faubourg de la Chiaïa, fit Carniole : mais je sais ce qui vient de m'arriver; je sais que lorsque je suis venu demander à Guise une récompense, il m'a refusé comme on refuse un laquais; et, de par tous les saints! cela vous coûtera, mon cher monsieur le duc. Mais dis-moi ton affaire.

— Tu sais cependant l'histoire de la marquise d'Alavianne?

— Oui, dit Scoppa.

• Je sais qu'au mépris des passe-ports que lui avait donnés le duc, on l'a arrêtée à la porte d'Averse; que tu as maltraité ses laquais, pillé sa voiture, dévalisé ses fourgons.

— J'en avais le droit, fit brutalement Santis, et c'est une trahison du Français que de donner des passe-ports à des nobles pour qu'ils puissent emporter leurs richesses qui appartiennent désormais au peuple.

— Si tu m'avais dit cela il y a trois heures, dit Scoppa d'un ton de mépris, je t'aurais bâtonné pour t'apprendre à accoler le mot trahison au nom de Guise. Mais tu peux parler maintenant.

» Eh bien ! qu'est-il arrivé de cette affaire de la marquise d'Atavianne ?

— Il est arrivé que le duc m'a fait mander amicalement ce matin par Cérisantes, un des Français qui sont venus après lui.

» Je me suis rendu chez le duc de Guise avec quelques-uns de mes meilleurs compagnons, pour lui dire notre mécontentement. Comprends-tu pareille trahison ?

» A peine entrés dans son palais, il nous a fait entourer par ses gardes, nous a fait désarmer, et a voulu nous faire peur ; mais, grâce à notre fermeté, il nous a relâchés... et...

— Tu mens comme un moine prêchant la continence, dit Carniole en interrompant brusquement Santis.

» Le duc t'a ordonné de venir, et tu as obéi, la peur dans l'âme et l'insolence à la bouche... Tu es entré li-

brement dans son palais, et tu as crié d'un ton impudent.

— Il t'a regardé en face... alors tu as été troublé; il t'a dit que tu étais un infâme brigand, et tu as baissé la tête; il t'a menacé de te faire pendre par un plectre, supplice tout à fait de ton goût pour les autres, alors tu t'es mis à genoux, tu as fait des excuses; tu as juré sur les saints, auxquels tu ne crois pas, de ne plus recommencer; alors le duc, qui est faible jusqu'à la sottise, généreux jusqu'à l'imprudence, t'a pardonné et t'a permis de sortir.

— Oui, dit Santis avec colère, mais après m'avoir fait rendre tout ce que j'avais pris à la marquise.

— C'est ce que j'allais ajouter.

— Tu étais donc au palais?

— Non, mais je connais le duc, et je te connais aussi, toi, le plus lâche coquin de tout Naples.

— Allons, allons, continua Scoppa d'un ton dédaigneux, ne hérissé pas ta moustache, ne roule pas les yeux comme un furieux; c'est bon pour tromper Pepe Palombo et le Pione qui, parce qu'ils sont braves, croient les autres sur parole; mais je connais les drôles de ton espèce, et, pour te le prouver, je vais t'épargner le reste de la confiance que tu as à me faire. Tu es venu me proposer de trahir le duc et de conspirer contre lui.

Santis ne lui répondit pas sur-le-champ; il avait peur de la manière dont Scoppa accueillerait ses propositions, il tourna la difficulté et reprit :

— Le duc t'a donc insulté aussi?

— Eh bien, après ? dit Scoppa.

— Que t'a-t-il fait ?

— Je te demande ce que tu es venu faire ici ?

— Est-ce qu'il vous a refusé la place de mestre de camp que vous lui avez demandée ? dit Francesco.

— Silence, enfant, dit Scoppa; t'a-t-il insulté aussi, vaillant Francesco ?

— En vérité, je ne sais ce qu'il y a dans cet homme, mais tout le monde le hait et conspire sa perte.

— Et tu feras comme tout le monde, n'est-ce pas ? reprit Santis.

— Je lui avais juré fidélité, fit Scoppa d'un ton sombre, mais son ingratitude m'a dégagé de mes serments. Eh bien ! voyons, Santis, quels sont vos plans ?

— Demain, répondit celui-ci à voix basse, une insurrection éclatera au Marché-Neuf... Puisque tu connais si bien le duc, tu sais ce qu'il fera.

— Il montera à cheval et vous dispersera à coups de canne, comme il l'a déjà fait.

— Qu'il vienne ! dit Santis, tous mes hommes seront là, amène les tiens, et alors nous l'attaquerons, et...

— Combien en peux-tu amener? dit Scoppa.

— J'en ai deux cents déterminés qui ne craignent ni Dieu ni diable.

— Et quelle sera la suite du duc?

— Sans doute celle qui l'accompagne d'ordinaire, une demi-douzaine de gentilshommes et autant de gardes.

— Et avec deux cents hommes qui ne craignent ni Dieu ni diable, tu demandes un auxiliaire pour attaquer une troupe de quinze hommes!

Santis bassa la tête et reprit en hésitant :

— Ce n'est pas quinze hommes... vois-tu... qu'il s'agit d'attaquer, c'est lui, c'est le duc de Guise... C'est un prince... c'est...

» Est-ce que tu ne l'as pas vu dans les dernières escarmouches où il a culbuté les Espagnols... Il ne se bat pas comme les autres... on dirait que son regard est comme un glaive qui marche devant lui...

» Il faut, pour porter le premier coup, un homme qui ait osé regarder en face les premiers princes de l'Europe.

» Toi, vois-tu Carniole... tu en as déjà tué plusieurs... Mais moi je le sens... quand je pense que ma main va se lever sur un gentilhomme, sur un prince du sang souverain, je ne sais, ma main tremble... mon sang se glace... Je n'oserai... au lieu que toi, tu en as l'habitude.

— Lâche ! murmura Scoppa... Qu'importe que le sang qui coule dans ses veines soit un sang royal, si ta hache le peut faire couler aussi facilement que celui des moutons que tu égorgeais jadis ?

— C'est possible, mais jamais... jamais je n'oserai.

— Et c'est à moi que tu réserves l'honneur de le frapper ?

— Je ne suis ici qu'un messenger, reprit Santis à voix basse... Il y a dix mille écus pour celui qui le tuera... on me les a proposés, et je viens l'offrir de partager.

— Et qui donc paie si généreusement la tête du duc de Guise ?

— Si tu veux me suivre chez le cardinal Filomarini, je pourrai t'en dire davantage.

— Chez Filomarini ? reprit Scoppa d'une voix terrible... chez le cardinal... chez...

Il s'interrompit et demeura rêveur.

— Eh bien ! soit, dit Scoppa soudainement... d'un côté ou de l'autre, je trouverai là une vengeance.

Ils sortirent, Francesco et Anita demeurèrent seuls.

Dès que le bruit de la marche des deux bandits se fut éteint dans le silence, Anita se souleva sur son lit.

— Francesco, dit-elle d'une voix agitée, Francesco !

Le jeune homme ne lui répondit pas.

— Quand j'étais belle, tu me répondais, Francesco, dit Anita douloureusement.

» O mon Dieu ! qui m'entendra donc maintenant, si tu m'abandonnes ainsi ?...

» Francesco, pourquoi ne me réponds-tu pas ?

— Parce que je sais ce que tu vas me demander, et que je ne peux pas te l'accorder.

— Ce que j'ai à te demander, Francesco, est une chose juste et sainte...

— Pour toi qui l'aimes, Anita ; mais pour moi qui le hais, c'est une lâcheté. :

— Que veux-tu dire ? s'écria vivement Anita.

— Tu vas me prier d'aller au palais du duc pour l'avertir du complot qui se trame contre lui... et cela, vois-tu, je ne le ferai pas... ajouta-t-il ; non, sur mon âme ! je ne le ferai pas...

— Pourquoi donc ne le ferais-tu pas ?

— Parce que tu l'aimes, Anita.

— Qu'importe, reprit la jeune fille, qu'importe que je l'aime à présent que je ne suis plus belle ?...

— Et voilà ce qui fait que je le hais encore plus... car je m'étais dit : lorsqu'Anita n'aura plus cette beauté qui la ferait digne d'un trône, elle n'aura plus ces folles ambitions qui l'emportaient loin de moi ; elle aura pitié de

celui qui ne l'aura pas abandonnée, qui ne la méprisera pas pour sa laideur...

» Eh bien, non ! tu le sais ; il ne t'aime pas, il ne t'aimera jamais... mais tu l'aimes, toi... tout ce qui te reste de ce que tu étais autrefois tu le lui as gardé ; il a tes pensées, ton cœur, ton âme...

» Depuis près d'un mois que je veille au chevet de ton lit, ce n'a été que pour entendre son nom dans tes prières, son nom dans le délire de la fièvre, son nom à ton réveil, toujours son nom... Ah ! malheur sur lui !... malheur !...

» Pourquoi Santis ne m'a-t-il pas proposé de le frapper ?... Je l'aurais osé, moi !

Anita se retourna dédaigneusement et lui répondit :

— Toi, Francesco, il t'écraserait du talon de sa botte.

— Oh ! ne dis pas cela, Anita, dit Francesco, ne me pousse pas à prêter l'oreille aux propositions que me fait Borgia.

— Borgia ? s'écria Anita en se levant soudainement ; tu as vu Borgia ?...

— Eh bien !... oui.

— Malheureux !

» Et... ajouta-t-elle d'une voix frémissante, il t'a parlé de poison ?...

Francesco répondit par un signe de tête.

— Oh l'infâme!... l'infâme! dit Anita.

— Tu l'as pourtant aimé, celui-là aussi, dit Francesco avec amertume; c'était, selon toi, le plus beau et le plus brave gentilhomme de l'Italie.

— Je n'avais pas vu Guise, dit Anita.

— Il te promettait une couronne.

— Je préférerais un baiser de Guise sur mon front à la couronne ducale que Borgia pourrait y poser.

— Mais qu'a-t-il donc cet homme, fit Francesco avec fureur, pour que tu l'aimes ainsi ?

— Il a, dit fièrement Anita, le courage qui marche en plein jour; il a la foi de ses serments; il a la loyauté, l'honneur, la noblesse, la générosité : tandis que Borgia, je le sais maintenant, n'a que les ténébreuses intrigues, le mensonge, l'assassinat et le poison...

— Qui diable! dit tout à coup un nouveau personnage en entrant, fait un si bel éloge de moi ?

— Borgias! s'écrièrent à la fois Anita et Francesco.

— Ah! ah! reprit Melchior en s'approchant du lit de la malade, Dieu me damne! je crois avoir reconnu la voix de ma belle fiancée.

• C'est donc vous? ajouta-t-il en s'approchant de la pauvre fille; c'est donc vous, ma douce et fidèle Anita?

Aussitôt il se recula avec terreur en s'écriant :

— Jésus mon Dieu! quel est ce monstre?

— Je suis ta belle et douce fiancée, répondit Anita d'une voix amère.

— Sortons d'ici, repartit brusquement Borgia ; je n'ai pas envie de changer ma figure pour un masque pareil à celui-là, dût-on me donner en retour le duché de Naples.

» Suis-moi, Francesco !

— Malheur à toi, si tu écoutes les paroles de cet homme ! s'écria vivement Anita.

» Demeure, Francesco, et je n'aimerais plus le duc de Guise ! Demeure, et je t'aimerais !

Francesco s'arrêta.

— Ne vois-tu pas, lui dit Borgia, que c'est pour le sauver qu'elle te promet son amour ?

» Juge à quel point elle l'aime !

Borgia essaya d'entraîner le jeune homme, qui résistait.

— Francesco..... Francesco..... criait Anita, je t'aime, c'est toi que j'aime..... reste.

— Eh bien ! dit Borgia à Francesco, suis-moi, enfant, et elle t'aimera ; sur mon honneur de gentilhomme, sers-moi comme tu m'as déjà servi, et je te la donnerai.

Il entraîna Francesco, et Anita demeura seule.

XXI

A peu près à la même heure, un homme enveloppé d'un long manteau se promenait aux abords d'une maison d'assez belle apparence. Il allait et venait en levant à chaque fois ses yeux vers une croisée éclairée et qui sans doute ne s'ouvrait pas aussi vite que l'impatient promeneur l'eût désiré.

Bientôt il vit la lumière s'agiter dans la chambre; il se cacha dans l'angle d'une porte en face de la croisée qu'il examinait depuis longtemps.

La porte de la maison s'ouvrit, trois hommes en sortirent.

— Nous diras-tu maintenant, dit l'un d'eux, où tu nous conduis?

— Chez le Gennaro Anneze, au tourjon des Carmes, répondit une voix qui fit tressaillir le cavalier qui s'était prudemment caché.

— Et tu dis, reprit une autre voix, que nous y trouverons ce fier Espagnol?

— Non, repartit l'autre voix, depuis qu'Olympia, en revenant de Rome, l'a ramassé presque mourant sur la route des Marais-Pontins, il est resté caché chez le cardinal... il nous rejoindra à la fontaine aux Serpents.

— Et il n'est pas retourné près du duc d'Arcos ?

— Non, reprit celui qui paraissait conduire les deux autres, il a reçu les ordres du vice-roi par l'entremise de.....

C'est à peine si le cavalier tapi dans l'angle de la porte avait saisi les premières paroles de cette réponse.

Ces trois hommes parlaient en suivant la rue de l'Annonciade, et il ne put entendre le nom qui fut prononcé.

Il parut un moment disposé à les suivre, mais le bruit de la fenêtre qui s'ouvrait l'arrêta tout à coup.

Une ombre parut à la croisée.

— C'est moi, Casta, dit le cavalier.

— Silence, monseigneur, ils pourraient nous entendre...

— Qui donc accompagnait votre grand-père le vénérable Genuino ?

— C'était Pepe Palombo et le Pione; ils sont restés en grande conférence pendant plus d'une heure, et mon grand-père vient de me dire qu'il se rendait au conseil pour les affaires publiques.

— Le conseil a le jour pour s'assembler, dit le cavalier,

et il ne se réunit pas d'ordinaire chez Gennaro, pour y rencontrer des Espagnols. Il y a quelque complot dans tout ceci; mais au diable les affaires!

» Ouvrez-moi votre porte, Casta. La nuit est froide, même pour celui que votre amour brûle d'un feu dévorant.

— La porte est fermée à double tour, et je n'ai point la clef... mais voici qui vous conduira près de moi.

Casta jeta une échelle de soie au cavalier qui attendait dans la rue, et celui-ci fut bientôt près de la jeune fille.

La fenêtre se referma sur eux, et le cavalier se débarrassa de son vaste manteau.

— Tu es belle et charmante comme les anges, Casta, lui dit-il en l'attirant doucement dans ses bras. Je t'aime, enfant, et je voudrais avoir une couronne pour te la donner...

— Non, monseigneur, dit la jeune fille, je suis folle et coupable.

» Mon Dieu, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel, vous savez si je l'ai voulu, vous savez si je me suis défendue contre ce sentiment impérieux, car je suis non-seulement coupable envers moi, je suis aussi coupable envers un autre.

» J'avais donné mon amour à don Félix de Médina, ou plutôt je croyais le lui avoir donné, parce qu'il était

beau, brave et qu'il m'aimait !... Mais vous êtes venu, Henri, et j'ai senti-que je n'avais point aimé ; votre regard, monseigneur, a été comme le soleil qui montre sa route à celui qui s'égare dans les ténèbres. Je vous ai vu...

» Ah ! dites-moi pourquoi je vous ai aimé ainsi à votre premier regard, pourquoi s'est effacée tout à coup dans mon cœur ma haine pour les étrangers, la crainte que mon vieux père m'avait inspirée contre vous... Dites-moi pourquoi je ne me suis plus senti de pitié pour les douleurs du Pione qui m'aime, lui aussi ; dites-moi pourquoi il m'a semblé que tous les serments que m'a faits don Félix n'étaient que des mensonges...

» Oh ! dites-moi pourquoi je vous aime ainsi ?

— C'est que tu as compris que seul je t'aimais comme tu mérites d'être aimée, enfant.

Et Guise, car c'était lui, la fit asseoir à ses côtés et prit ses mains dans les siennes.

— Ce n'est pas cela, monseigneur, dit Casta d'une voix douce et triste ; ce n'est point parce que vous m'aimez que je vous aime ; car, ajouta-t-elle en posant sa main sur son cœur, je ne suis pas heureuse ; mais n'importe, voyez-vous, je vous aime, moi... C'est assez... Vous m'oublierez sans doute... mais je vous aurai aimé...

» Oh ! monseigneur, monseigneur, vous aurez pitié de

moi, et le jour où tu m'abandonneras, Henri, tu me tueras, pour que je ne commette pas un crime de plus en me tuant moi-même.

— Pourquoi ces sinistres pensées, enfant ? reprit Guise.

— C'est qu'il en est tant d'autres et plus nobles et plus riches et plus belles que moi, qui t'aiment, monseigneur.

» Crois-tu que tous les jours à l'église je ne vois pas les regards de toutes les femmes attachés sur toi ?... Vous saluez les plus nobles, vous souriez aux plus belles... Henri.

— Et je ne regarde que toi, ma blanche et douce fée, lui dit le duc en déposant un baiser sur le front de Casta.

Elle tressaillit.

Est-ce vrai, reprit-elle d'une voix tremblante, que vous avez aimé une princesse de Mantoue et que vous lui avez promis de l'épouser ?

» Est-ce vrai que vous êtes marié avec la comtesse de Bossut et que maintenant vous voulez rompre ce mariage ? Est-ce vrai enfin que vous êtes venu conquérir ce royaume pour l'offrir à la belle Anne de Pons ?

— Ce sont là mille bruits ridicules et faux, dit le duc, il n'y a de vrai que mon amour pour toi...

» Oh ! que je devienne le maître de ce royaume, et cette couronne, que j'aurai conquise, ne sera ni pour la princesse de Mantoue, ni pour Honorine de Bossut,

ni pour Anne de Pons; elle sera pour toi, Casta, je le jure...

— Ne me jurez rien, monseigneur, dit Casta, vous n'avez pas de devoirs à remplir envers moi...

» Vous aviez mon amour avant de me le demander, mes regards vous l'ont dit avant que vous ayez cherché à l'apprendre; et lorsque vos yeux fixés sur moi semblaient me trouver belle, je n'ai pas attendu vos prières pour vous faire savoir que tout mon être vous appartenait...

» Ne me jure rien, Henri; mon âme, ma vie, mon honneur, tout est à toi. Tu ne m'as rien pris, je t'ai tout donné.

» Ne me jure rien, car lorsque viendra le jour où tu m'abandonneras peut-être, je ne veux pas avoir à te reprocher d'avoir manqué à ta parole, je ne veux pas que tu sois traître envers moi, je veux mourir avec la pensée que tu es grand, noble et bon, et que moi seule j'ai été coupable. Non, monseigneur, ne me jurez rien... laissez-moi vous aimer.

— Enfant céleste, lui dit Guise en se mettant à genoux devant elle, que Dieu me maudisse si jamais je flétris tant de chaste confiance par un lâche abandon.

— Tu m'aimes donc un peu, mon beau cavalier, lui

dit Casta d'une voix enivrée, mon brave capitaine, mon beau héros?

— Oui, je t'aime, enfant, et ma vie t'appartient...

— Ne me fais pas croire à tant de bonheur; lui dit Casta... ne joue pas ainsi avec mon cœur, la joie le briserait aussi vite que la douleur... Reste là à mes pieds, que je te voie, que je t'adore...

Elle se mit alors à jouer avec les longues boucles blondes de Guise, lui disant à chaque instant :

— Je t'aime..... je t'aime..... je t'aime!...

Casta venait de prendre cette tête adorée dans ses mains, et elle allait à son tour déposer sur ce front, qui rêvait une couronne, le premier baiser qu'elle eût accordé à Guise, lorsque tout à coup une voix douloureuse et désolée retentit au pied de la fenêtre.

— Casta! Casta! disait cette voix.

La jeune fille se leva soudainement, l'oreille tendue, le regard effaré, comme une biche que le son du cor vient surprendre dans la profonde solitude des bois.

Guise lui fit signe de se taire.

— Casta! bonne Casta! répéta la même voix; pitié... entends-moi!

— Miséricorde! dit Casta, je reconnais cette voix; c'est celle d'Anita, qui a disparu depuis le jour où elle était avec vous au tourjon des Carmes.

— Que nous importe ? dit Guise ; laisse appeler cette fille importune.

La Ronda m'a cependant dit que vous la trouviez belle, monseigneur, fit Casta en le regardant d'un air soupçonneux. Je vais lui ouvrir.

— Oh ! non, dit Guise, ne lui réponds pas, et elle se fatiguera bientôt.

— Impossible, reprit Casta ; cette lumière lui dit que je ne repose pas encore. Et puis, continua-t-elle en se dégageant de l'étreinte de Guise, voilà bien longtemps que je ne l'ai vue : elle paraît souffrir...

A ce moment, Casta s'arrêta en poussant un cri...

Guise venait d'éteindre la lampe indiscreète qui trahissait la présence de Casta dans la chambre.

La jeune fille murmura d'une voix éteinte :

— Oh ! monseigneur, qu'avez-vous fait ?

Le duc ne répondit pas ; mais la voix qui gémissait au pied de la fenêtre s'écria avec colère :

— Oh ! maudite sois-tu, Casta, pour avoir été sans pitié pour ta sœur d'enfance !

Casta voulut de nouveau courir vers la fenêtre, mais elle était déjà dans les bras de Guise qui la retint en lui disant :

— Casta, moi aussi, je t'aime, je t'aime !

XXII

Pendant que Carniole Scoppa suivait Miquel Santis chez le cardinal Filomarini, tandis que Borgia entraînait Francesco, et que Guise, insoucieux des dangers qui pouvaient le menacer, oubliait le soin de son entreprise et de sa propre sûreté près de la belle Casta, une nouvelle intrigue se tramait contre lui dans le tourjon des Carmes, où pour la première fois il avait reçu l'hospitalité.

Là se trouvaient réunis des hommes depuis longtemps habitués à se considérer comme ennemis, mais qui semblaient avoir oublié leur haine pour se réunir dans une même pensée de trahison : c'étaient Gennaro Anneze, Genuino, le capitaine Pepe Palombo, et un homme soigneusement enveloppé dans son manteau espagnol.

Selon son habitude de prudence, Gennaro ne les avait point introduits dans l'arrière-cuisine où il entassait ses trésors. Prêt à trahir celui qu'il avait lui-même appelé à Naples, il craignait la trahison de ses complices, s'ils dé-

couvraient jamais quelles immenses richesses il avait accumulées par la confiscation et le pillage.

Du reste, des trois hommes que Guise avait vus sortir de chez Genuino, Palombo seul avait accompagné le vieillard jusque chez Gennaro Anneze; le Pione avait refusé de le suivre.

La Ronda s'était assise dans un coin, et, l'aiguille à la main, elle semblait tout absorbée par un travail de couture. Angelo, son frère, qui venait d'introduire les nouveaux arrivants, avait fermé la porte et s'était retiré.

Gennaro, toujours sombre, inquiet et chagrin, fit signe aux nouveaux venus de s'asseoir autour d'une table près de laquelle il se trouvait à leur arrivée.

— N'y a-t-il ici que ceux qui doivent s'y trouver? dit l'inconnu d'une voix grave, et les chefs du peuple de Naples ont-ils l'habitude d'admettre les femmes à leurs délibérations?

— Ma femme est ma femme! répondit Gennaro brutalement! elle est la moitié de moi-même; ce que la fortune peut me donner de pouvoir lui appartient comme à moi; ce que l'avenir peut me réserver de misère sera son partage; il est bien juste qu'elle sache ce que je vais décider de notre existence.

L'inconnu se leva, ramena tout à fait son manteau sur son visage, et reprit d'un ton grave :

— En ce cas, je me retire, messieurs.

— Un moment, reprit Pepe Palombo, je n'ai pas fait cette démarche, je ne me suis pas décidé à venir dans le tourjon des Carmes pour le plaisir de faire une vaine promenade ; il faut donc que le dessein qui nous a réunis ici soit arrêté entre nous ou abandonné pour jamais dans cette conférence même.

» Je suppose, ajouta-t-il en se tournant vers la femme de Gennaro, que la Ronda ne voudra pas empêcher cette décision, en s'obstinant à demeurer ici malgré le vœu de ce noble gentilhomme.

La Ronda jeta un regard mêlé de colère et de mépris sur Palombo, et repartit d'une voix pleine de sarcasme :

— Lorsque le comte don Félix de Medina attendait la belle Casta au milieu des flots du golfe de Naples, et qu'il mêlait à ses serments d'amour les questions les plus pressantes sur ce qui se passait dans notre cité, il ne trouvait pas les femmes si inutiles qu'aujourd'hui au succès de sa politique.

— Julio Genuino ! s'écria don Félix avec colère, en mettant la main sur la garde de son épée, je suis entré dans cette maison sous ta sauvegarde, je devais y rester inconnu ; comment se fait-il que mon nom y ait déjà été prononcé ?

— Ne vous irritez pas ainsi, don Félix de Medina, dit

la Ronda avec le même sourire insolent, parce que je vous dis que les femmes sont bonnes à quelque chose.

» Vous avez été dix fois prévenu par la Casta, du jour et de l'heure où l'on devait attaquer votre armée ; et si elle n'est pas anéantie, c'est grâce aux précautions que vous avez pu prendre d'après les avis d'une femme ; ce soir même, vous ne seriez pas ici si Olympia ne vous avait ramassé mourant sur la route des Marais-Pontins, et si, touchée de votre jeunesse et de votre beauté, elle ne vous avait fait placer dans sa litière, et ne vous avait arraché au sommeil de mort qui commençait à peser sur vous.

» Comment vous en a-t-elle éveillé ? continua la Ronda d'une voix de plus en plus amère ; cela a dû être difficile, car le sommeil des Marais-Pontins est lourd ; mais la courtisane Olympia est si belle et si complaisante, c'est en même temps une mère si prévoyante et si dévouée, que l'on prétend qu'elle a détourné sur elle-même le danger dont votre amour menaçait la charmante Casta.

— Silence, femme ! s'écria vivement Gennaro, ne jette pas tes paroles de vipère au milieu de cette discussion, et si tu veux rester en paix dans tes intrigues, laisse les autres tranquilles dans leur faute.

— Tu aurais raison de parler ainsi, s'écria la Ronda avec violence, si je disais à ces hommes que tu les as

appelés ici pour te défaire d'abord de celui qui, dans le conseil des Espagnols, a demandé ta tête comme le premier gage d'un accommodement avec le peuple, et pour frapper ensuite ceux qui ont accepté ces conditions.

— Trahison! s'écrièrent à la fois Genuino et Medina, pendant que Pepe Palombo, la main sur son poignard, se tenait prêt à frapper Gennaro au moindre mouvement.

— Trahison! dites-vous, dit la Ronda en se levant fièrement, n'êtes-vous pas venus ici pour l'organiser; comment se fait-il que vous vous étonniez de l'y rencontrer?

C'est donc un piège infâme? s'écria Genuino, qui ne fut point maître de la terreur qu'il éprouvait.

— Commencez votre entretien, dit la Ronda en s'asseyant et en reprenant son aiguille, vous sortirez de cette tour sains et saufs comme vous y êtes entrés, c'est moi qui vous le jure; seulement, comte de Medina, n'oubliez pas que vous n'avez dû votre sûreté qu'à la protection d'une femme que vous ne jugiez pas digne d'entendre vos paroles.

Un morne silence succéda à cette singulière discussion : Palombo, Medina et Genuino échangeaient entre eux des regards inquiets, pendant que Gennaro, la tête basse et les sourcils contractés, laissait voir qu'il était

le premier à subir le joug que ses complices étaient forcés d'accepter.

Medina le premier rompit ce silence gênant pour tout le monde, et s'adressa à la Ronda :

— Puisque vous savez tant de choses, madame, lui dit-il, vous devez être instruite des desseins qui m'ont amené ici ?

— Adressez-vous à moi, fit Gennaro avec une violente expression de colère : je suis encore le maître de Naples, quoique le duc de Guise porte maintenant le titre de capitaine-général.

La Ronda voulut parler, mais Gennaro lui dit avec la dernière fureur :

— Silence, femme ! Ne fatigue pas ma patience ; n'oublie pas que l'heure pourrait venir où je me lasserais de ces rodomontades insolentes.

La Ronda ne répondit pas, mais elle frappa du dé dont son doigt était armé un timbre d'argent placé près d'elle ; au même instant, la porte s'ouvrit, et Angelo, se montrant sur le seuil, dit d'une voix moqueuse :

— Monseigneur Gennaro Anneze a-t-il besoin de moi ?

— Non, repartit la Ronda, c'est moi qui, par mégarde, ai frappé sur ce timbre ; mais dis-moi, Angelo, ne sommes-nous pas bientôt au milieu de la nuit ?

— Oui, sœur, repartit celui-ci.

— C'est bien, fit la Ronda en adressant à son frère un signe auquel celui-ci s'empressa d'obéir en se retirant et en fermant la porte.

— Vous le voyez, messieurs, ajouta la Ronda, le temps se passe ; il faut vous hâter, si vous ne voulez pas que cette conférence soit inutile.

XIII

Ainsi venait de se dévoiler aux yeux de Pepe Palombo, de Genuino et de Medina, le mystère de la singulière existence de Gennaro.

Tyran implacable de la cité, grâce à la position formidable de la tour qu'il occupait, il était lui-même esclave dans cette tour, d'où il commandait à toute la ville.

Ce fut encore Medina qui reprit l'entretien :

— Votre femme a raison, monsieur, dit-il en s'adressant à Gennaro, il est temps de savoir pourquoi nous sommes ici, et de nous entendre sur nos intentions réciproques, si cela est possible.

— Quelles propositions avez-vous à nous faire ? dit Gennaro.

— Il a été convenu entre moi et le capitaine Pepe Palombo, repartit Médina, qu'il ouvrirait aux troupes espagnoles l'entrée de son ottine.

— Et sans doute, reprit Gennaro, il a fait ses conditions pour être bien payé de ce service ?

— Si j'ai fait mes conditions, dit Pepe Palombo avec humeur, c'est que je te savais décidé à vendre le tourjon des Carmes aux Espagnols, et qu'une fois ce poste important entre leurs mains, la résistance de mon quartier devenait tout à fait impossible.

— Tu oublies, Pepe Palombo, reprit Gennaro, qu'on ne peut entrer au tourjon des Carmes qu'après avoir forcé l'un des quartiers qui l'entourent de toutes parts, et que toi et tes collègues vous êtes chargés de défendre.

» Seulement, comme il eût pu arriver que l'un de tes collègues eût livré avant toi le passage qui lui appartenait, tu as pensé qu'il était prudent de profiter de l'occasion pour faire ta paix avec le vice-roi et t'assurer l'impunité.

— Tu mens ! s'écria Pepe avec fureur.

— Silence tous les deux ! dit Genuino ; ce n'est point une vaine terreur qui vous a poussés à traiter avec les Espagnols, c'est la haine que nous éprouvons tous pour

cet exécrationnable Français que notre faiblesse a fait le tyran de Naples.

— En finirons-nous, dit Medina, et saurai-je enfin quelle réponse je dois porter au duc d'Arcos ?

— Ma réponse, vous l'avez, dit Genuino ; je ne demande pour Naples que le droit que l'empereur Charles-Quint lui avait déjà concédé, de ne pas avoir à payer d'autres impôts que ceux qui auront été votés par les sièges du royaume : seulement dès aujourd'hui le nombre des sièges appartenant au peuple sera porté à cinq, au lieu d'un.

— De façon, dit Medina, que vous aurez toujours la majorité contre les quatre sièges, dont deux appartiennent au clergé et deux à la noblesse.

— C'a été assez longtemps, repartit Genuino, le droit de la noblesse et du clergé de décider du destin du royaume.

— Si ce n'est, reprit Medina, lorsque le clergé et la noblesse étaient divisés et que le peuple, en vendant la voix de son siège à l'un ou à l'autre, décidait la question.

— Oui, reprit vivement Palombo, au profit de la noblesse ou du clergé, mais toujours contre lui.

— J'ai mission d'accepter, repartit dédaigneusement

Medina. Le duc d'Arcos et le prince don Juan sont les maîtres... Ceci sera fait.

— Ecrivons, dit Genuino.

— C'est écrit, fit Medina.

• Mais maintenant que demandes-tu, toi, Pepe Palombo ?

— Le droit pour le peuple de rester armé et d'élire librement les capitaines de quartier et le capitaine-général de la garde bourgeoise.

— Ceci est encore écrit, dit Medina avec dégoût, comme un homme honteux du traité qu'il est chargé de faire, soit que les conditions lui en paraissent indignes, soit qu'il regrette de s'associer à un acte qui n'est qu'un leurre.

— Diable ! fit Gennaro, les choses étaient bien avancées, ce me semble ?

— Mais, reprit Medina, vous ne m'avez point encore dit ce que vous demandiez personnellement, messieurs ?

Palombo rougit, Genuino détourna les yeux.

— C'est cependant le point important, reprit Félix dédaigneusement.

— J'ai stipulé pour le peuple le droit de voter ses impôts, dit Genuino ; je demande à être le premier surveillant de l'exercice de ce droit. Je veux être président

des consultes, autrement dit des assemblées annuelles des sièges.

— Et vous, messire Palombo ? dit Medina en ricanant.

— Genuino se fait le surveillant des droits qu'il a stipulés pour le peuple, répondit Palombo, il est donc juste qu'il en soit de même pour ceux que j'ai demandés aussi pour lui : je veux être capitaine-général des gardes bourgeoises.

— A moi l'administration ! dit Genuino.

— A moi l'armée ! dit Palombo.

— Pourriez-vous me dire ce qui restera au vice-roi ? dit Medina.

— Il lui restera ceci, dit Genuino : c'est que les impôts votés par nous profiteront à l'Espagne.

— C'est que les soldats napolitains, ajouta Palombo, combattront pour l'Espagne.

— C'est quelque chose, fit don Félix.

— Mais que restera-t-il à Gennaro Anneze, mon mari ? s'écria violemment la Ronda.

— C'est à lui à le dire, repartit froidement Medina.

— Je ne demande pas grand'chose, dit Gennaro d'un ton humble : la confiance du peuple m'a appelé à un poste au-dessus de mes forces ; je le reconnais en toute humilité ; qu'il me soit permis de me retirer dans mon obscurité, c'est tout ce que je désire.

Palombo, Medina et le vieux Genuino se regardèrent avec étonnement.

— Quoi! dit Medina, vous ne demandez rien autre chose? pas même une garantie pour votre sûreté personnelle dans cette ville de Naples?...

Gennaro le regarda en ricanant.

— L'air de la ville de Naples est mortel pour ma santé, répondit-il, et je souhaite que ceux qui y demeureront après moi s'y portent bien, alors même qu'ils seront garantis des mauvaises influences par leur robe de président ou leur habit de capitaine-général.

• Je quitterai Naples, et je me retirerai dans quelque ville plus saine.

— Soit, dit Medina, vous pourrez partir dès que nous serons rentrés dans cette ville.

— Non, monseigneur, reprit Gennaro Anneze; quand vous rentrerez dans cette ville, j'en serai parti.

• Vous allez me signer immédiatement trois passe-ports, l'un pour moi, l'autre pour ma femme, le troisième pour mon frère Angelo.

• Ces passe-ports nous livreront passage à travers les troupes espagnoles, non-seulement à nous, mais encore à tous les bagages qui pourraient nous suivre.

— Ah! dit Palombo, je commence à comprendre...

— Soit, dit Medina; car, à vrai dire, seigneur Gen-

naro, je ne m'attendais pas à vous trouver si peu exigeant.

— Je n'ai pas tout dit, reprit Gennaro. J'entends que ces passe-ports soient signés du duc d'Arcos.

— J'en ai là de tout préparés, dit don Félix.

— Signés du prince don Juan d'Autriche, dit Gennaro. Medina fronça le sourcil.

— Vous défiez-vous du vice-roi ? dit-il avec hauteur.

— Signés du comte d'Ognate, continua Gennaro; et j'entends que l'on m'y désigne comme étant le très-fidèle sujet de sa sainteté notre saint Père le pape, et que cette qualité soit reconnue par le cardinal Piombino, son ministre, qui se trouve maintenant au fort Saint-Elme.

— Vous êtes fou ! maître Gennaro, dit Medina.

— Non, monseigneur, mais je ne veux pas qu'à une lieue de la ville le duc d'Arcos, au mépris de sa signature, puisse me faire arrêter et pendre, comme c'est votre désir. Peut-être le ferez-vous malgré toutes mes précautions, car vis-à-vis de nous autres, misérables gens du peuple, vous faites bon marché de votre honneur.

» Mais, si vous faites cela quand le cardinal aura signé mon passe-port, vous aurez arrêté le sujet d'un souverain étranger, vous aurez méconnu la signature du ministre de sa Sainteté ; et, vous le savez, monsieur Me-

dina, il y va de l'excommunication et de la damnation éternelle; et vous penserez à votre salut dans l'autre monde, comme je pense au mien dans celui-ci.

Medina, qui jusqu'à ce moment avait traité cette affaire avec le plus profond dédain, devint silencieux et repartit :

— Ceci est grave, monsieur; je ne suis pas en mesure d'accorder tout ce que vous me demandez.

— La vie sauve, voilà tout, dit Gennaro avec une humilité railleuse.

— Et le droit d'emporter les immenses trésors que vous avez accumulés ici par vos effroyables pillages?

— Aussi, dit Gennaro sans s'irriter des paroles de Medina, je ne demande ni la place de président des consultations, ni celle de capitaine-général.

— Eh bien ! dit Medina, demain ces passe-ports vous seront apportés ici par moi.

— Le tourjon des Carmes vous sera livré une heure après, dit Gennaro.

— Jamais, dit la Ronda en se levant avec colère. C'est une trahison contre le duc de Guise, et...

A son tour Gennaro frappa avec force sur un timbre placé près de lui. Angelo parut aussitôt...

— Angelo, lui dit-il, les conditions dont nous sommes

convenus entre nous sont acceptées... Fais comprendre à ta sœur qu'elle n'a rien à y contredire.

Medina se mit à rire et dit tout bas à Genuino :

— Ce garçon me paraît remplir ici le rôle du siège du peuple dans l'assemblée des consultes. Comme l'autre faisait pencher la balance tantôt pour le clergé, tantôt pour la noblesse, celui-ci est de même tantôt pour la femme, tantôt pour le mari.

La Ronda pendant ce temps était restée immobile, mesurant tour à tour son mari et son frère d'un regard irrité. Ses lèvres frémissaient de colère, ses yeux lançaient des flammes, ses sourcils contractés semblaient se hérissier.

— C'est comme ça, lui dit impudemment Angelo.

— Oui, ajouta Gennaro d'un ton moins sévère. Assieds-toi, femme, et laisse-nous terminer cette affaire en paix.

— C'est bien, repartit la Ronda d'une voix sourde.

Elle se remit à sa place, reprit son travail de couture, et parut être devenue sourde et muette pendant que Medina arrêtait avec les traitres Genuino, Pepe Palombo et Anneze, les précautions nécessaires pour que le duc de Guise tombât avec la ville de Naples dans les mains des Espagnols.

XXIV

La nuit était déjà avancée lorsque Guise rentra dans son palais.

Le duc traversa d'abord un vestibule où veillait une sentinelle, et arriva dans une salle assez pauvrement éclairée par une lampe suspendue au plafond.

Quelques soldats et quelques lazzares y dormaient sur de longues banquettes.

Cérisantes, qui les commandait, salua le duc en lui disant :

— Vous avez été bien longtemps, monseigneur ; nous commençons à craindre pour votre altesse.

— Pensez-vous, lui dit Guise en lui rendant amicalement son salut, qu'on puisse visiter en quelques minutes les postes d'une ville comme Naples ?

— Vous devriez du moins permettre à quelques-uns de vos officiers de vous accompagner ; il peut se trouver un misérable qui ose attenter aux jours de votre altesse,

et ce serait un affreux désespoir pour ceux qui vous aiment, s'il vous arrivait malheur.

— Vraiment ! lui dit le duc en souriant ; vous êtes bien préoccupé de mes dangers, monsieur de Cérisantes ; je vous remercie, et je reconnaitrai cet intérêt ; mais permettez-moi de remettre ce soin à demain, j'ai besoin de quelque repos.

— L'heure de vous reposer n'est pas encore venue, monseigneur, repartit Cérisantes en souriant à son tour, car il y a quelqu'un qui vous attend dans votre appartement.

— Audiable l'importun, quel qu'il soit ! fit Guise : n'ai-je pas mes audiences publiques pour ceux qui veulent me parler ?

— Une voix si douce que celle qui a demandé la faveur de vous voir, repartit Cérisantes, eût eu peine à arriver jusqu'à vous à travers les rumeurs de vos audiences publiques, et des pieds si petits et si délicats que ceux de la personne qui vous attend auraient trop souffert à attendre durant deux heures le moment de vous approcher.

— Par saint Côme, dit Guise en s'approchant familièrement de Cérisantes, c'est donc une femme ?

— Oui, monseigneur.

— Et vous la dites jolie ?

— Je l'ignore; elle a absolument voulu garder son voile; mais j'ai entendu sa voix, j'ai vu ses pieds : et la voix a un timbre de quinze ans, les pieds sont ceux d'un enfant.

Guisse devint sérieux, une vive curiosité le poussait à entrer, une sorte de remords secret semblait aussi le retenir.

Tout à coup il parut prendre un parti violent.

— Entrez là, dit-il brusquement à Cérissantes, dites à cette femme que je ne puis pas, je ne veux pas la recevoir.

— Vous, monseigneur ? dit l'officier avec surprise.

— Oui, moi, dit Henri tristement. Pauvre Casta ! ajouta-t-il à voix basse.

• Entrez, Cérissantes, reprit-il vivement; renvoyez cette femme... je ne veux pas entendre cette douce voix, voir ces pieds d'enfant... non, ce serait infâmé.

Cérissantes obéit et le duc resta dans l'antichambre. Il se retira dans un coin après s'être enveloppé de son manteau pour ne pas être reconnu.

Quelques minutes se passèrent sans qu'il vît revenir personne.

— Dieu me damne, dit-il en se penchant vers un des lazzares qui était couché par terre et qui l'examinait

d'un œil curieux, Dieu me damne si Cérisantes ne profite pas de l'occasion que j'ai refusée.

— Toute occasion est bonne, reprit le lazzare, pour qui a un grand dessein à mettre à exécution; aussi sont-ils bien fous ceux qui, ayant juré de vous exterminer, vous ont laissé si paisiblement rentrer dans votre palais.

— Et, par Dieu, fit Guise, c'est toi, Scipion, mon fidèle capitaine des lazzares... Comment se fait-il que je te trouve ici? D'ordinaire, tu choisis des postes plus dangereux.

— Oui, répondit le Pionè de cet accent incertain qui pouvait faire croire qu'il n'avait pas la conscience de ce qu'il disait, oui, quand le jour luit et qu'on peut se battre; mais la nuit j'ai un autre poste que cependant j'ai quitté pour vous.

— Et lequel, mon brave? lui dit Guise en s'asseyant près de lui.

— Monseigneur, c'est un banc de pierre au seuil de la porte de celle dont les yeux sont mes étoiles.

— Et là, mon bel amoureux, que fais-tu? lui dit le duc qui se plaisait à la conversation de ce jeune homme, dont il avait dix fois admiré le courage et dont il avait deviné l'infelligence et le dévouement sous l'apparent idiotisme de son allure, de son regard et de sa parole.

— Je pense à elle, qui dort au-dessus de ma tête; et.

quand je m'endors, il me semble la voir sourire sur mon front.

— Tu l'aimes donc bien ?

— Si elle avait voulu être reine de Naples, je serais roi ; elle n'a pas voulu, je suis resté lazzare.

— Et qui t'a donc fait quitter cette nuit ta pierre accoutumée ?...

— Elle m'a dit ce soir : « Va au palais de Guise ; on » trame des complots contre lui : tu veilleras... »

— Elle me connaît donc !

— Oh ! non, non, elle ne vous connaît pas, monseigneur. D'où vous connaîtrait-elle ? Oh ! si elle vous connaissait... ajouta le Pione d'un ton sombre.

Au même instant une femme voilée sortit rapidement de l'appartement du duc en s'écriant avec colère :

— N'y a-t-il ici personne qui puisse me faire arriver auprès de monseigneur de Guise ?

Le Pione se leva, le duc rabautit son chapeau sur son visage.

— Laissez-vous chasser au milieu de la nuit une pauvre femme qui ne demande que la faveur d'être entendue ?

» Mes amis, ajouta-t-elle en se tournant vers les lazzares, s'il arrive malheur à monseigneur, vous n'en accu-

serez que cet officier qui ne veut pas permettre d'attendre le duc.

La présence de Guise, qui se tenait toujours caché, empêcha les lazzares de répondre.

— Il me semble que je reconnais cette voix, dit tout bas le prince.

Cependant personne ne répondit à l'appel d'Anita, et Cérisantes, s'approchant, la prit assez rudement par le bras en lui ordonnant de sortir.

Le Pione s'élança vivement entre eux.

— Qui donc, s'écria-t-il, ose frapper une fille du peuple de Naples ? Laisse cette enfant, seigneur de Cérisantes, et toi, dis-moi, qu'es-tu venue faire ici, ma pauvre ?....

— Tais-toi, dit rapidement la femme voilée, mon nom doit rester caché comme mon visage.

» Mais sans doute, Scipion, Dieu t'envoie à mon aide, puisque je te rencontre ici ; car j'ai été te chercher sur la pierre où tu passes la nuit, et je ne t'ai pas trouvé.

— Elle m'avait dit de venir ici...

— Oh ! dit-elle amèrement, que Dieu écarte d'elle la malédiction que j'ai jetée sur sa tête !

— Toi, son amie, sa sœur d'enfance ? dit le Pione d'une voix sévère.

— Oui; car ne t'ayant pas trouvé et voyant la fenêtre de sa chambre allumée, je l'ai appelée.

— Et elle ne t'a pas répondu?

— Non... Je l'ai appelée encore, et alors elle a éteint sa lampe.

— Ce n'est pas possible! s'écria vivement le Pione. Casta est incapable de ne pas répondre à la voix qui l'implore.

— Ne la blâme pas inconsidérément, comme j'ai fait moi-même, reprit doucement Anita, car c'était elle; si Casta avait été seule, elle ne m'eût pas laissée gémir au pied de sa fenêtre; mais avant que sa lampe eût été éteinte, il m'a semblé voir près de son ombre s'agiter une ombre étrangère.

A ces paroles d'Anita, le Pione tressaillit et Guise se leva soudainement.

— Une ombre étrangère? dis-tu, répéta le Pione d'une voix altérée.

— Oui, repartit naïvement Anita, celle du vieux Genuino sans doute? car c'était l'ombre d'un homme.

— Un homme! s'écria Scipion avec un cri rauque, un homme à cette heure dans la chambre de Casta! c'est impossible! tu mens, misérable...

— C'était son grand-père, te dis-je, repartit Anita d'un ton triste; car, crois-moi, Scipion, je sais aussi bien que

toi que Casta est un ange de pureté et de vertu ; c'était Genuino, j'en suis sûre ; c'était ce vieillard impitoyable, qui l'aura forcée de rester sourde à la voix de sa sœur mourante.

A ce moment, le Pione se mit à rire d'une façon effrayante ; les larmes et les sanglots se mêlaient à cette horrible gaité, pendant que des mots entrecoupés s'échappaient de ses lèvres :

— Ce n'était pas Genuino... non, ce n'était pas lui, il venait de sortir avec moi pour m'entraîner à un crime, et comme je l'ai refusé, il a été le conclure avec Pepe Palombo... C'était... un homme... un homme... as-tu dit ?

A peine le Pione eut-il prononcé ces paroles qu'il se retourna vivement vers le duc, et oubliant que celui-ci ne voulait pas être reconnu, il lui dit avec l'accent d'un désespoir déchirant :

— Ecoute-moi, monseigneur, écoute-moi ; tu m'as vu combattre et tu sais si je suis fidèle.

Je ne t'ai point demandé de récompense comme Carniole, je ne me suis pas fait justice par mes mains, comme Gennaro Anneze, je t'ai juré d'être ton serviteur, et je veux rester ton serviteur, parce que, entre tous ceux qui sont venus au secours de cette déplorable ville, toi seul t'es montré brave, juste et loyal ! c'est pour cela que je m'adresse à toi pour obtenir justice et récompense.

» Monseigneur, tu me donneras la tête de l'homme qui était cette nuit dans la chambre de Casta, tu me la donneras, ou je ferai comme les autres, je la prendrai... ou bien je me vendrai à qui me la livrera.

En parlant ainsi, le Pione était tombé à genoux devant le duc de Guise; son visage, toujours voilé de mélancolie et comme immobile sous son idiotisme apparent, son visage s'était illuminé d'une expression enthousiaste et d'une sublime résolution.

Guise le considéra un moment avec tristesse.

— Pauvre enfant, dit-il d'une voix attendrie, cette tête que tu demandes, prends-la, si tu veux; ta colère est juste, et ce n'est pas moi qui te maudirai le jour où tu frapperas au cœur l'homme qui a brisé dans le tien l'affection sacrée qui était ta vie.

» Toutefois, réfléchis avant d'agir, enfant : peut-être Casta est-elle innocente, peut-être cette jeune fille s'est-elle trompée.

— C'est ce que je vais savoir tout à l'heure, dit le Pione en se relevant lentement.

— A qui vas-tu donc le demander ? lui dit Guise avec un léger trouble.

— A Casta elle-même, repartit le Pione; elle peut vouloir ma mort, mais elle ne me mentira pas : Casta n'a jamais menti.

Le Pione quitta le palais du duc, et celui-ci, se tournant vers Anita, dès que le jeune lazzare eut disparu, lui dit :

— Maintenant que vous me connaissez, ma fille, veuillez me dire quel motif si puissant vous a fait venir près de moi au milieu de la nuit.

— Ce que j'ai à vous dire, monseigneur, reprit Anita d'une voix tremblante, ne doit être entendu que de vous, il faut que nous soyons seuls.

— Je ne veux pas vous offenser, jeune fille, reprit de Guise en souriant; mais, ajouta-t-il en élevant la voix, il ne manque pas de gens, n'est-il pas vrai, messieurs ? qui blâmeront votre démarche, et qui chercheront matière à calomnie dans cet entretien mystérieux.

— Monseigneur, repartit Anita d'une voix amère, je suis maintenant au-dessus de toute calomnie : d'ailleurs, ce voile ne se lèvera pas plus pour vous, que je viens sauver, qu'il ne s'est levé pour ceux qui m'écoutent et qui voudraient me perdre.

Guise, qui cherchait à reconnaître cette voix qui l'avait vivement frappé, fit passer la jeune fille dans son appartement particulier et l'y suivit tout aussitôt.

XXV

La leçon que Guise venait de recevoir au sujet de la Casta avait jeté un vif regret dans son âme; l'observation qu'il venait de faire à Anita était le résultat de ce sentiment; mais telle était la nature légère et ardente de cet homme, qu'il avait déjà presque oublié la scène qui venait de se passer, et qu'une vive curiosité s'était emparée de lui au moment où il avait pu remarquer la grâce et l'élégance de la tournure d'Anita.

Dès qu'ils furent seuls dans la magnifique chambre où il l'avait fait entrer, il força Anita à s'asseoir et se mit en face d'elle pour observer ses mouvements et tâcher de voir son visage.

— Eh bien! ma belle enfant, lui dit-il, personne ne peut vous entendre, qu'avez-vous à me révéler?

— Monseigneur, reprit Anita d'une voix grave, vous marchez environné d'embûches et de trahisons, le savez-vous?

— Je ne sais, enfant, dit Guise en souriant, mais j'ai confiance en Dieu et en mon épée, et j'espère déjouer les complots de mes ennemis.

— Monseigneur, reprit Anita, une insurrection doit éclater demain au Marché-Neuf.

— Eh bien! repartit Guise, j'y serai aussitôt qu'elle; ce n'est pas la première fois que je vois la révolte face à face.

— Alors, dit Anita, vous servirez les projets de vos ennemis; leur révolte de demain est une embûche tendue à votre courage, c'est parce que l'on sait que vous viendrez l'affronter face à face qu'elle éclatera: seulement au lieu d'y trouver comme à l'ordinaire des mécontents que votre présence épouvante ou rassure, vous y trouverez des assassins dont les poignards sont prêts et dont les mousquets vous attendent.

— Ma belle enfant, repartit Guise en souriant, quand je vais à la rencontre des Espagnols hors des murs de cette cité, je suis certain de rencontrer non-seulement des poignards, mais des épées tirées contre moi; non-seulement des mousquets, mais des canons qui m'attendent; et je n'ai pas encore pensé à reculer devant eux: et croyez-moi, les assassins sont moins redoutables que les ennemis.

— Monseigneur, monseigneur, reprit Anita avec in-

sistance, il peut se rencontrer parmi ces assassins un homme plus terrible à lui tout seul que toute l'armée espagnole.

— Quel est donc ce héros ? fit dédaigneusement de Guise.

— Un homme qui est habitué à répandre le sang des princes pour la vengeance des autres, et qui cette fois frappera pour la sienne :

— En vérité, fit le duc, qui devint plus grave, quel est donc cet homme dont la vengeance me menace ?

— C'est un homme que vous avez offensé aujourd'hui même par un cruel refus.

— Carniole, n'est-ce pas ? s'écria le duc avec colère ; Carniole, le plus infâme des brigands qui peuplent cette ville ; Carniole, qui avait fondé l'espoir de sa fortune sur la perte d'une malheureuse enfant qui heureusement lui est échappée... Mais, dites-moi, comment se fait-il ?...

Le duc s'interrompt soudainement, et, se rapprochant d'Anita, il l'enveloppa d'un regard curieux et ardent : mais Anita resserra son voile sur son visage ; ce mouvement permit au duc d'examiner cette main dont la grâce et la ténuité l'avaient frappé autrefois ; il se souvint aussi de cette nuit bizarre où il avait pu admirer le pied charmant de la jeune fille qui reposait près de lui, il le chercha vivement de l'œil, et Anita ne put le cacher assez

rapidement sous sa robe, pour que Guise ne crût pas l'avoir reconnu.

— Oh ! maintenant, dit-il, je ne vous ferai plus la question que j'allais vous adresser tout à l'heure ; je ne vous demanderai plus comment il se fait que vous sachiez les plans de trahison de l'infâme Carniole. Quoi ! c'est vous...

— Monseigneur, reprit Anita d'une voix tremblante et altérée, les projets de Scoppa ne sont pas ceux qui vous menacent du danger le plus terrible ; il y a un homme aussi puissant que vous, d'un nom illustre comme le vôtre, et qui a juré votre perte.

— Celui-là, dit Guise, doit porter une épée, et la mienne est toujours prête à répondre à qui veut se mesurer avec moi.

— Celui-là, dit Anita d'une voix défaillante, est un homme sombre et plein d'embûches terribles ; rencontrez-le demain dans la bataille et, en présence de votre armée et de la sienne, il vous combattra au grand jour comme le plus loyal gentilhomme ; mais viennent la nuit et la solitude, si vous passez dans le chemin où il se tiendra caché dans l'ombre, son poignard vous aura frappé avant que vous n'ayez entendu le bruit de ses pas.

— De par tous les diables ! tu me donnes une énigme

à deviner. Quel est donc celui qui peut allier tant de courage et tant de duplicité ?

— Celui, monseigneur, ajouta Anita en baissant la voix, celui qui, s'il n'a pas de chances de vous rencontrer le jour dans le combat, la nuit dans vos sorties aventureuses, pénétrera dans votre maison ; celui enfin qui, s'il ne peut en franchir lui-même le seuil, y fera entrer le poison.

— Borgia ! s'écria Guise avec éclat, Borgia ! et c'est toi qui viens me dénoncer ces projets, enfant, toi qui l'as accompagné dans cette course furieuse où il a vainement cherché à m'atteindre ; toi qui l'aimes, car je te connais maintenant, Anita !

— Vous vous trompez, monseigneur, repartit la jeune fille en se levant toute tremblante, je ne suis point celle que vous croyez.

• D'ailleurs, que vous importe ? vous êtes averti, protégez-vous vous-même.

Guise la prit par la main, et la ramenant doucement près de lui :

— Un moment, enfant, lui dit-il d'une voix caressante, laisse-moi te remercier et te bénir ; car Dieu t'a fait une âme aussi noble et aussi pure que ton visage est frais et gracieux.

— Laissez-moi ! laissez-moi ! reprit Anita d'une voix

désespérée, vous ne me connaissez pas, vous ne m'avez jamais vue. J'ai voulu te sauver, Henri de Lorraine, reprit-elle avec des larmes, parce que j'ai senti là, dans mon cœur, que tu étais loyal et bon ; mais tu ne me connais pas.

— Crois-tu donc, reprit Guise en la retenant encore, que j'aie pu voir impunément cette main de fée, ce pied d'enfant, et que la voix si douce qui me parlait chez Genaro ne soit pas restée gravée dans mon cœur ?

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Anita chancelante, ayez pitié de moi, ne lui inspirez pas de me dire de ces paroles qui me brûlent et me torturent.

— Tu souffres, enfant, lui dit Guise ; ce voile t'étouffe, l'air te manque...

En parlant ainsi, le duc voulut écarter le voile qui couvrait le visage de la jeune fille ; mais elle le repoussa en jetant un cri désespéré.

— Ah ! monseigneur, lui dit-elle avec indignation, je vous apporte la vie ; voulez-vous me donner la mort ?

— La mort, répéta Guise, parce que j'ai voulu revoir une fois encore ce charmant visage, qui bien souvent m'a souri dans mes rêves ; la mort, parce que j'ai voulu m'assurer que celle que je dois bénir comme un ange protecteur est la belle Anita ?

Guise entendit des sanglots douloureux s'échapper du

voile impénétrable qui lui cachait le visage de la jeune fille; elle parut enfin surmonter sa douleur, et repartit d'une voix presque éteinte :

— Anita est morte, monseigneur.

» Si le souvenir de sa beauté vous plaît, si le souvenir du dévouement d'une pauvre femme inconnue vous semble mériter quelque reconnaissance, confondez ces deux sentiments et adressez-les à un être imaginaire que vous nommerez Anita, si vous voulez, mais qui ne sera pas elle, car la pauvre Anita est morte, et moi vous ne me verrez jamais.

— Est-ce ta volonté, enfant? lui dit Guise d'un ton grave; ne dois-je donc point connaître celle qui vient de me sauver, si tu n'es pas Anita? Ou bien, si tu es cette charmante fille, ne dois-je plus revoir le frais visage qui m'a le premier souri dans cette ville?

— Je vous ai dit tout ce que je devais vous dire, monseigneur, dit la malheureuse...

» Adieu pour toujours au nom d'Anita et au mien.

— Sois donc bénie devant Dieu, reprit le duc en se levant et en la conduisant vers la porte.

La jeune fille allait en franchir le seuil, lorsqu'elle recula avec épouvante.

En effet, une voix rude et altière se faisait entendre dans la salle des gardes qu'elle devait traverser.

— Qu'est-ce que cela ? fit Guise, étonné de l'épouvante de la jeune fille.

— C'est elle! elle... murmura Anita en reculant comme devant un fantôme; c'est elle qui m'a perdue, c'est elle qui m'a tuée, car j'ai compris enfin le sens de ce rêve horrible qui m'étouffait dans la maison de Gennaro, j'ai compris quelles étaient ces mains redoutables qui parcouraient mon sein, ces lèvres hideuses qui pressaient les miennes!... c'est la Ronda, monseigneur!...

Puis se tournant tout à coup vers Guise, elle dit avec une rage désespérée :

— Qu'est-ce que cette femme vient faire ici ? Est-ce que tu l'aimes, Henri de Lorraine ?



FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

19168

